Siegfried André

Membre de l'Académie française.

(1950)

L'ÂME DES PEUPLES

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec

Courriel: mabergeron@videotron.ca

[Page web](#)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole, professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.

Courriels : marcelle_bergeron@uqac.ca; mabergeron@videotron.ca

André SIEGFRIED

L'âme des peuples.

Paris : Librairie Hachette, 1950, 222 pp.

Polices de caractères utilisée : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 4 décembre 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

André Siegfried
(1950)

Paris : Librairie Hachette, 1950, 222 pp.

REMARQUE

Siegfried André [1985-1959]

Ce livre est du domaine public au Canada parce qu'une œuvre passe au domaine public 50 ans après la mort de l'auteur(e).

Cette œuvre n'est pas dans le domaine public dans les pays où il faut attendre 70 ans après la mort de l'auteur(e).

Respectez la loi des droits d'auteur de votre pays.

[p. 222]

TABLE DES MATIÈRES

<u>CHAPITRE I.</u>	LE VISAGE NOUVEAU DU MONDE
<u>CHAPITRE II.</u>	LE RÉALISME LATIN
<u>CHAPITRE III.</u>	L'INGÉNIOSITÉ FRANÇAISE
<u>CHAPITRE IV.</u>	LA TÉNACITÉ ANGLAISE
<u>CHAPITRE V.</u>	LA DISCIPLINE ALLEMANDE
<u>CHAPITRE VI.</u>	LE MYSTICISME RUSSE
<u>CHAPITRE VII.</u>	LE DYNAMISME AMÉRICAIN
<u>CONCLUSION</u>	DÉFINITION ET DESTIN DE LA CIVILISATION OCCIDENTALE

[p. 5]

Chapitre I

LE VISAGE NOUVEAU DU MONDE

[Retour à la table des matières](#)

Il y a, dans la psychologie des peuples, un fond de permanence qui se retrouve toujours. Nous sommes encore, par combien de traits, semblables aux Gaulois nos ancêtres, et les caractéristiques que Tacite notait chez les Barbares ou les juifs de son temps sont encore reconnaissables dans les Allemands, les Israéliens d'aujourd'hui. Il faut cependant qu'il y ait des adaptations. Nous nous demanderons, dans les pages qui suivent, ce qui constitue le fondement solide des peuples occidentaux, et dans quelles mesures ils sont actuellement à même de s'adapter aux circonstances révolutionnaires dans lesquelles il leur faut vivre.

Deux guerres, et quelles guerres, ont, en trente ans, changé la face et l'équilibre du monde. Nous avons conscience qu'il s'agit, non d'une simple évolution, mais, au sens exact et fort du terme, d'une révolution : rien n'est plus à sa place, la valeur des choses n'est plus la même, les rapports [p. 6] des hommes entre eux sont bouleversés ; l'idée même qu'ils se font de l'Univers et de ses lois a subi des détours si brusques qu'il n'est pas jusqu'aux fondements de la morale et des méthodes du raisonnement qui ne soient ébranlés. Cette crise, à vrai dire, couvait depuis longtemps. Dès la fin du siècle dernier, les conséquences profondes de la Révolution industrielle se faisaient sentir : le machinisme, pénétrant partout, pénétrait tout, faisant craquer les cadres multiséculaires d'une société toute marquée encore d'influences néolithiques. Rendons-nous compte que les deux guerres mondiales n'ont pas été, en elles-mêmes, des causes ; elles ont seulement accéléré, mais dans des proportions fantastiques, un mouvement de fond qui se fût vraisemblablement produit de toute façon.

Nous sommes donc en présence de quelque chose de nouveau, à quoi rien, ou à peu près rien, dans le passé, ne nous préparait. Quand nous regardons autour de nous, avec angoisse mais aussi non sans curiosité, nous éprouvons l'étonnement élémentaire de l'homme qui sort de son refuge après un bombardement, se demandant ce qu'il va retrouver de l'environnement familial antérieurement connu de lui. Le monde qui nous entoure est en effet pour nous géographiquement inédit : désormais extra-européen plus qu'européen, son centre de gravité n'est plus le même. Et, dans le temps, nous avons enfin conscience de vivre dans ce XX^e siècle auquel il nous a fallu tant d'années pour nous accoutumer, je dirais presque nous résigner : sa personnalité nous apparaît maintenant, faisant un saisissant contraste [p. 7] avec celle de son prédécesseur, le « stupide » mais peut-être regretté XIX^e siècle. Chose impressionnante, ces catastrophes ont enseigné au vieux monde un pessimisme qui n'était pas son fait : nos pères (nous-mêmes, dans notre jeunesse) croyaient d'une foi inébranlable au progrès et n'eussent pas songé à concevoir la terre promise ailleurs que dans l'avenir. Il nous arrive de nous demander si elle n'aurait pas par hasard été dans le passé.

I

Le XIX^e siècle se croyait de bonne foi nationaliste et impérialiste : c'était, et il ne l'ignorait pas, le siècle de Bismarck et de McKinley. En réalité il était internationaliste et libéral. La race blanche occidentale, disons européenne, avait réalisé sous sa direction une forme d'unité mondiale qui rappelait celle de l'Empire romain. Dès qu'on sortait d'Europe, on entrait de plain-pied dans une sorte de république mercantile internationale (le terme est d'Elie Halévy), fonctionnant sous l'égide britannique et dans laquelle tous les Blancs, quels qu'ils fussent, bénéficiaient en fait des mêmes droits. On se heurtait sans doute au nationalisme et au protectionnisme, mais leurs effets demeuraient limités, toujours contrôlés, l'atmosphère étant celle de l'échange et presque du libre-échange.

Quand, revenant en arrière, nous essayons de nous représenter les caractéristiques de cet âge si complètement périmé, nous sommes frappés [p. 8] surtout de sa facilité : facilité des échanges, aisance des communications, encore que sa technique des transports nous paraisse enfantine en comparaison des réalisations merveilleuses d'aujourd'hui, facilité surtout des voyages, dans un monde, hélas ! disparu où les hommes circulaient librement, sans barrières, sans quotas, sans passeports ! La stabilité de ces temps révolus nous émerveille presque davantage encore : les tarifs douaniers, les traités de commerce fondés sur leur demi-permanence constituaient une base sur laquelle il était possible de calculer ; le crédit des États reposait sur une armature financière que les contemporains estimaient devoir durer toujours ; la solidité monétaire, appuyée sur l'or, permettait, à cinquante, presque à cent ans de distance, des comparaisons de prix raisonnables ; il y avait enfin, dans un milieu où les prévisions étaient

possibles, une remarquable stabilité contractuelle : les signatures étaient respectées (elles le sont souvent encore, mais on ne songeait pas alors à féliciter comme des héros ceux qui tenaient leur parole). Cette stabilité se reflétait enfin dans la structure sociale, car l'homme occidental avait encore, ce qui n'est plus le cas, des racines dans son milieu : le paysan tenait à sa terre, un peu comme l'arbre tient au sol, et vous ne l'eussiez pas déplacé sans le désaxer totalement ; l'artisan vivait de sa tradition, et toute l'industrie, même mécanisée, était encore pénétrée d'un esprit de métier dont la source demeurait au fond artisanale ; le bourgeois lui-même semblait inséparable de son cadre, soutenu et borné par son sens de [p. 9] l'épargne, sa religion de l'ordre, sa volonté de transmettre à ses héritiers un niveau de vie sans cesse accru.

Les contemporains croyaient de bonne foi ce régime normal, statutaire, voulu de Dieu et ils ne doutaient pas qu'il ne dût être permanent. Les réalisations, déjà splendides, de la science les remplissaient d'admiration et de confiance et ils associaient, comme allant de soi, le progrès et la liberté. Ils n'eussent pas imaginé qu'il pût y avoir un recul, même temporaire, sur ce chemin montant de l'humanité. Et pourtant les germes de la crise étaient là. On eût pu en discerner la présence dans les effets, déjà sensibles, du machinisme et de la concentration industrielle, dans la position chaque jour plus instante d'un problème social cherchant dans le producteur à distinguer l'homme, dans la croissance rapide des pays extra-européens, rivaux de l'avenir. Il est vrai que, pendant bien longtemps, nul ne s'aperçut de rien. Je me rappelle une date que nous avions crue fatidique, le 31 décembre 1900, seuil du nouveau siècle. Ce soir-là, non sans quelque solennité, nous nous étions dit, non plus « bonne année » comme d'habitude, mais « bon siècle », et le lendemain, en sortant, je regardais avec curiosité la rue et son mouvement pour voir ce qu'il y avait de changé. Mais tout était en place, comme d'habitude, et pendant plusieurs années on n'y pensa plus : le XIX^e siècle continuait. La grande revue anglaise, *The Nineteenth Century*, ne s'était pas décidée à changer son nom, elle avait simplement ajouté en sous-titre *and alter*, et c'était tout un programme [p. 10] fondé sur l'illusion que ce qui allait si vite devenir le passé se survivrait.

La guerre de 1914 fut un premier réveil, mais on croyait encore à la possibilité de revenir ensuite au *statu quo ante* : c'était, on s'en souvient, le rêve instinctif et naïf d'une foule de gens. Il a fallu la crise mondiale de 1929 pour ouvrir les yeux de l'humanité occidentale et lui faire comprendre qu'une page avait été tournée, et même depuis longtemps déjà : on était au XX^e siècle, il avait fallu trente ans pour qu'on s'en aperçût ! S'il était resté à cet égard la moindre illusion, la seconde guerre mondiale devait bien nécessairement la dissiper : nous savons maintenant, sans le moindre doute, qu'une révolution, dépassant la politique et de portée à vrai dire humaine, s'est produite ; nous voguons en plein dans les eaux profondes du XX^e siècle et, suivant le mot pathétique de Littré, nous sentons aussi que, sur cet océan dont on ne voit plus les bords, nous n'avons ni boussole ni voiles.

II

En quoi ces deux guerres, points de départ d'immenses événements ont-elles donc changé le monde, nous donnant cette impression de révolution qui de tous côtés s'impose à notre esprit.

Il a d'abord révolution dans l'équilibre interne des États : les conditions de l'autorité politique se sont transformées. La guerre, devenue totale, a mis entre les mains des gouvernements une puissance telle, non seulement politique ou militaire, [p. 11] mais économique, sociale, technique, que les intérêts privés, incapables de se défendre, sont de plus en plus absorbés dans la collectivité. Tel est du moins le régime qu'imposaient la tension, le tumulte de la bataille, mais, ne nous y trompons pas, l'État ne se défera pas des armes acquises par lui à la faveur de ces circonstances exceptionnelles. Il les conservera, cherchera à les consolider ; puis, pour se justifier aux yeux des foules, il s'en servira pour satisfaire leurs besoins matériels ou passionnels (*Panem et circenses*, en langage moderne, cartes d'alimentation, sports et cinémas) et plus encore leur soif élémentaire d'égalité. Les masses, dans l'incapacité d'user elles-mêmes de la souveraineté qui, d'un accord tacite, leur est reconnue, ne peuvent, dans un âge où la grande organisation est devenue la condition *sine qua non* d'une vie collective évoluée, que la déléguer globalement aux gouvernements. On aboutit ainsi à la dictature d'un homme, d'un parti ou d'une bureaucratie, et au bout de la route il y a l'asservissement dans un cadre que, par habitude, on continue pourtant encore d'appeler démocratique.

Il semble que cet asservissement soit subi, accepté sans douleur. Est-ce paresse, fatigue ou inévitable carence ? L'individu, même dans nos sociétés occidentales, n'admet plus d'être abandonné à sa responsabilité personnelle, à sa propre initiative : il demande, il exige, et du reste trouve tout naturel que l'État le prenne en charge ; il se remet entre ses mains, comme un failli entre les mains du syndic de faillite ; bref il n'est plus libre, mais on en vient à se demander s'il se soucie de [p. 12] l'être, car c'est la sécurité qui est devenue sa première préoccupation. La société tend ainsi à devenir plus égalitaire, plus solidaire, mais moins libérale. Le libéralisme fait désormais figure, auprès des gens avancés ou qualifiés tels, de doctrine démodée : c'est être réactionnaire que de défendre l'individu contre l'organisation, car l'organisation, c'est le progrès et, d'un mot contre lequel il n'y a pas de recours, la Gauche !

Il faut admettre que les conditions modernes de la production industrielle vont à l'encontre des initiatives individuelles et des libertés personnelles. À l'époque artisanale, fondée sur l'outil, simple prolongement du bras, donc du cerveau, a succédé l'étape mécanique, fondée sur la machine et qui marque le règne de l'ingénieur. Mais nous sommes maintenant entrés, semble-t-il, dans une phase

nouvelle, où la technique pure paraît le céder en importance à l'organisation. Dans cet âge administratif, où la gestion complexe des entreprises nécessite des vues d'ensemble et un sens profond de la mise en œuvre, la grande unité de production est devenue une nécessité, car il n'est plus question d'agir en ordre dispersé : le *mass man* remplace l'*anarchic individual*.

En obligeant l'État à prendre en main la production dans un esprit totalitaire, la guerre a accéléré cette évolution, dans laquelle la technique a sans doute conservé toute son importance, mais où les qualités d'organisation sont devenues les plus immédiatement nécessaires. 1914, 1939 sont à cet égard des étapes décisives, car elles ont intensifié la concentration des fabrications, imposé [p. 13] dans nombre de cas l'unité de conception des principales industries, sous l'angle national et sous le contrôle de l'État. En se développant, la grande entreprise accroît naturellement son pouvoir, elle devient logiquement politique et elle cherche alors à s'emparer de l'État. Pour se défendre, celui-ci essaie à son tour de la dominer et de l'absorber. De toute façon le contrôle des pouvoirs publics se resserre, sans que l'État lui-même puisse être limité. D'où une terrible tentation de puissance, ou d'abus de puissance, non pas tant pour l'État lui-même (notion abstraite) que pour ceux qui exercent effectivement le gouvernement. Les contrepoids de l'époque libérale sont de plus en plus inexistantes en présence de cette masse formidable qui de plus en plus surplombe de toutes parts l'individu.

Dans ces conditions, toute question tend à devenir administrative, donc indirectement politique. Les solutions individualistes, qui étaient encore presque la règle au XIX^e siècle, ne suffisent plus : il faut à tout des solutions d'État, s'exprimant dans des lois, des décrets (on pourrait dire des *oukases*), que viennent commenter d'innombrables et inextricables règlements. Hygiène, habitation, ravitaillement, assistance, sécurité sociale, relations entre patrons et ouvriers, production industrielle, autant de problèmes qui relèvent désormais de la collectivité, que l'initiative individuelle se voit désormais impuissante à résoudre. Les heures de notre vie qu'il nous faut consacrer à des démarches administratives sont de plus en plus nombreuses, une grande part de l'activité des [p. 14] producteurs se passe en démarches bureaucratiques. L'âge administratif le veut ainsi. S'il ne se rationalise pas, comme l'a su faire l'âge mécanique, l'organisme social encrassé ne peut que périr.

Et pourtant, dans ce morne anonymat, l'être humain a beaucoup gagné, car il n'est plus, comme sous le régime du libéralisme agressif et intégral, simplement l'un des postes du prix de revient : l'action syndicale, les divers mouvements de réforme sociale, la doctrine humaine de l'encyclique *Rerum novarum* ont imposé, dans la rigueur de la production, la considération de l'homme. La personne humaine y trouve-t-elle en fin de compte l'équivalent d'un progrès ? Ce que l'individu a gagné d'un côté, de l'autre il l'a perdu. La société sera vite menacée de sclérose si elle ne cherche de nouveau, dans l'initiative de l'individu, la source irremplaçable de sa vie. C'est tout un équilibre nouveau à trouver. La recherche de cet équilibre sera la tâche des générations qui montent, mais si l'individu se perd

dans cette aventure, l'humanité, sous une apparence trompeuse de progrès technique, aura rétrogradé.

Nous voyons parallèlement se produire devant nous un changement total dans l'équilibre planétaire. C'est l'âge des communications rapides. Suivant l'expression de Paul Morand, notre siècle a inventé un vice nouveau, la vitesse. Nous ne pouvons plus nous en passer, mais ses bienfaits sont après tout douteux. L'avion a supprimé les distances. Quel contraste, dans nos déplacements, avec la lenteur des voyages de nos grands-pères, de nos pères ! En 1826, je le sais exactement par [p. 15] son journal, mon grand-père avait mis vingt-six jours pour aller, en bateau à voiles, de Marseille à Trébizonde ; on fait aisément aujourd'hui Paris-Le Caire ou Paris-Stamboul en un jour. Mon père, en 1861, avait mis dix-sept jours, depuis Le Havre, pour gagner New York : en 1938, sur *Normandie*, j'ai mis quatre jours et demi, tandis que l'avion ne prend que treize heures. Autre exemple, plus significatif encore : de Baranquilla, sur la côte ferme, à Bogota, capitale de la Colombie, sur les hauts plateaux des Andes à mille kilomètres à l'intérieur, il fallait encore, il y a quinze ou vingt ans, quinze jours de voyage, d'abord en bateau sur la Magdalena puis le long des lacets d'un petit chemin de fer montagnard ; or j'ai fait le trajet en trois heures et demie, et, parti de la mer à neuf heures du matin, j'étais pour déjeuner à Bogota. Mais ces trajets fulgurants relèvent maintenant de la banalité : récemment je prenais le breakfast à Khartoum et le même soir couchais à Bruxelles, sans même songer à m'en étonner.

J'ai conservé cependant une impression profonde de ma première traversée aérienne de l'Atlantique : départ à 8 heures du soir d'Orly ; souper à Prestwyck en Écosse, par un crépuscule qui n'en finissait pas, comme si nous courions après le soleil ; petit déjeuner le lendemain matin en Islande, sur une terre de feu, rouge, jaune et verte, fantastique ; arrivée à cinq heures du soir, après long survol d'une mer parsemée d'icebergs, à Terre Neuve, sur un sol glacé planté de noirs sapins ; puis survol de la côte américaine, de vingt villes brillamment illuminées comme dans une [p. 16] féerie ; et finalement descente à Washington, à dix heures du soir. Par comparaison avec ce qu'on fait aujourd'hui, l'horaire était bien lent, et cependant, dès lors, il n'y avait plus aucune préparation de l'esprit au dépaysement, comme autrefois pendant les longues heures monotones de la traversée : on tombait du ciel pour se trouver plongé tout à coup dans l'atmosphère d'un continent nouveau. Et la route suivie n'avait pas été la ligne droite, mais la ligne courbe, l'arc de grand cercle. Abandonnons la vieille projection de Mercator, si trompeuse dans les proportions qu'elle prête aux terres polaires ; mettons-nous à l'école de la géométrie non euclidienne, qu'il faut peut-être soupçonner d'être désormais plus réelle que l'autre !

La conséquence de cette révolution dans l'échelle des vitesses, c'est décidément la fin de toute insularité dans le monde. Après Blériot, après Lindberg, après la ronde étonnante des avions depuis la seconde guerre mondiale, comment parler désormais d'isolement ? Tous les contacts sont possibles, sans délais, et le fameux Tour du monde en quatre-vingts jours nous fait sourire quand nous savons qu'on peut le faire en quatre-vingts heures. C'est vrai, et cependant

pouvons-nous dire que cette débauche de vitesse ait produit effectivement des relations meilleures entre les hommes ? Regardons autour de nous : les barrières politiques et administratives se sont accrues ; les unités nationales cherchent à se défendre en s'entourant d'obstacles ; le libéralisme économique n'existe pour ainsi dire plus. Les trajets sont étonnamment plus rapides qu'hier, mais le temps techniquement [p. 17] gagné est reperdu administrativement dans un maquis de formalités, de procédures et de visas. En fin de compte, le progrès global n'est pas certain.

De tout ce qui précède résulte un changement, presque une révolution dans la mesure des puissances. Seuls peuvent subsister aujourd'hui comme puissances de premier ordre les pays de forte surface et de nombreuse population, fortement organisés, possédant des zones étendues de domination territoriale : les conditions de la production moderne exigent cette massivité, sans laquelle la machine et la série ne peuvent fournir toute leur efficacité ; la science, la méthode, la seule technique ne suffisent plus, la mise en œuvre n'est plus possible que dans le cadre d'armatures à proprement parler géantes. Il semble qu'il faille au moins huit à dix millions de kilomètres carrés et un minimum de cent millions d'habitants. Athènes avait pu dominer la Méditerranée avec un territoire minime et une élite de citoyens, nos trente à quarante millions suffisaient naguère encore à nous assurer l'hégémonie européenne, mais maintenant la masse remplace l'articulation, et c'est pourquoi les États-Unis, l'U.R.S.S., c'est-à-dire de véritables continents, succèdent, dans la direction de la planète, au « petit cap asiatique », si merveilleusement articulé et diversifié, mais si peu massif, qui menait le monde depuis quatre siècles. La nécessité de se fédérer s'impose aux unités qui ne sont plus à la taille de cette époque nouvelle.

En même temps que l'échelle des continents [p. 18] et des pays se modifiait, il se produisait un décalage du centre de gravité mondial. L'Europe, ruinée, piétinée, territorialement réduite, ne peut plus jouer le rôle de leader de la civilisation occidentale, ni assurer, comme elle le faisait depuis plusieurs siècles, la mise en valeur de la planète. Il y a dédoublement du centre de gravité, au bénéfice, soit de l'Amérique du Nord, soit d'une sorte de sixième ou de septième continent, qu'on pourrait qualifier d'eurasiatique. Les problèmes de la paix, la réorganisation du monde au lendemain de la seconde guerre mondiale n'ont plus été envisagés par les vainqueurs du point de vue de l'Europe, comme c'était le cas dans toutes les grandes discussions diplomatiques antérieures. Le choix de San Francisco pour la première conférence de l'Organisation des Nations Unies est, à cet égard, significatif : jamais, il y a trente ans, les vainqueurs de la première guerre mondiale n'eussent songé à se réunir ailleurs que dans le vieux continent. Et il est symptomatique encore que le siège de la nouvelle Société des Nations soit désormais aux États-Unis, symptomatique aussi que la Russie ait déplacé son foyer industriel à l'Est de l'Oural. Il y a là déseuropéanisation d'un monde qui s'asiatise ou s'américanise.

De ce fait, la géographie des routes n'est plus la même. Tel lieu lointain, perdu au bout du monde comme Edmonton, dans le Nord-Ouest canadien, se trouve

aujourd'hui placé sur l'une des grandes voies intercontinentales de la terre. Ainsi l'Angleterre, cette *Ultima Thule* du Moyen Âge, après quoi il n'y avait plus rien que les immensités [p. 119] vides d'un océan boréal, était devenue, après les grandes découvertes, le point de départ des échanges maritimes, une tête de pont entre l'Europe et les continents nouveaux qui naissaient à la vie de relations. La terre, la terre politique surtout, ne se comprend plus bien désormais que sous l'aspect de la mappemonde : seule en effet celle-ci permet de comprendre, d'un seul coup d'œil, l'importance nouvelle prise par la zone polaire, car c'est par là que passent les communications aériennes les plus directes entre les continents de l'hémisphère boréal. Le pôle entre ainsi dans le domaine que les impérialismes se disputent. Il faut un certain effort de l'esprit pour se rendre compte que l'arc de grand cercle Chicago-Calcutta passe par le pôle Nord et que le pays non américain le plus proche du Canada est la Sibérie. Les guerres de l'avenir seront dominées par ces considérations, que la génération précédente pouvait encore négliger ; mais quant à nous nous ne le pouvons plus.

La terre ne ressemble donc plus à ce qu'elle était hier, et combien c'est impressionnant, presque humiliant pour l'Européen, qui avait connu un tout autre régime ! En 1898-1900, quand j'avais, jeune homme, fait le tour du monde, j'avais vu s'ouvrir toutes les portes devant l'Occidental, l'Européen que j'étais. Je pouvais dire effectivement : *Civis romanus sum*, et toutes les barrières s'abaissaient ? j'avais conscience d'un privilège, du fait de mon appartenance à la race blanche et au continent-roi. Que les temps sont changés ! J'ai maintenant l'impression d'avoir assisté à [p. 20] quelque chose comme la fin de l'Empire romain. Je pense au vers de Corneille :

Un grand destin finit, un grand destin commence.

À la lumière de ces expériences, souvent cruelles, nous commençons à nous rendre compte des caractéristiques fondamentales de ce XX^e siècle, si différent de celui qui l'avait précédé et dans lequel nous avons été si longs à nous installer. Le progrès technique est fabuleux, il nous émerveille, au point de plonger nombre d'entre nous dans une sorte d'ivresse : nous sommes portés à croire que nous avons vaincu les éléments, qu'il n'est plus de limite à la puissance de l'homme. Nous avons en effet reculé les bornes de notre connaissance, étendu bien au-delà de notre univers le domaine de notre vision, mais en même temps les anciennes et en apparence solides notions sur lesquelles vivait le XIX^e siècle, à savoir le déterminisme, l'idée de loi naturelle, tendent à nous échapper. Il y avait dans le déterminisme, tout rudimentaire qu'il fût, la base d'une morale du raisonnement : la probabilité statistique ne nous donne plus la même sécurité, cependant que l'imprévisibilité des mouvements atomiques introduit, avec une illusion séduisante de liberté, le règne de l'incertitude. Voici l'esprit désarmé, au moment même où l'enthousiasme de si étonnantes découvertes le saisit.

Le XIX^e siècle avait presque réalisé l'unité économique de la planète. Le monde tend maintenant à se diviser en grandes unités politico-économiques, compartimentées, puissamment armées militairement et économiquement, en fait totalitaires ou [p. 21] tentées par une sorte de nécessité de le devenir. Les marchandises ni les hommes ne circulent plus librement. L'ancien protectionnisme s'exprimant simplement dans les droits de douane n'a plus qu'un lointain rapport avec notre néo-protectionnisme, fondé sur le contingentement et surtout sur les règlements de change, la monnaie elle-même n'étant plus neutre comme autrefois dans cette défense ; les banques centrales, dispensatrices des devises, tiennent ainsi en main la clef d'une serrurerie financière grâce à laquelle la fermeture devient effectivement hermétique. Les conférences internationales ont beau voter des résolutions favorables aux échanges, préparer des conventions ; les gouvernements ne les ratifient pas ou, quand ils le font, s'attachent à ne pas les mettre en application ! Dans un monde où tous les pays veulent s'industrialiser, jamais le protectionnisme nationaliste n'a été aussi intransigeant.

Plus impressionnante encore est la défense protectionniste contre les migrations humaines et même contre les simples déplacements d'individus. Par le jeu des passeports, par les offices des changes, l'émigration, comme l'immigration, est devenue d'une extrême difficulté. Il est difficile de voyager sans l'appui de l'État, impossible si l'on se heurte à la moindre mauvaise volonté officielle. Philéas Fogg faisait le tour du monde en quatre-vingts jours, partant le soir même du jour où il avait fait son pari. Nous ferions ce tour du monde en moins d'une semaine, mais combien de jours mettrions-nous à le préparer ? Quant à l'idée de s'embarquer avant que la nuit ne soit [p. 22] tombée, elle ne pourrait venir aujourd'hui qu'à un insensé. Nessus était moins empêtré dans sa tunique que nous ne le sommes dans nos visas, nos demandes de change et nos vaccinations.

Il nous faut donc nous intégrer dans l'armature d'un État hypertrophié, à la fois trop puissant à l'égard des hommes et trop faible par rapport aux immenses problèmes qu'il aurait à résoudre. « L'État, écrit Valéry, est un être énorme, terrible, débile. Cyclope d'une puissance et d'une maladresse insignes, enfant monstrueux de la force et du droit, qui l'ont engendré de leurs contradictions, il ne vit que par une foule de petits hommes qui en font mouvoir gauchement les mains et les pieds inertes et son gros œil de verre ne voit que des centimes ou des milliards. L'État, ami de tous, ennemi de chacun.... » Dans ce siècle de fer et de feu, où combien d'entre nous auront vécu dix ans de leur vie dans la guerre, le recul moral est impressionnant. Jamais nos pères n'eussent imaginé les horreurs dont les hommes se sont rendus coupables, non pas même dans l'excitation du combat, mais de sang-froid et par système. L'humanisme n'apparaît plus que comme un combat d'arrière-garde.

III

Les conséquences de ce bouleversement vont si vite qu'elles semblent presser le cours normal du temps. Ce ne sont pas seulement des changements politiques ou sociaux qui se produisent sous nos yeux, nous avons le sentiment que l'humanité [p. 23] entre dans un âge nouveau. De l'outil à la machine le passage se poursuit rapidement, non seulement en Occident, mais partout. L'outil était individuel, éducateur ; la machine est par nature collective, incompatible avec l'action privée ; elle a surtout son rythme propre, qui n'est pas celui de l'homme, et toute la structure de la production en est transformée.

Il s'ensuit une révolution dans la morale du travail. Le travail artisanal ou artiste du passé était fondé en somme sur le point d'honneur professionnel, mais les pages, pourtant si proches, de Péguy, sur le rempaillage des chaises et sur l'honneur du travail, semblent déjà relever d'un autre âge. Désormais, dans l'usine, le travail industriel se fonde, chez le chef, sur la technique et l'esprit d'organisation, chez l'ouvrier sur l'attention, la vivacité des mouvements, la conscience, l'endurance. Dans la majorité des cas il ne peut plus s'agir d'honneur ou d'esprit artiste, puisque l'action de l'individu s'intègre dans une communauté où tout doit se régler comme dans le mouvement d'une horloge : il n'est plus question de se distinguer, d'aller plus vite ou de faire mieux que les autres, puisque le devoir est de rester exactement à sa place, comme une pièce dans une mécanique de précision. L'esprit d'équipe, d'association, de coopération comporte toute une morale nouvelle du travail, grosse de sacrifice, mais éventuellement pleine de grandeur, dès l'instant que chacun est associé au travail de tous. Peut-être cette morale de l'avenir est-elle à base de mystique ?

[p. 24]

Il y a de ce fait révolution dans les rapports sociaux des hommes entre eux. L'individualisme naturel, si précieux du point de vue humain, de l'artisan ou du paysan propriétaire apparaît de plus en plus anachronique. On ne peut plus produire seul dans une société qui se groupe autour de la machine et dans laquelle la propriété privée ne trouve plus que difficilement son climat. Une forme de coopération, quelle qu'elle soit, s'impose ; on souhaite qu'elle ménage l'individu, mais c'est le plus souvent au collectivisme pur que l'on aboutit. La vie privée elle-même n'échappe pas à cette emprise, car la standardisation de la production entraîne logiquement celle de la consommation : il faut « éduquer » le client pour l'adapter à ces exigences d'une fabrication rationalisée, de telle sorte que le « sur mesure » devient impossible, sinon pour quelques milliardaires. Le domaine de l'individualité tend ainsi à se réduire, comme une peau de chagrin. Sans doute le confort moyen y gagne-t-il, mais, sous une foule d'aspects, l'homme n'est plus alors qu'un numéro dans une série.

Comment l'équilibre des sociétés humaines pourrait-il résister à des chocs, qui sont sans précédent ? Un rythme trop rapide dans les transformations sociales risque d'aboutir à des catastrophes, car de nos jours la technique évolue plus vite que les esprits. Il y a coexistence de l'outillage du XX^e siècle, qui se répand sur le monde entier, et d'une humanité dont la psychologie demeure largement préindustrielle. Un hiatus béant s'ouvre ainsi. Point n'est besoin d'insister pour montrer le péril que constitue la mise en contact, sans [p. 25] préparation, des nouveaux pays ultra-mécanisés et de vieilles sociétés artisanales, se servant encore presque exclusivement de l'outil. La machine pénètre aujourd'hui partout ; j'ai vu des usines textiles aussi parfaitement équipées que les nôtres en plein milieu des Andes, dans des communautés indiennes que n'atteignait ni le rail ni la route. Le passage s'est fait sans transition de la mule à l'avion. C'est du reste un spectacle devenu banal que celui de la caravane de chameaux croisant le camion automobile sur les pistes du désert, cependant qu'un avion rapide traverse le ciel et que, sous la terre, le pipe-line achemine le pétrole. Dans notre Sud-Ouest, les magnifiques bœufs blancs du Lauragais, attachés au joug par couples, conservent leur rythme imperturbable.... Mais les hommes sont-ils capables de pareille sagesse ? Ces contacts, entre des vies qui ne sont pas à proprement parler contemporaines, ont tous les caractères des contacts éruptifs. Que l'on songe par exemple à la Russie d'avant 1914, avec ses usines déjà savamment mécanisées mais dont la main-d'œuvre se recrutait dans des campagnes encore médiévales ! Que l'on songe au Mexique, foncièrement indien, vivant encore de la vie artisanale la plus pure, et pourtant tout proche du pays industriellement le plus avancé du monde ! Il n'est pas de structure sociale, si solide soit-elle, qui puisse résister à de pareils ébranlements. La cloche à plongeur tue des organismes pour moins que cela.

Ainsi la victoire technique est éblouissante l'ingénieur résout tous les problèmes qui lui sont [p. 26] posés. Mais l'homme d'affaires, le politique, le moraliste surtout se sentent désemparés devant de nouveaux problèmes naissant de leur progrès même plus vite qu'ils ne peuvent les traiter, toute solution technique crée un problème social ou moral ; c'est comme si la Nature se vengeait en faisant payer, sans merci, le prix des avantages qui sont notre conquête. C'est pourquoi cette victoire sur la Nature, dont nous parlons plus haut, n'est pas sûrement une victoire effective et définitivement acquise. La machine est obéissante, mais au moment même où nous constatons le triomphe mécanique le plus éclatant, la civilisation recule, en revenant à des procédés économiques, à des mœurs politiques qu'il n'est pas excessif de qualifier de barbares.

IV

Le terme de révolution a été galvaudé : tout le monde s'en sert, à propos de n'importe quoi. Mais ici il a tout son sens, car nous avons bien conscience d'assister à une révolution : non seulement à une révolution politique entraînant de brusques changements de régimes et de personnes, non seulement à une révolution sociale transformant l'ancien équilibre des classes, mais à une révolution humaine nous obligeant à réviser toutes nos valeurs, à remettre en question nos raisons de vivre, les fondements mêmes de notre morale.

Quand nous pensons aux années d'avant 1939, il nous semble évoquer un autre âge, et 1914 nous paraît si loin que les comparaisons mêmes deviennent [p. 27] difficiles, comme s'il s'agissait d'une société dont les mesures ne peuvent plus servir à nos raisonnements. Il y a eu un tremblement de terre, et nous sommes ceux qui, rescapés, sortent de leurs abris après la catastrophe : certains traits du paysage sont encore reconnaissables, mais ce n'est plus le même pays et l'on ne peut plus s'y comporter de la même façon.

Ce serait folie que prétendre retourner en arrière, vouloir faire revivre ce qui a vécu et ce qui n'est plus. Les conquêtes de la machine sont évidemment décisives : il faut que l'homme s'adapte à un milieu technique, économique, social, politique, nouveau. Pareille adaptation comporte une révision de notre morale, dans laquelle la position de l'individu à l'égard du groupe doit être précisée, dans des conditions qui maintiennent si possible l'indépendance de l'esprit. Tel est le problème de l'Occident. Or les divers pays qui sont les piliers de la civilisation occidentale vont avoir à l'aborder avec des possibilités que leur psychologie traditionnelle rend fort différentes. Certains l'abordent avec entrain, sans regarder en arrière ; d'autres non sans quelque nostalgie d'un passé qui ne leur semble pas dépourvu de prix ; d'autres enfin, dont le *substratum* n'est pas au fond occidental, apportent au service de la technique une passion en quelque sorte barbare, qui fait douter qu'ils travaillent vraiment pour la civilisation.

Après avoir étudié séparément plusieurs de ces psychologies, peut-être serons-nous à même de mieux discerner ce qu'est l'Occident ?

[p. 28]

Chapitre II

LE RÉALISME LATIN

I

[Retour à la table des matières](#)

Il y a en Europe un esprit latin sans lequel notre civilisation n'aurait pas son équilibre. Son réalisme intellectuel apporte un contrepoids au dynamisme anglo-saxon, dans la mesure où celui-ci s'éloigne de la tradition classique. Coupé de cette racine, l'Extrême-Occident du nouveau monde demeure sans doute occidental, mais ne peut à la longue orienter son destin que dans des voies différentes. Qu'est-ce donc que l'esprit latin ?

On parle souvent des races latines, mais, si l'on emploie le terme dans son sens propre, il faut admettre que les Latins ne sont pas une race. Il y a en revanche des langues latines, instrument d'une certaine expression de la pensée, qui correspondent indiscutablement à une civilisation, dont la Méditerranée a été le berceau. De ce point de vue la latinité est une évidente réalité.

Assez nombreuses sont les races qui ont contribué à former le type humain méditerranéen. La plus ancienne, la plus représentative aussi, est celle des Ibères : blanche, dolichocéphale, d'une structure [p. 29] osseuse légère, petite et de teint brun. Elle s'oppose, en se distinguant d'eux géographiquement, soit aux nègres, qui sont dolichocéphales mais noirs (comme l'eût dit M. de la Palisse), soit aux Alpains ou aux Celtes, qui sont brachycéphales, soit aux Scandinaves ou aux Nordiques, qui sont eux aussi dolichocéphales, mais blonds et de teint clair. Le domaine ethnique des Ibères, c'est le pourtour occidental de la Méditerranée : Berbères, Italiens, Français du Midi, Espagnols.... L'unité est euro-africaine et l'on peut, à ce sujet, évoquer l'Empire romain, fondé sur l'axe d'une mer, *Mare nosirum*. Mais les Ibères ne sont pas seuls en Méditerranée, car des infiltrations,

des invasions répétées y ont introduit des éléments hétérogènes. Les Nordiques, toujours séduits par l'appel du Sud et du soleil, ont fréquemment envahi la Grèce, l'Italie, la Gaule ou l'Espagne, atteignant même éventuellement les rivages septentrionaux du continent africain : régulièrement ils étaient assimilés, mais leur présence demeure toujours sensible. On connaît la thèse des racistes : tout ce qu'il y a de bon dans les pays méditerranéens provient du Nord, partout où se rencontre le sens du commandement, de l'ordre, de la discipline, c'est une origine nordique qui est en cause ; Jésus-Christ lui-même, ce Galiléen, aurait appartenu à la race supérieure des dolichocéphales.... La thèse est ridicule, mais elle contient cependant une âme de vérité, car le fameux *Graecia capta* n'est sans doute pas à sens unique.

Les Arabes, ces Sémites blancs, n'ont pas exercé, ethniquement, une moindre influence : leur action [p. 30] s'est fait sentir sur tout le Sud-Est et le Sud méditerranéen, où ils ont implanté une civilisation qui porte leur marque indélébile. Ce sont eux qui ont développé l'irrigation, qui ont introduit diverses cultures tropicales, telles que le coton, le riz, la canne à sucre, les agrumes.... Ils ont « méridionalisé » la Méditerranée. Mais ils contribuaient en même temps à ruiner l'ancienne unité de la civilisation méditerranéenne, telle que le monde romain l'avait connue : c'est à cause d'eux qu'elle n'est plus une mer exclusivement chrétienne.

Les Turcs, ces Mongols, doivent enfin être mentionnés. Ce ne sont, à vrai dire, des Méditerranéens, ni par la culture ni par l'origine, mais ils sont arrivés jusqu'aux rivages d'une mer qu'ils ont largement dominée tout en y restant des étrangers. Ces terriens demeurent en marge de son atmosphère maritime et, à la différence des Arabes, leur apport, tout politique et militaire, demeure stérile. À partir de 1453 (prise de Constantinople), ils font de ce couloir historique de communications intercontinentales un cul-de-sac : jusqu'à l'ouverture du canal de Suez en 1869, la route séculaire de la Méditerranée orientale sera bouchée et pratiquement inutilisable. Où chercher, dans cette bigarrure, l'unité d'une race latine ?

La civilisation latine en revanche apparaît comme une évidente réalité. Les influences qui ont contribué à la former sont multiples : influence romaine, et singulièrement romaine catholique, influence hellénique par l'entremise de Rome ; ajoutons certaines infiltrations de l'Orient, par [p. 31] la Grèce, par les Arabes. Le domaine géographique de la latinité est essentiellement celui de l'ancien Empire romain, pas intégralement toutefois : la Méditerranée orientale, notamment en Asie mineure, a été largement recouverte par l'invasion turque, comme la Méditerranée africaine par l'Islam. La Grèce a été pénétrée ainsi d'influences turques, et l'Espagne d'influences arabes. En revanche, la latinité s'étend aujourd'hui à l'Amérique dite latine, espagnole et portugaise, qui possède de ce fait une incontestable unité de culture. Sans doute des contaminations exotiques menacent-elles, sous ces cieux nouveaux, l'intégrité de la tradition initiale : la présence indienne, la présence noire risquent d'y insinuer des ferments

inquiétants, sans aucun rapport avec la source méditerranéenne d'où elle est sortie. Il s'agit pourtant encore d'un monde authentiquement latin.

La marque latine, partout où elle a été implantée, se reconnaît immédiatement. Il ne s'agit pas de couleur politique, mais de culture, tandis qu'autour des sociétés proprement latines se dessinent des zones de sympathie, des affiliations. On dresserait aisément une carte des pays qui relèvent de cette atmosphère et l'on serait étonné de l'étendue de la zone ainsi couverte.

II

Les facteurs qui ont contribué à former la psychologie des Latins sont nombreux : il y a le climat méditerranéen, la structure géographique [p. 31] du milieu méditerranéen, l'ancienneté vénérable d'un passé d'immense profondeur, l'influence encore directement sensible de Rome. La civilisation européenne ne se comprend bien que sous l'angle de cette latinité, car on n'est plus vraiment en Europe quand on cesse d'en sentir la présence. Occidentale toujours, la civilisation américaine tend à se distinguer du vieux monde dans la mesure où le facteur latin cesse, du moins immédiatement, de l'affecter.

Le climat de la Méditerranée est caractéristique. Il s'oppose aux climats voisins, l'atlantique, l'europpéen continental, le saharien, mais il constitue, entre eux, un terrain de lutte et de transition. Tantôt c'est l'influence saharienne qui l'emporte, et c'est alors l'été africain du Midi, sec, brûlant, sans merci, tantôt c'est au contraire l'influence atlantique, et ce sont alors les hivers tièdes et pluvieux. L'individualité de ce climat est une individualité de contraste : vents violents, pluies massives, catastrophiques, suivies d'inondations monstrueuses. L'atmosphère est désertique par sa lumière, tropicale par ses précipitations, continentale par ses brusques offensives de froid. L'impression est cependant, au fond, plus africaine qu'europpéenne : quand, venant du Nord, on débouche en Méditerranée, il n'est pas excessif de dire qu'on est un peu sorti d'Europe.

En France, la répercussion de ce climat sur le tempérament des hommes s'exerce surtout par les vents, qui jouent dans leur vie un grand rôle : le comportement de chacun en est directement affecté. Il y a essentiellement contraste de deux [p. 33] vents, le marin qui déprime et le mistral qui excite. Rien qui corresponde au vent d'Ouest, venu des profondeurs de l'Océan si adoucissant. Michelet, évoquant Narbonne, décrit ces souffles, violents ou délétères, non sans y mettre lui-même quelque passion : « Un vent desséchant passe sur ces plaines et tend les nerfs à l'excès.... Malgré le Cers occidental, le mistral violent et salubre, auquel Auguste dressa un autel, le chaud, lourd et putréfiant vent d'Afrique pèse sur ces pays ; les plaies aux jambes guérissent difficilement à Narbonne. » Et Alphonse Daudet parle ainsi d'un jour de mistral dans la campagne de Nîmes : « Libre, sans obstacle, chassant devant lui l'immense plaine ondulée, où quelques

mas perdus semblaient l'éparpillement d'un village par la tempête, il passait en fumée sur le ciel, en embruns rapides sur les blés hauts, sur les champs d'oliviers dont il faisait papilloter les feuilles d'argent, et, avec de grands retours qui soulevaient en flots blonds la poussière craquant sous les roues, il abaissait les files de cyprès serrés, les roseaux d'Espagne aux longues feuilles bruissantes donnant l'illusion d'un frais ruisseau au bord de la route. Quand il se taisait un instant, comme à court de souffle, on sentait le poids de l'été, une chaleur africaine montant du sol, que dissipait bien vite la saine et vivifiante bourrasque, étendant son allégresse au plus loin de l'horizon, vers ces petites collines grises, ternes, au fond de tout paysage provençal, mais que le couchant irise de teintes féériques ¹. » Nulle part on ne [p. 34] parle davantage du vent, de la température, qu'à Nîmes, Narbonne ou Carcassonne.

Le tempérament méditerranéen et par extension le tempérament latin se ressentent directement de ce climat, non seulement de ces vents erratiques, mais de cette lumière triomphante que dispense un soleil déjà méridional, sans que la voile encore la lourde tristesse tropicale. Jules Tellier, le poète havrais, nous donne, dans une page magnifique, une philosophie du lever de soleil méridional qui fait comprendre tout le Midi : « Cependant l'Orient s'éclaire, et c'est l'aube, et c'est l'aurore, et c'est le jour. Rien de plus rapide, ni qui participe moins de la richesse des crépuscules du Nord. Nous n'avons pas eu un instant l'impression d'une lutte, d'une mêlée douteuse, d'on ne sait quelle résistance obscure des choses de la nuit. Tout s'est passé de façon très simple et très nette. Le jour s'est levé, voilà tout. Il est entré comme chez lui. Il semble que la nuit elle-même ne tienne pas ces contrées pour siennes et qu'elle les abandonne à première réquisition. Dès les plus vagues blancheurs de l'aube, la lumière apparaît comme une sorte de nécessité fatale. Il doit manquer, et il manque en effet, quelque chose de trouble et de profond à la poésie des peuples chez qui le jour se lève ainsi ² » Ils n'ont sans doute pas la poésie du Nord ; la leur, discrète, faite de nets contours, comme dans les miniatures, est classique par contraste avec les romantismes boréaux. Mais il est bien vrai que vents diabo-[p. 35] liques et lumière irrésistible exercent sur leurs tempéraments une indéniable action. La nuit en effet ne tient pas ces contrées pour siennes : ces gens ne sont pas menacés de sommeil, mais leurs ressauts d'énergie ne pourront être qu'erratiques.

La géographie de cette Méditerranée, où s'est formé l'esprit latin, porte à l'individualisme, et l'esprit social s'y limite au clan. Il s'agit d'une géographie de compartiments : petites plaines isolées, très vite limitées et encadrées par la montagne toujours proche. Géographie de côtes articulées, se prêtant aux communications maritimes, génératrice de commerce local encore que susceptible à l'occasion de s'étendre au loin. Géographie de pirates, nécessitant, pour la défense des établissements sédentaires et stables, la construction de petites cités fortifiées. Géographie de sécheresse et d'inondations torrentielles, rendant

¹ Alphonse DAUDET, *Numa Roumestan*.

² Jules TELLIER, *Reliques* (De Toulouse à Gironne).

obligatoire une politique d'irrigation, comportant malgré tout un minimum de coopération. De ces traits initiaux, la civilisation latine, quelque éloignée qu'elle soit de son berceau, se ressent toujours. Fernand Maurette, ce précieux géographe trop tôt disparu, me l'écrivait un jour, dans une lettre privée que j'ai soigneusement gardée : « L'économie des pays méditerranéens, c'est la structure découpée d'une région où la montagne arrive jusqu'à la mer, faisant autant de compartiments séparés qu'il y a de petites plaines baignées par celle-ci ; d'un pays où la politique de l'eau est chose nécessaire puisque la terre, livrée à elle-même, peut être un marécage si on ne la draine pas et un désert si [p. 36] on ne l'irrigue pas ; où le fond de la vie du sédentaire n'est point, comme dans nos régions, le champ, mais le jardin ; où le relief oblige l'indigène à la patiente et laborieuse culture en terrasse, et où la mer, au lieu d'être un obstacle aux échanges, est, à cause des nombreux ports, des innombrables îles et de son étroitesse, le seul chemin commode qui s'offre au négoce. » (19 janvier 1929.) Ainsi cette société est toute articulation, localisation, diversité : elle contredit les civilisations de la série et de la masse.

C'est surtout une civilisation très ancienne. Dès le néolithique, il y avait là des populations déjà évoluées, par contraste avec l'Europe septentrionale où la persistance des glaciers retardait le peuplement. Sur les côtes méridionales de la France, comme du reste sur toutes les côtes méditerranéennes, on foule du pied plus de siècles que dans le Nord. Les vieilles églises révèlent, par les étages de leurs architectures successives, une superposition de civilisations, comparable aux étages géologiques. La cathédrale de Béziers, les ruines d'Enserune, Saint-Ambroise à Milan, sont les témoins d'un immense passé. De ce fait les Méditerranéens, les Latins possèdent naturellement le sens du temps écoulé, ils sont en contact avec la plus lointaine histoire, et ni Rome, ni la Grèce, ni même l'Orient ne sont pour eux quelque chose d'étranger. Ces Latins ne seront donc pas des peuples jeunes, ils sont mûrs, éventuellement vieux par certains aspects ; en tout cas ils ne sont jamais, comme si souvent les Anglais par exemple, puérils. Leur psychologie, qui est une psychologie [p. 37] d'adulte, s'éclaire par cette question d'âge : ils sont sceptiques, peu gobeurs même quand ils sont superstitieux, généralement peu naïfs. Leur netteté d'esprit leur permet, sans effort, de faire la distinction entre les principes et leur application, procédé de débrayage intellectuel qui les préserve de l'hypocrisie morale, sinon d'un réalisme éventuellement cynique. Ce ne sont pas des Rousseauistes, ils ne croient pas l'homme bon, ils ne lui font pas confiance et, en dépit de la magie du verbe méridional, ils ne se paient pas tant de mots qu'on le croit. En eux l'intelligence prime plutôt que l'action, une intelligence s'exprimant et s'extériorisant avec une prodigieuse aisance.

Rome a mis ici sa marque. Les Latins lui doivent une certaine structure sociale, fondée sur la famille, le clan, la clientèle partisane, institutions plus fortes, plus solides, plus durables que l'État lui-même. Ils lui doivent aussi une certaine conception du droit : droit écrit, aux arêtes nettes et dures comme le profil de leurs montagnes dénudées, fondé sur la méfiance, sur un réalisme

accepté comme allant de soi, sans aucune prétention d'illusions relativement à la nature humaine. Le contraste est frappant avec la confiance qui est au fond du droit britannique, conception d'équité dans laquelle on écrit le moins possible. Ici tout est basé sur la propriété définie avec rigueur, sur le contrat libellé jusqu'au dernier iota. Waldeck-Rousseau l'a dit de façon définitive : « Nous sommes, messieurs, une vieille nation ; nous avons une longue histoire, nous tenons au passé par les plus profondes racines, et celles-là mêmes qu'on [p. 38] peut croire desséchées conservent encore une sensibilité que la moindre blessure réveille et qui se communique à l'organisme tout entier. Nous sommes un pays de légalité, nous sommes des Latins, nous sommes de cette race à laquelle la loi écrite a paru plus nécessaire, qui n'y voit pas seulement des synthèses abstraites, mais la mesure et la sauvegarde de ses droits.... » (Discours du 27 juillet 1903, au Sénat.)

C'est l'origine d'une conception particulière de l'État, et en général de l'autorité politique. Chez les Latins, la puissance de l'État est considérée, conçue comme extérieure et supérieure à l'individu, pour ainsi dire comme transcendante : on peut s'en emparer comme d'une arme, s'en servir comme d'un instrument de domination. L'individu doit s'en défendre, car l'État ne lui apparaît pas comme nécessairement bienveillant : une longue expérience l'a rendu fort sceptique à cet égard, à tel point qu'il ne s'étonne ni ne s'indigne qu'on abuse du pouvoir, pour soi et pour ses amis, quand on en a une fois pris possession. Là sans doute est l'explication de l'extraordinaire passion que les Latins apportent dans les luttes politiques. Quelle différence avec la notion anglo-saxonne de l'État, expression de la communauté, de l'État agent et serviteur du citoyen qui lui a délégué ses pouvoirs ! Le catholicisme romain n'a pas été en l'espèce éducateur de civisme, comme l'ont été les églises de type presbytérien issues du calvinisme.

Ce qui frappe dans toutes ces conceptions latines, c'est la netteté de leurs arêtes. Le Latin possède une extraordinaire capacité d'analyse, [p. 39] en même temps que de généralisation : dans toute question il discerne aussitôt le principe impliqué, avec les conséquences logiques, éventuellement lointaines, de l'orientation que l'on choisira. Il se plaît à discuter ces principes plus que les réalités ; il aime la politique dans l'absolu, quitte ensuite à se fier, pour les intérêts matériels (qui ne lui sont nullement indifférents) à l'opportunisme le plus cynique, au débrouillage le plus artiste.

Ce don d'analyse est, de plus, inséparable d'une belle capacité d'expression. Les langues latines, de dessin net, de composition structurale, s'y prêtent admirablement, elles semblent faites pour les inscriptions sur la pierre. C'est aussi leur faiblesse, car le plaisir de s'en servir est rempli de traîtres attraites. Dans telle d'entre elles comme l'espagnol, la sonorité est si magnifique que le plaisir de parler, de s'exprimer, supplée éventuellement, non seulement à l'action mais à la pensée elle-même. Un Sud-Américain qui chante lyriquement le libéralisme n'éprouve plus qu'à peine le besoin d'être libéral, et, s'il a vanté la légalité, il semble qu'il ne lui reste plus d'énergie pour la défendre. Le Français, moins musical, prête moins à cette sorte de sensualité, et pourtant certains vers

splendides mais ne signifiant rien de Victor Hugo nous permettent d'en imaginer les tentations.

III

À la lumière des observations qui précèdent, il est possible de déterminer les principaux traits psychologiques des Latins.

[p. 40]

Comme individu, c'est essentiellement un individu conscient, tenant avant tout à s'affirmer. Là où l'Anglo-Saxon, personnellement modeste mais agressivement fier de son pays, coopère avec dévouement, civique par tradition et par instinct, le Latin voit surtout les choses sous l'angle de sa personnalité : il est orgueilleux, vaniteux, soucieux de briller ; à son succès propre il serait capable de sacrifier le succès de l'équipe, et c'est moins par devoir que par appel au point d'honneur qu'on obtient de lui l'effort ou le sacrifice. Sans doute, Anglo-Saxons et Latins sont-ils tous deux égoïstes, chacun à sa façon. Mais l'Anglo-Saxon serait plutôt un mystique à l'esprit pratique, le Latin un sceptique ayant par ailleurs, plus que l'autre, le sens du réalisme. L'action, sous sa forme moderne qui est d'organisation, s'accommode mieux des possibilités du premier ; pourtant, dans certaines circonstances où la règle ne joue plus, dans les crises notamment, le second se tire mieux d'affaires : froid, au fond peu sentimental, cet être avisé se révèle plus débrouillard. Son éloquence, l'abondance de ses manifestations verbales ne doivent pas nous tromper, et sans doute ne le trompent-elles pas lui-même, sauf dans la mesure où il lui plaît d'être trompé.

Il faut avouer que ces traits de l'individu ne servent pas le groupe. À vrai dire, le Latin ne s'élève guère qu'aux formes premières et limitées de l'association, mais c'est alors avec la passion et la fidélité intégrale du partisan : il ne dépasse pas volontiers la cité, il est à son aise dans le clan ; la famille lui apparaît aisément, selon l'expression [p. 41] si juste de Henri Barbusse, comme « une étroite conjuration ». Ce terme de famille, je suis toujours étonné de constater à quel point il évoque des notions différentes pour un Anglo-Saxon protestant et pour un Latin catholique. Chez les Méditerranéens, et dans les civilisations qui sont issues d'eux, l'association d'idées qui se dégage est celle du groupement solidaire d'intérêts né des liens familiaux, et l'on a le sentiment de quelque chose de sacré, comme tout ce qui touche cet élément profond et mystérieux qu'est le sang. Relevant de la même association apparaît la pureté de la femme, que l'homme, souvent immoral, défend avec la jalousie d'un Oriental. Famille, clans, cités, comités, syndicats, clientèles, voilà la vraie réalité pour les hommes de cette formation. L'État, conçu comme un *imperium* transcendant, est trop lointain : il faut être bien avec ceux qui le conquièrent et savent s'en servir. Dans ces conditions, l'habileté politique, au sens du machiavélisme, sera commune, mais il

n'y aura que peu de civisme, au sens du « service » à l'américaine. C'est la grande faiblesse des sociétés latines, elles n'ont jamais réussi à mettre sur pied des régimes politiques solides et durables : elles passent de l'anarchie à la tyrannie, sans presque jamais trouver ce juste milieu qu'atteignent comme sans peine des Suisses, des Anglais, des Hollandais, qui justement n'ont rien de latin.

Les mêmes limitations, coïncidant avec les mêmes dons individuels, se retrouvent, pour le Latin, dans le domaine de la production. Il est ingénieux, fertile en expédients, débrouillard [p. 42] suivant une expression qui ne nous est que trop chère ; quand son travail l'intéresse, il est capable, en artiste, de s'y adonner avec une sorte de passion, éventuellement créatrice ; l'amour-propre peut à l'occasion produire le même résultat, car il est avide de se distinguer, de faire savoir, de faire constater qu'il est là et même, comme on dit vulgairement, « un peu là ». À cet égard, il est manifestement supérieur aux Anglo-Saxons et en général aux Nordiques. Commerçant subtil et habile, prudent, économe et fruste, il réussit au mieux dans les petites entreprises, encore qu'il soit capable de réussir aussi dans les grandes : partout où il faut de la souplesse, de la diplomatie, de l'intrigue même, il est à son affaire ; partout aussi où l'individu peut faire appel à des arguments individuels, car, dans les pays latins, l'administration tient compte des hommes tout autant que des choses, et souvent, avant de se faire un client, il faut s'être fait un ami. Il y a là quelque chose d'humain, qui désorganise, je l'admets, mais qui fait vivre aussi.

Or ces qualités mêmes deviennent occasion de défauts dans la grande production industrielle : dans un âge où il faut surtout administrer, mettre en œuvre, les conditions du succès contredisent au fond le climat où l'individu s'épanouit. La Méditerranée a été le centre économique du monde : elle ne l'est plus depuis la découverte des océans et des continents transocéaniques, surtout depuis la révolution industrielle, qui n'est plus fondée sur le génie individuel du producteur, mais sur l'organisation mécanique d'un âge en voie de devenir [p. 43] collectif. On verra donc les Latins, individuellement, réussir dans les sociétés anglo-saxonnes, y réussir parfois mieux que les Anglo-Saxons eux-mêmes, mais ce ne sont pas les sociétés latines qui renouvellent économiquement la planète. Il y a, dans leur articulation même, quelque chose qui fait obstacle aux réalisations massives de notre siècle. S'il y a une lourdeur propre aux choses vraiment belles, comme dit Barrès, il y a, dans les entreprises géantes de notre époque, un certain anonymat collectif qui va à l'encontre de l'individualisme latin.

Est-ce à dire qu'il soit périmé ? Peut-être, quand c'est la quantité qui règne, mais on a toujours besoin de lui dans le domaine de la qualité. Quelles que soient les créations de la culture anglo-saxonne ou nordique, l'Europe ne saurait être elle-même sans l'appoint de la culture latine. C'est la latinité qui maintient, dans l'ancien continent, ce classicisme qui, plus que tout autre trait, détermine sa personnalité, et c'est elle aussi qui lui vaut cette maturité par où elle se distingue de la jeunesse américaine et de la pseudo-jeunesse russe. Le Latin passe aisément pour erratique, mais il a un fonds de sagesse, de mesure dans la vie privée, que ne possède pas toujours l'homme du Nord. Il passe aussi pour moins moral, mais son

absence d'illusion s'étend à sa propre personne, du moins dans le for intérieur de ce vaniteux, et je ne serais pas loin de penser qu'une certaine sincérité intellectuelle est plutôt son fait que celui des hypocrites du Nord qui n'ont pas le courage de regarder en eux-mêmes. La latinité [p. 44] reflète ainsi l'un des aspects permanents de l'esprit humain.

IV

Il y a donc une civilisation latine, avec une atmosphère propre de la latinité. Il peut être difficile d'en analyser les éléments, mais on la reconnaît à quelque chose d'indéfinissable, à une certaine présence, à je ne sais quel parfum de l'air ambiant, quelle qualité spéciale de la lumière. Quand on en atteint la frontière, venant de l'extérieur, on ne saurait s'y tromper : qu'on descende de l'Europe centrale vers la Méditerranée, de l'Amérique du Nord vers l'Amérique dite, à juste titre, latine, l'impression est la même ; on trouve un certain genre de vie, de gouvernement, de morale, de religion, d'esprit artistique et, sous une forme qu'il est difficile de préciser, de liberté d'esprit.

Regardons le domaine dont nous esquissons plus haut les limites. La latinité, comme une marée, s'est parfois étendue, parfois aussi retirée de certaines terres qu'elle avait conquises. Son domaine maximum, c'est à peu près celui de l'Empire romain et, hors d'Europe, l'Amérique espagnole et portugaise. Mais elle est loin de remplir aujourd'hui cet empire. Les parties les plus septentrionales de l'établissement romain, que du reste les Latins n'avaient jamais complètement peuplées, ont été envahies d'éléments germains, slaves ou mongols, insensibles à l'influence méditerranéenne. Il en est résulté une Europe dont les centres de [p. 45] gravité, les foyers modernes d'efficacité ne relèvent plus principalement de l'influence latine. La Roumanie d'hier, latine de langue et de culture, ne l'était plus que par courtoisie du point de vue de la race et de la civilisation. La France, ethniquement celtique et germanique plus que méditerranéenne, n'est vraiment latine que dans sa partie méridionale, encore que l'unification du lycée, avec l'éducation classique, ait fait de nous des Latins par le comportement et le rythme de l'esprit. L'Amérique espagnole et portugaise a subi si fortement cette marque que le prestige des États-Unis lui-même n'a pas jusqu'ici réussi même à l'estomper. Ce serait plutôt du dedans, là où le climat est andin ou équatorial, que des traits indiens ou noirs tendraient à remonter, menaçant de corrompre une tradition plus récente qui a latinisé cette partie du monde.

Nous voyons ainsi se dessiner des versants. Le versant latin de l'Europe, c'est celui de l'Empire romain, dont on ne saurait assez considérer la carte quand on veut réfléchir sur les problèmes du vieux continent et les solutions qu'ils comportent, car les réactions ne sont pas les mêmes dans les parties où a régné l'ordre romain, le droit romain, la propriété quiritaire. Il faut envisager aussi la

carte des progrès du christianisme, car ce n'est pas seulement sous la forme impériale, mais catholique romaine, que l'esprit de la latinité s'est implanté dans le fonds de barbarie initiale du continent : il n'est pas indifférent que tel pays ait été chrétien dix-huit cents ans, tel autre pays seulement cinq ou six siècles. C'est en ce sens que le ver-[p. 46] sant slave et, dans une mesure limitée, le german, ne sont qu'à demi européens : un monde différent, trop facilement orienté d'un autre côté, commence avec la plaine glacière de l'Allemagne du Nord, dès cette forêt de Teutoburg, où Varus perdit ses légions. L'Amérique, avec diverses transpositions, nous présente des versants analogues, anglo-saxon et latin (ou indien), l'unité géographique du nouveau monde suffisant mal à voiler une diversité de culture qui persiste et que les siècles ne réussiront sans doute pas à éliminer.

Il fut un temps où l'empire du monde était disputé entre les Méditerranéens et les Nordiques. La rivalité semble être davantage aujourd'hui, moins entre le Nord et le Sud qu'entre l'Ouest et l'Est, l'Occident prenant de la sorte à nos yeux une personnalité propre, dans laquelle la contribution latine apparaît avec toute son importance. Ce n'est pas l'Europe latine qui a fait la révolution industrielle, et nous avons essayé de montrer pourquoi, mais on est porté de ce fait à ne pas estimer à sa juste valeur le rôle essentiel qui demeure le sien. Le point de vue latin, dans la considération des problèmes, dans la conception même que l'on se fait de la vie, constitue un aspect indispensable de notre civilisation. C'est par lui qu'on réalise peut-être la culture la plus poussée, la plus désintéressée, sous la forme, plus littéraire que scientifique, de la qualité et du raffinement de l'esprit. Nous verrons plus loin le dynamisme irrésistible des Anglo-Saxons. Les Latins, quant à eux, disposent d'un système de débrayage merveilleux qui dissocie consciemment l'action de [p. 47] la pensée, permettant à celle-ci de se placer, sans l'intermédiaire d'aucune atmosphère ambiante, devant la réalité elle-même : c'est la garantie suprême de l'entière liberté intellectuelle. Un monde délatinisé ne perdrait-il pas cette précieuse capacité ?

[p. 48]

Chapitre III

L'INGÉNIOSITÉ, FRANÇAISE

I

[Retour à la table des matières](#)

Commençons par situer la France, pour chercher dans sa position géographique telles circonstances propres à expliquer le caractère français. La France a trois versants et, du fait de cette triple orientation, elle est à la fois occidentale, continentale, méditerranéenne. Il en résulte un équilibre original et peut-être unique.

Par son front atlantique, elle regarde vers le dehors, avec une fenêtre ouverte sur le grand large : elle subit de ce fait des attractions extra-continentales, la tentation des aventures lointaines. Cette France maritime, coloniale, expansionniste, appartient au groupe libéral des civilisations anglo-américaines et c'est sous cet aspect qu'elle apparaît authentiquement occidentale. Le vent d'Ouest persistant qui souffle sur ses rivages lui apporte bien autre chose que la douceur humide et purifiante de l'océan. En revanche, en tant que continentale, elle tient à l'Europe par un lien de chair impossible à rompre, bien différente en cela de l'insulaire Angleterre. Toute la bande orientale [p. 49] du pays, celle qui dans le partage de Charlemagne échet à Lothaire, est déjà d'Europe centrale, par nombre de traits, géographiques ou moraux, ne pouvant échapper à l'observateur. De ce point de vue nous ne sommes plus atlantiques mais continentaux, terriens, essentiellement européens. Toute l'histoire, ancienne et récente, impose cette conclusion qu'il n'y a pas de France sans Europe, mais qu'il ne peut davantage y avoir d'Europe sans la France. C'est une pièce indispensable de tout système continental.

Par son front méditerranéen enfin la France est en contact immédiat avec l'Afrique, l'Asie, l'Orient, l'Extrême-Orient, c'est-à-dire, dans l'espace, avec un monde exotique et prestigieux, et dans le temps avec le passé le plus illustre de l'humanité. On sait l'unité foncière de la Méditerranée ; partout elle est la même, de Marseille à Beyrouth, de Smyrne à Barcelone. Nous nous apparentons ainsi à des sociétés qui ne nous sont plus contemporaines, à des formes de culture que l'Europe nordique estime lui être étrangères, mais auxquelles une secrète sympathie nous relie. Alors que notre paysan est si loin de l'entrepreneur de culture mécanisé du nouveau monde, on peut lui trouver quelque ressemblance avec le cultivateur chinois. Les « planches D, les « restanques » de notre Riviera reflètent le patient labeur de générations innombrables : ces terrasses artificielles évoquent une humanité éternelle, échappant aux révolutions du temps.

Le caractère unique de la psychologie française provient justement de cette diversité, que les [p. 50] siècles ont fini par fondre en une nouvelle unité. Il s'agit du reste d'un ensemble contradictoire, orienté à la fois vers l'Orient et l'Occident, vers le passé et vers l'avenir, vers la tradition et vers le progrès. Pas de pays plus hardi dans ses conceptions, pas de pays plus routinier dans ses habitudes : avec la France, selon le point de vue, il y a toujours quelque chose à critiquer, mais aussi toujours quelque chose à admirer.

Il n'est pas plus simple de nous situer ethniquement. Il n'y a pas de race française, à tel point que l'expression, quand on l'emploie, ne signifie rien. Il y a des Germains dans le Nord, des Celtes (ou si l'on veut des Alpains) dans le plateau central et dans l'Ouest, des Méditerranéens dans le Sud. Nous sommes, comme le disait Seignobos, une race de métis, mais on sait qu'une sélection trop stricte ne développe pas l'intelligence et que tous les mélanges ne donnent pas de mauvais résultats. Le peuple français paraît s'être plutôt enrichi de ces apports variés : nous devons aux Latins notre lucidité intellectuelle, notre don d'expression ; aux Celtes notre esprit artistique, notre individualisme poussé à l'occasion jusqu'à l'anarchie, aux Germains ce que nous avons de génie organisateur et constructif.

Mais ces différents caractères se sont fondus dans une synthèse à laquelle d'autres peuples, les Allemands par exemple, n'ont jamais réussi à procéder. L'unité nationale à laquelle nous sommes parvenus n'est pas fondée sur la race. Les origines ethniques peuvent être distinctes, mais, à la différence de l'Angleterre ou de l'Alle-[p. 51] magne, il n'est aucune des races qui ait dominé les autres : tous les Français, qu'ils se rattachent au tronc germain, alpin ou méditerranéen, se considèrent comme étant Français au même degré, sans aucune inégalité résultant du sang qui coule dans leurs veines (en dirais-je autant de l'Anglo-Saxon britannique à l'égard du Celte, ou du Nordique américain à l'égard du Dago new-yorkais, sans parler du mépris où le nazi d'hier tenait le Slave ?) L'unité nationale provient bien davantage de l'adaptation séculaire au sol, au climat, d'une tradition historique ayant suscité et consolidé soit un genre de vie, soit une culture. C'est social plus que politique, la force de la nation n'étant pas dans l'État, mais dans la famille et surtout l'individu. En France, le civisme est médiocre, mais le ciment social a une solidité de roc.

Dès l'instant que, chez nous, l'individu est le fondement de l'État, il n'échappera pas que la crise de l'individualisme français, à laquelle nous assistons, doit apparaître particulièrement grave. Par contraste avec plusieurs autres pays, notre formation est ancienne, à plusieurs égards achevée depuis longtemps. Tandis que l'Allemagne n'a été formée vraiment qu'à partir de 1870, l'Amérique depuis la guerre de Sécession, la Russie à partir du bolchevisme (à supposer même qu'il y ait là des formations définitives), la personnalité française était, reconnaissons-le, complète dès le XVIII^e siècle et nous ne nous sentons pas très sûrs que les développements ultérieurs nous aient perfectionnés. Par comparaison, ce qui frappe le plus chez nous, c'est que nous sommes une civilisation adulte.

[p. 32]

La crise que nous subissons, et dont nous sommes du reste très conscients, provient de ce que, depuis que nous sommes parvenus il y a deux siècles déjà à la maturité de l'esprit, deux événements mondiaux, d'immense portée, se sont produits : d'une part, la révolution du machinisme a transformé, avec les méthodes de la production, toutes les conditions de la vie matérielle ; de l'autre, le développement du monde extra-européen a bouleversé les mesures de grandeur, les proportions entre les pays et déplacé le centre de gravité de la planète. L'esprit du régime nouveau qui partout se répand sur le monde relève de la série remplaçant la qualité, de l'action collective se substituant à l'initiative de chacun, toutes conditions allant à l'encontre de notre tradition, qui est paysanne, artisanale, irrémédiablement individualiste. Il faut bien nous adapter, nous le savons, mais nous savons aussi que, dans cette adaptation, nos meilleures qualités ne nous servent pas toujours, alors que nos défauts y apparaissent en pleine lumière.

II

L'esprit français révèle immédiatement, quand on le considère, deux tendances contradictoires, l'une rejoignant Sancho, et l'autre Don Quichotte.

Il y a d'abord une tendance pratique et même terre à terre, qui s'exprime surtout dans le tempérament et le comportement traditionnel du paysan. L'origine en est, je crois, principalement celtique, car le Celte, même erratique, poète ou fantaisiste, est attaché à la famille, au sol, à tout ce qui l'enra-[p. 53] cine dans son milieu. C'est par là que nous nous distinguons essentiellement des Anglo-Saxons et des Nordiques et c'est dans la vie privée que ces traits se développent avec le plus de force, car dans la vie publique il semble qu'il s'agisse d'un autre homme. De ce point de vue, comme chef de famille, comme membre de cette famille ou comme individu, le Français témoigne d'un sens étroit de l'intérêt matériel, d'un goût presque passionné pour la propriété individuelle, au sens romain du terme (*uti et abuti*, oui c'est bien ainsi qu'il l'entend). Dans les affaires privées, c'est un être de bon sens, possédant à un remarquable degré l'esprit de mesure : on lui

reprocherait presque de ne pas viser assez haut, de se contenter de trop peu, car « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras », lui dit le proverbe, et il le pense. Bref, dans l'existence de chaque jour, c'est un réaliste, qui a le pied sur la terre et qui ne se paie pas de mots. Les affaires des Français sont en général bien gérées, du moins quand guerres et catastrophes ne fondent pas sur eux : leur mobilier est alors bien entretenu, leur linge en bon état, ce n'est pas chez eux qu'on le raccommode avec des épingles doubles ! Ils n'aiment pas devoir de l'argent, leur budget est en équilibre, et si les dépréciations monétaires rendent cette saine gestion impossible, c'est avec une sincère nostalgie qu'ils regrettent le temps où l'on pouvait, même au prix d'un sacrifice, joindre les deux bouts, conformément aux règles de sagesse financière qu'ils ont héritées de leurs pères. Cette sagesse, cet esprit d'épargne, qui frappent l'étranger, sont susceptibles du reste [p. 54] de devenir étroitesse, provincialisme et même, à un certain degré, matérialisme. Dans un vieux pays comme le nôtre, où l'argent est difficile à gagner, n'est-il pas naturel qu'on le défende avec plus d'âpreté ? L'Américain est plus généreux, mais, s'il perd sa fortune, il croit du moins qu'il pourra, dans l'espace d'une même vie, la regagner. Nous n'avons pas cette illusion.

Ce n'est là toutefois qu'un aspect de notre caractère, que contredit une tendance, non moins évidente, vers l'universalisme, l'idéalisme et le désintéressement. Rassuré sur ses intérêts et limitant assez vite ses ambitions à cet égard, le Français libère son esprit par une sorte de débrayage entre l'action et la pensée. Il s'élève alors jusqu'au désintéressement intellectuel, par un processus de dissociation dont seul, je crois, le Chinois nous fournit dans le monde un autre exemple. Nous dépassons l'étroitesse nationaliste ou ethnique, pour nous élever à une notion, proprement humaniste, de l'homme, et c'est par là que notre capacité de rayonnement, notre faculté de libérer les esprits, d'ouvrir les fenêtres apparaissent vraiment incomparables. Ce trait, nous l'avons vu, est latin et nous le tenons sans doute de la latinité par le classicisme, qui est à la base de toute notre éducation et vers lequel nous ramène toujours notre instinct national le plus profond.

Essayons donc de saisir le Français comme individu, c'est la façon la plus sûre de parvenir au cœur même du sujet. Tout le bien et tout le mal, toute la grandeur et toute la faiblesse de la France viennent de sa conception de l'individu : [p. 55] conception splendide, éventuellement aussi pathologique.

Il s'agit d'abord d'une revendication d'indépendance, essentiellement d'une revendication d'indépendance intellectuelle. Le Français prétend penser et juger par lui-même, il ne s'incline devant aucun mandarinat et par là il est profondément non conformiste, antitotalitaire. S'il lui arrive de suivre fanatiquement, aveuglément une consigne, en sacrifiant délibérément tout esprit critique, c'est par dévouement fanatique à un principe, à un système, à une politique, mais ce n'est pas, comme chez l'Allemand, par tempérament d'obéissance. En Amérique on obtient tout de l'individu au nom de l'efficacité, c'est au nom d'un principe qu'on peut tout demander au Français. À cet égard, la pensée française, que ce soit sous l'angle de la critique ou sous l'angle du fanatisme idéologique, peut apparaître, à

juste titre, non seulement comme un instrument de libération, mais comme un ferment dangereux, éventuellement révolutionnaire. Partout où passe le Français il circule un courant d'air qui remue la poussière, qui quelquefois ébranle l'armature des États. Péguy, si typique des instincts profonds du pays, écrivait : « Nous nous refusons aussi bien à accepter les dogmes formulés par l'État enseignant que les dogmes formulés par l'Église... Il vaut mieux former cent intelligences libérées que des milliers d'intelligences amorphes et esclaves. »

Nous nous rendons très bien compte du reste qu'il n'y a pas d'indépendance intellectuelle sans indépendance économique, c'est pourquoi notre [p. 56] revendication d'indépendance intellectuelle se double d'une revendication d'indépendance dans notre vie privée. Avant tout, nous ne voulons pas dépendre des autres, surtout de tel autre, notre voisin, notre supérieur : plutôt que de subir son intrusion, nous préférons, en vrais gribouilles, nous confier à l'État, dont la domination est du moins relativement anonyme. Nous savons aussi que l'indépendance comporte un minimum de sécurité. Pendant longtemps c'est seulement sur lui-même que le Français a compté pour l'acquérir : de là son goût profond pour la propriété, pour l'épargne, son souci d'avoir une retraite pour ses vieux jours. L'ambition, généralement, reste mesurée, modeste, on souhaite une petite maison, un petit jardin, une petite retraite. « Mon verre est petit, mais je bois dans mon verre », je ne connais pas de proverbe plus typique que celui-là d'une certaine mentalité française. Sous la III^e République, le parti radical, si expressif de notre terroir politique, déclinait invariablement son programme au comparatif, prétendant toujours défendre le « petit » contre le « gros », le petit commerçant, le petit propriétaire et jusqu'au petit fraudeur. Un petit café parisien, dans le VII^e arrondissement, s'intitule « Au petit ministère » !

Il y a, dans ce complexe, un curieux mélange d'idéalisme et d'esprit mesquin. Le Français, les étrangers en font souvent la remarque, est intéressé : il sait que l'argent est difficile à gagner, qu'une fois gagné il demande à être gardé et que par conséquent il doit être surveillé. C'est la [p. 57] tradition paysanne. En tant que de tradition paysanne – et en France elle est toujours proche – nous sommes, avouons-le, avares de notre argent, souvent égoïstes, méfiants de qui voudrait nous le prendre, donc de l'État, et par-dessus le marché jaloux, envieux même à l'occasion. Mais de ces défauts mêmes sort un peuple singulièrement évolué, un peuple adulte – oui, c'est cela l'essentiel –, qui sait regarder la vie en face, sans puérilité, sans hypocrisie, sans illusion non plus. La France est un pays de moralistes. C'est en somme un fonds de sagesse paysanne que La Fontaine a exprimé dans ses fables : son réalisme, sa mesure, son bon sens, parfois non exempt de cynisme, représentent assez exactement l'idée que le peuple français se fait des choses et des gens.

Nous sommes donc des humains, et surtout des civilisés, non pas tant du point de vue de l'équipement matériel que du point de vue de l'équilibre de l'esprit. Nous éprouvons une instinctive répulsion pour ce qui est chaotique, pour tout ce qui dépasse la mesure, pour ce « Kolossal » qui séduit les Allemands. « Rien de trop » est un des préceptes les plus chers à l'éducation de nos familles et nous

souhaiterions toujours, s'il était possible, faire appel à la raison. Un Anglais m'exprimait son émerveillement d'avoir entendu une mère française dire à son enfant, âgé de trois ans : « Sois raisonnable ! » La mère anglaise, ajoutait-il, eût dit à son fils : « *Be a good boy !* » ce qui est tout autre chose, n'est-ce pas ? Nous sommes, à la vérité, des cartésiens, éduqués par La Fontaine, évoluant dans le sillage grec... C'est une belle filiation.

[p. 58] Si l'on me demandait maintenant en quoi ce portrait est encore exact, je répondrais qu'il l'est dans la mesure où il s'applique à l'individu français dans sa vie privée, au Français de la tradition, toujours instinctivement existant, en dépit des guerres, des révolutions et des dépréciations monétaires. Mais, ne nous y trompons pas, c'est un type d'homme formé dans un milieu économique et social en train de disparaître et dont on se demande comment il pourra survivre dans des conditions d'existence devenues entièrement différentes.

III

Il y a une conception proprement française du travail. C'est une conception traditionnelle, issue du plus vieux terroir national. Elle consiste essentiellement dans l'honneur de l'ouvrage bien fait, dans la collaboration intelligente de l'esprit et de l'outil, dans le désir instinctif de produire avec personnalité. On sait que l'ouvrier de chez nous aime mettre sa signature sur ce qu'il fait. C'est un geste charmant que celui du vieil artisan qui, sa tâche accomplie, recule d'un pas pour la contempler et, comme le Père éternel au septième jour, se sent fier de la réalisation accomplie. Les pages essentielles à cet égard ont été écrites par Péguy. Je le cite :

« Nous croira-t-on, nous avons connu des ouvriers qui avaient envie de travailler. Nous avons connu des ouvriers qui, le matin, ne pensaient qu'à travailler. Ils se levaient le matin, et [p. 59] à quelle heure ! et ils chantaient à l'idée qu'ils partaient travailler. À onze heures ils chantaient en allant à la soupe... Travailler était leur joie même, et la racine profonde de leur être, et la raison de leur être. Il y avait un honneur incroyable du travail, le plus beau de tous les honneurs, le plus chrétien, le seul peut-être qui se tienne debout. Nous avons connu cette piété de l'ouvrage bien fait poussée, maintenue jusqu'à ses plus extrêmes exigences. J'ai vu toute mon enfance rempailler des chaises exactement du même esprit et du même cœur, et de la même main, que ce peuple avait taillé ses cathédrales. Ces ouvriers ne servaient pas. Ils travaillaient. Ils avaient un honneur absolu, comme c'est le propre de l'honneur. Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. C'était entendu. C'était un primat. Il ne fallait pas qu'il fût bien

fait pour le patron, ni pour les connaisseurs, ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, par lui-même, dans son être même ¹. »

Péguy n'inventait pas. « Il avait connu à Orléans, dans sa jeunesse, nous rappellent les Tharaud, une vieille humanité dont la culture originale, formée par les traditions locales et une expérience séculaire, ne devait rien ou quasi rien au-dehors, une population très près de la terre, un peuple ouvrier-paysan, hier encore rustique, qui apportait dans ses métiers les plus vieilles vertus terriennes, un honneur incroyable du travail, la piété de l'ouvrage bien fait, bref un très ancien monde, un monde [p. 60] d'autrefois, beaucoup plus près de la France d'ancien régime que de la France d'aujourd'hui ². »

Cette source est, on le voit, foncièrement artisanale, à la vérité artiste. Le Français se passionne pour la création, pour l'invention, et puis, souvent, il se désintéresse ensuite de l'application. Il sème et ce sont d'autres qui récoltent. C'est ce qui explique qu'on trouve la France au commencement de beaucoup de choses, l'automobile, l'avion par exemple, mais qu'elle ne soit pas toujours là quand on partage les profits. Jean Cocteau l'a dit, dans un raccourci pénétrant : « La France, indifférente, avait des semences plein ses poches et les laissait tomber négligemment derrière elle. D'autres peuples venaient ramasser ces semences, les emportaient dans leur pays pour les planter dans quelque sol chimique, où elles produisaient des fleurs énormes et sans parfum... »

On se demandera naturellement si ces conceptions, si originales, peuvent s'adapter aux méthodes nouvelles de la production ? Ma réponse est qu'elles leur conviennent beaucoup mieux qu'on ne pourrait le croire à première vue. Dans la rationalisation industrielle, l'esprit créateur, intellectuellement constructeur, du Français se trouve justement en présence du genre de problème qu'il se plaît à traiter. On sait ce qu'est en somme le taylorisme : une affirmation presque agressive de la raison opposée à la routine de la tradition. En ce sens Taylor, même s'il n'en a pas été conscient, peut être classé comme un disciple de Descartes, et le [p. 61] Français, ce cartésien, légitimement considéré comme l'initiateur de la normalisation, car n'est-ce pas la Révolution qui a institué ce système métrique auquel les Anglais et même les Américains sont encore si largement réfractaires ? Notre esprit analytique et généralisateur, notre langue, instrument de précision, nous ont permis de raisonner mieux que quiconque pour le compte de la raison. La plus grande erreur de notre propagande est de trop insister sur les réalisations littéraires de la France : nous n'avons aucune raison d'abandonner la technique et ce que, d'un terme pittoresque, les États-Unis appellent le *know how*.

Malheureusement, dans l'application telle qu'elle se pratique désormais, nos qualités se perdent. Qu'il soit ouvrier, artiste, intellectuel, le Français, nous le disions, est mû surtout dans son effort par le point d'honneur. Or, ce qu'on

¹ PÉGUY. *La France*, N. R. F.

² Jérôme et Jean THARAUD, *Notre cher Péguy*, p. 19.

demande surtout maintenant au travailleur, c'est de l'endurance, de la conscience et, s'il s'agit de la chaîne d'assemblage, la capacité de résister à l'ennui du labeur monotone, automatique et anonyme. Dans ce genre de travail, où la personnalité ne tient aucune place, le Français témoigne de peu de génie, et comment s'en étonner ? Il montre également peu d'entrain, parfois même de conscience, dans le travail fait pour les autres, le « travail j'm'en fous », comme disent pittoresquement les Noirs. Il ne travaille vraiment bien que pour lui-même ou lorsqu'il se passionne pour une œuvre à laquelle il se sent associé : il n'est point alors de limite à son efficacité, mais ce n'est point par intérêt ou [p. 62] par conscience, ne nous y trompons pas, c'est par point d'honneur qu'il besogne. On voit, dans ces conditions, combien sont dangereuses pour nous les tendances d'une civilisation qui devient de plus en plus une technique appliquée, dans laquelle le travail et même l'invention sont devenus collectifs, dans laquelle surtout le travail individuel ne convient plus.

Il s'agit donc, dans le monde d'aujourd'hui, de toute une morale nouvelle à trouver, morale particulièrement nouvelle pour nous. Le problème consiste à ménager l'individu, tout en reconnaissant qu'il doit s'intégrer dans la collectivité. La France n'en a pas encore trouvé la solution.

J'arrive maintenant à une question qui me paraît aussi essentielle dans la formation de l'esprit français que sa notion du travail, c'est l'idée que nous nous faisons de la religion. Fondamentalement, l'atmosphère de la vie religieuse en France est celle d'un pays catholique, et ce pays, même incroyant, demeure marqué de façon indélébile par cette formation initiale et séculaire : qu'on soit agnostique, ou même irréligieux, on ne continue pas moins d'y vivre, d'y réagir, d'y raisonner dans un cadre de pensée romaine. Le Français moyen évolue à son aise dans la pensée catholique, tandis qu'il se sent toujours mal à l'aise dans la pensée protestante, qui lui paraît teintée de je ne sais quelle couleur étrangère et à laquelle il semble décidément mal adapté. De là le contraste de base entre la France et les pays protestants, de là aussi une persistante incompréhension, l'on exempté parfois de secrète hostilité, qui nuit [p. 63] à nos relations avec les peuples anglo-saxons. Le catholicisme français comporte une persistance préchrétienne très forte, se reflétant dans le respect populaire, demeuré très vif, de certains jours, de certains lieux, considérés comme sacrés, au sens où l'antiquité prenait le terme de *sacrum*. Mais il comporte surtout l'appartenance à une société spirituelle s'exprimant dans l'Église (au singulier, car il ne peut y avoir qu'une seule Église) et dont les bienfaits se confèrent par le sacrement, que transmet le prêtre habilité par l'ordination, selon un rituel qui ponctue la vie comme une sorte de mystique protocole. Le système repose sur un fondement de discipline : l'individu se soumet spirituellement, mais c'est pour se retrouver sur un autre plan, le faible parce qu'il avait besoin de cette armature, l'apôtre, le mystique, l'homme d'action parce que cette soumission même lui rend une nouvelle liberté d'allure. L'Église de France est donc une hiérarchie, qui fournit à la société un cadre moral ; elle est de ce fait un facteur d'ordre, dont le rôle dans la vie, non seulement religieuse mais sociale et politique, du pays est énorme. Le fait d'être

catholique ou anticatholique est, en France, une position non seulement religieuse mais politique, et, l'Église se dressant en face de l'État comme une autre puissance, il s'ensuit un anticléricalisme que les sociétés protestantes ne connaissent pas.

Cette religion ne nous a enseigné ni les responsabilités morales de l'individu ni la pratique de la liberté politique ; elle nous a encadrés dans une armature de discipline ecclésiastique qui a [p. 64] sa grandeur, mais qui ressemble aussi à une entreprise de haute police des esprits et des mœurs. Dans une large mesure le pays s'y est soumis, mais dans une large mesure également il a su y résister, tantôt par le scepticisme, tantôt en associant à la pratique la prétention de ne pas sacrifier sa liberté critique. Il est arrivé qu'un grand nombre de Français, réagissant violemment, sont sortis de l'Église en quelque sorte par effraction et en adversaires, mais la plupart y sont restés, en vertu d'un *modus vivendi* ménageant leur liberté d'esprit. Comme il n'y a presque pas de protestants, on peut dire que tous les Français, qu'ils soient restés dans l'Église ou qu'ils en soient sortis, portent son empreinte. Voltaire, à cet égard, est un authentique produit du cru : nul pays protestant n'eût pu le susciter. On atteint de ce fait chez nous un degré de libération des esprits que ne connaît sans doute aucun autre pays. L'intelligence, intégralement dissociée non seulement du dogme mais des impératifs du moralisme, aboutit à une indépendance que ne possèdent ni la puritaine Angleterre, ni la systématique Allemagne, ni l'efficace Amérique. Cette altitude intellectuelle, où l'on respire l'air amer et vivifiant des sommets, frappe souvent comme une pure merveille ceux des étrangers qui entrent en contact avec elle.

En politique le résultat était moins heureux. Au moment où la France catholique s'encadrait dans une structure d'autorité, la royauté, antérieurement plus équilibrée, s'orientait vers un régime absolutiste. La France moderne, celle de la Révolution, est le résultat d'une double révolte, [p. 65] contre l'autorité soit du Roi, soit de l'Église. De ce fait ont été faussées chez nous et la notion de l'autorité et celle de la liberté : nous n'avons pas appris à concevoir une autorité qui fût libérale ou une liberté qui fût constructive. De ce vice dans les origines de la France contemporaine celle-ci pâtit encore.

IV

Notre comportement, soit dans la vie politique, soit dans la vie sociale, soit dans la vie privée, se ressent directement de ce qui précède et des sources diverses dont provient notre personnalité nationale. Il est facile de voir ce que nous devons à notre origine latine ou celte : il s'agit d'incontestables qualités, mais qui tournent aisément en défauts, soit par excès, soit parce qu'elles sont mal utilisées. Le contrepoids pondérateur de l'élément germain est sans doute là, mais en somme

insuffisant, surtout au forum : il y a en France, proportionnellement, trop de Vercingétorix, trop de Numas Roumestans....

Qu'avons-nous donc hérité des Latins ? Une structure sociale étonnamment solide, fondée sur la famille, plus solide, plus forte, plus durable que l'État lui-même, mais où le clan, la clientèle partisane, le syndicat deviennent éventuellement des notions plus claires à la conscience populaire que l'intérêt national. C'est des Latins également que nous tenons notre conception du droit, de ce droit écrit, aux arêtes dures, si différent du droit coutumier britannique. Cher, nous le lien social apparaît [p. 66] bien comme un contrat, entre des partenaires qui se méfient les uns des autres, estimant, comme le fabuliste, que « deux sûretés valent mieux qu'une » et qu'il n'y a jamais assez de parchemins. Nous sommes un peuple de robins, qui ne croyons certes pas, avec Rousseau, ce Suisse, que l'homme est naturellement bon.

De là notre conception de l'État et en général de la puissance publique. En Latins authentiques, nous considérons l'État comme une entité extérieure et supérieure à l'individu, éventuellement dangereuse pour lui. À nos yeux, l'État est un peu comme un ennemi, contre lequel il faut se défendre, auquel il est prudent de soustraire, dans l'intérêt supérieur de la famille, le plus possible de ce qu'il cherche insidieusement à vous prendre. Confucius disait qu'il est moral de voler l'État pour nourrir son vieux père, et nous ne sommes pas loin de partager son avis : une secrète réprobation entoure en France celui qui paie l'impôt ou règle la douane sans avoir cherché à s'esquiver ; on ne le considère pas tant comme une poire que comme quelqu'un qui n'a pas fait tout ce qu'il aurait dû. Mais en même temps nous considérons l'État comme un instrument de puissance dont on peut s'emparer : nos ennemis s'en serviront pour nous dominer, ce qui, étant donné notre caractère, nous paraît intolérable ; mais, si ce sont nos amis, nous en profiterons avec eux. D'où cette passion partisane qui rend notre vie publique si différente de celle des Anglais ou des Suisses, pour qui l'État est simplement une expression de la communauté. Le contraste du catholique et du protestant [p. 67] intervient ici, car notre structure reste catholique, en politique comme en religion.

C'est encore aux Latins que nous devons essentiellement notre faculté de raisonnement et d'expression. La capacité d'analyse du Français est extraordinaire. Le moindre d'entre nous, l'homme de la rue, possède une singulière capacité de généralisation, ainsi que le don de discerner, dans une question, le principe impliqué et les conséquences susceptibles d'en découler. Dans une circonstance donnée, l'électeur saura ainsi, d'un instinct sûr, si l'on s'oriente vers la droite ou vers la gauche ; en logicien aimant l'extrapolation, il verra par avance au bout du chemin la réaction ou la révolution. C'est sur de pareilles lignes de partage que les partis se distinguent, le principe primant généralement la pratique, au grand étonnement de l'étranger habitué à sacrifier le principe, en homme de bon sens qui tient d'abord à vivre. Peut-être cette attitude paradoxale provient-elle de notre excessive clarté d'esprit, qui nous porte à poser les problèmes avec trop de lucidité, ce qui, bien loin d'en faciliter la solution, risque au contraire de les rendre explosifs. Notre aisance d'expression apparaît ici comme un piège. Quand nous

nous comparons à cet égard aux Allemands, empêtrés dans leur langue, incapables de s'extérioriser, nous restons émerveillés de voir avec quelle limpidité la pensée française réussit à se communiquer. En cela nous nous classons bien davantage avec les Méditerranéens qu'avec les Nordiques, mais pourtant dans un juste milieu, car si la sobriété de notre langue nous préserve [p. 68] du trop éloquent lyrisme à l'espagnole, notre classicisme nous oblige intellectuellement à construire, là où l'Anglais obstinément s'y refuse. De ce point de vue le lycée marque tous les Français d'une estampille indélébile.

On parle volontiers de ce que nous devons aux Latins, mais pas assez de nos traits celtiques. Cet héritage est important. Je ne serais même pas éloigné d'y voir, quant à moi, l'élément essentiel de notre patrimoine social et sentimental. Ici l'on pensera tout de suite au mystère, à la poésie des traditions bretonnes, au charme romantique des folklores gaulois. Mais c'est des Celtes aussi que nous avons hérité le sens de l'intérêt, le goût de l'épargne, le sérieux dans la gestion du budget familial, l'attachement au sol. L'étranger considère volontiers le Français comme un être brillant et léger, incapable de parler sérieusement de quoi que ce soit. Comme cette vue est erronée ! Quand on prend contact, au-delà des océans, avec les colonies de Français qui ont réussi, en Amérique latine par exemple, on voit justement que ceux de nos compatriotes y occupant des positions importantes le doivent à ces qualités solides, sérieuses, éventuellement considérées comme mesquines, qu'ils tiennent de leur hérédité paysanne ou montagnarde. L'Anglais, dans pareil milieu, est plus prétentieux, plus gentleman, mais souvent moins assis. L'Auvergnat, le Pyrénéen, le Bas-Alpin, moins chic, a conservé je ne sais quel aspect provincial révélant sa fruste origine, mais il a du foin dans ses bottes. On ne nous connaît pas assez sous cet aspect, qui contredit notre réputation [p. 69] d'instabilité. Quoi de plus solide au contraire que notre plateau central, amasseur de sous ?

Mais c'est aussi chez les Celtes qu'il faut chercher, je le crains, le côté anarchique de notre individualisme. Brillant dans l'intellectualité ou dans l'art, cet individualisme ne se prête que bien mal à la réalisation sociale : c'est de lui que proviennent cette jalousie, ce quant-à-soi buté qui considèrent comme une insulte toute intervention de la communauté ; c'est de lui que provient le caractère destructif de notre intelligence, plus à l'aise dans l'opposition que dans la coopération. Le Latin, qui se souvient de Rome, est capable de concevoir, d'admirer, sinon de réaliser, les grandes constructions politiques. Le Celte est surtout un résistant, et, dans la mesure où nous nous refusons, par tempérament plus encore que par doctrine, aux nécessaires interventions de la collectivité, c'est surtout à lui, je le crains, qu'il faut s'en prendre.

Les conséquences résultant de cette double origine, magnifiques dans le domaine intellectuel, deviennent éventuellement néfastes quand il s'agit de la politique. Le Français, soit du fait de ses principes, soit du fait de son égoïsme, risque en effet de verser dans un double excès. Cet égoïsme, quelquefois, apparaît véritablement sordide, mais il y a compensation quand nous nous consacrons à la folie du principe. Robert de Jouvenel, cet observateur pénétrant de la politique

française, a noté que, pour nos députés les projets de résolution sont plus importants que les lois : c'est qu'en effet les intérêts, dans leurs discussions, ne [p. 70] tiennent pas la première place, mais les principes, que nous transposons par la passion en une sorte de fanatisme idéologique, au nom duquel on aboutit aux exagérations les plus insensées. À vrai dire, pendant plusieurs générations, la France a vécu dans les conditions d'un pays privilégié, où les conséquences des principes n'apparaissaient pas comme devant nécessairement et logiquement se produire : on pouvait se dire révolutionnaire et mener une vie bourgeoise, préconiser telle doctrine démagogique sans qu'elle eût la moindre répercussion sur votre vie privée. Dans sa *République des Camarades*, Robert de Jouvenel pouvait écrire, à la veille de la première guerre mondiale : « La France est un pays heureux, où le sol est généreux, où l'artisan est ingénieux, où la fortune est morcelée. La politique est le goût des individus, elle n'est pas la condition de leur vie. »

Les circonstances ont bien changé, mais il reste à savoir si, même dans les conditions présentes, le Français se rend compte que les principes, quand on les applique, peuvent avoir une répercussion sur l'intérêt privé de chacun. Le débrayage, dont nous parlions plus haut, entre le principe et son application, n'est plus de mise aujourd'hui comme autrefois. Ce Français, qui vote en doctrinaire intransigeant de la gauche, c'est souvent le même qui, dans la défense de ses intérêts, glisse à l'égoïsme le plus absolu, et le fait que cet égoïsme est familial n'en change pas au fond le caractère. Ce communiste propriétaire – et combien n'en connaissons-nous pas – est prêt à défendre âprement sa propriété : il trouverait scandaleux qu'on lui [p. 71] imposât le régime du kolkhoze ! Et tous ces gens qui votent, avec conviction, avec passion, pour les nationalisations, nous voyons bien qu'ils se méfient de l'État et que, quand il s'agit de choses qu'ils estiment sérieuses, c'est sur eux-mêmes qu'ils comptent en somme. Suivant la locution acceptée, ils se débrouillent, un peu comme les Chinois, avec lesquels du reste Paul Morand leur trouve une curieuse ressemblance : « Ressemblance frappante entre les Chinois et nous. Passion de l'économie, art de faire durer les choses en les réparant indéfiniment, génie de la cuisine, méfiance, politesse centenaire, xénophobie invétérée mais passive, conservatisme coupé d'ouragans sociaux, manque d'esprit public, vitalité de vieilles gens qui ont passé l'âge des maladies. Faut-il croire que toutes les anciennes civilisations se ressemblent ¹ ? »

Ainsi donc le Français, quand il recourt à la puissance publique, se trouve-t-il tenté de la considérer, non comme une entreprise dont il est l'associé solidaire, mais comme une vache à lait dont il faut tirer pour lui le maximum. Il s'agit alors, moins d'intérêt général que de privilège, de patronage, de recommandation. Chacun sait quelle est la vie du député, la place que tient dans son activité, son rôle de commissaire des affaires privées de l'électeur. Le rentier social croit encore que la caisse de l'État est sans fond, que l'industrie nationalisée peut sans inconvénient tourner indéfiniment à perte. Il lui faudra une difficile édu-[p. 72]

¹ Paul MORAND, *Hiver caraïbe*.

cation pour comprendre qu'en l'espèce il n'est pas en somme, comme il le croit, un obligataire, mais l'actionnaire d'une grande société qui est la France elle-même.

En attendant, avec des dons merveilleux, avec une dépense étonnante de talent, et du reste aussi de dévouement, ce qui nous frappe surtout en France, c'est l'inefficacité de la vie publique faisant contraste avec l'efficacité de l'individu. Elle ne manque pas de pénétration, la triple formule humoristique bien connue : Un Français, un homme intelligent ; deux Français, de la conversation ; trois Français, la pagaie. Et faut-il envier nos voisins d'Outre-Manche : Un Anglais, un imbécile ; deux Anglais, du sport ; trois Anglais, l'Empire britannique ?

V

Réconfortons-nous cependant en envisageant la contribution de la France à cette civilisation occidentale dont elle est incontestablement un des piliers.

S'il me faut chercher, dans cette contribution, ce dont je suis le plus fier, je n'hésite pas : je placerai, tout au centre, la confiance magnifique du Français dans l'intelligence humaine, c'est-à-dire dans l'humanité elle-même. Il croit vraiment, et de tout son être, qu'il y a une vérité humaine, appartenant à tous les hommes et que, cette vérité, l'intelligence peut la comprendre, et la parole (du moins par l'entremise de la langue française) l'exprimer. Car, pour lui, et cela est essentiel, la [p. 73] pensée n'existe, ne naît à l'existence que si elle peut être exprimée : jusque-là elle n'est que virtuelle, c'est-à-dire qu'à ses yeux elle n'est pas, la forme étant une condition nécessaire de son être.

Là réside sans doute la différence profonde qui sépare la pensée française de la pensée allemande. Celle-ci ne se sent à l'aise que dans le devenir, dans le virtuel, car elle croit se limiter, donc se réduire, en se précisant : elle s'estime profonde quand elle est obscure et notre clarté lui paraît superficielle. Nous visons juste à l'opposé, puisque nous préférons ce qui est clair et que nous pensons nous rapprocher de la vérité en nous rapprochant de la lumière. Avec les Grecs nous préférons le Cosmos au Chaos, nous ne revendiquons pas comme nôtre ce qui appartient au royaume de la Nuit. Éclairer les problèmes, discerner, dans le tout-venant que nous offre la Nature, ce qui mérite d'être retenu, voilà sans doute où réside la véritable supériorité de l'esprit français. Cocteau, ce subtil observateur des psychologies modernes, n'a pas manqué de le noter : « L'Allemagne ne connaît pas l'indigestion. L'Allemagne moderne meurt d'approbation, d'une vulgarisation scolaire de la culture artistique. Le public allemand a un estomac solide. Il y entasse des nourritures hétérogènes, qu'il absorbe respectueusement et

qu'il ne digère pas. En France, on rejette la nourriture, mais il y a en France quelques estomacs qui choisissent et digèrent mieux que partout ailleurs ¹... »

Cette pensée qui prend conscience d'elle-même [p. 74] doit aussi pouvoir se communiquer. La valeur de notre instrument d'expression est considérable et c'est peut-être là que nous apportons à l'humanité civilisée notre plus belle contribution. Une pensée quelconque, filtrée par l'esprit français, reçoit de ce fait ordre et clarté. Bien plus, elle devient transmissible comme une monnaie ayant cours et dont chacun peut se servir. Elle prend une portée internationale, et alors se produit un miracle assez semblable à celui de la génération : dès l'instant que nous lui avons donné naissance, que nous lui avons conféré les conditions de l'existence, cette pensée ne nous appartient plus ; elle acquiert sa vie propre, comme un être nouveau ou, plus exactement, nous avons l'impression que, libérée, elle appartient désormais à l'humanité ; si elle est vraie pour nous, elle est vraie pour tous les hommes. La « Vérité en deçà des Pyrénées » n'est pas de notre terroir. On nous a parfois reproché ce qu'on appelait l'impérialisme de notre culture. Rien de plus injuste : nous ne voulons être que les internationalistes de l'intelligence, l'universalité étant le climat naturel de notre esprit.

De là, je crois, l'amour, vraiment sincère et passionné, que nous avons pour notre langue, ce bon outil, éprouvé et efficace. Tandis que l'Anglais, dans ses Lettres à l'Éditeur, revient régulièrement à ses commentaires bibliques ou à ses anecdotes de jardin zoologique, c'est aux discussions de grammaire que nous nous adonnons avec le plus de satisfaction. L'Académie, avec son dictionnaire, est considérée comme ayant charge de maintenir un patrimoine national. Ce n'est pas simplement [p. 75] une coquetterie de la langue : il y va de l'intégrité de notre culture, qui périrait en même temps que son moyen d'expression. Nous avons le sentiment que notre langue doit être entretenue avec le même soin que l'outil de l'artisan.

Cette façon de concevoir la pensée et son expression a conduit naturellement la France à se faire le champion des droits de l'homme, parce que, dans tout être humain, elle respecte instinctivement l'homme pensant. De ce point de vue, pour elle, tous les hommes sont d'égale dignité, quel que soit leur pays, quelle que soit leur race ou leur couleur. Le mot de Pascal, « toute notre dignité consiste en la pensée », exprime assurément une de nos convictions les plus profondes. Dans les pays qui semblent faire du bien-être ou de la force leur but suprême, nous éprouvons invariablement, après une brève admiration des réalisations matérielles, une sorte de nostalgie, qui est celle de l'esprit : il n'y a pas à nos yeux de vraie civilisation si les hommes ne sont pas humains. Par là le Français, partout où il passe, est un éveilleur, un révolutionnaire même qui, en proclamant la doctrine, effectivement révolutionnaire, de la dignité de la personne humaine, encourage la révolte de l'esprit, dit aux esclaves, aux prisonniers, aux forçats des disciplines totalitaires : « Ose être. » Quand la personne humaine est menacée,

¹ Jean COCTEAU, *Le Coq et l'Arlequin*.

quand les droits de l'individu, quand la liberté de penser sont en péril, c'est encore vers la France qu'on se tourne et il y a toujours un Français, qu'il s'appelle Voltaire ou d'un autre nom, pour se faire le champion du droit de l'homme [p. 76] opprimé. Ce n'est pas de la charité, ni de la philanthropie, c'est bien autre chose et nous sommes ici au cœur même de l'Occident, qui, sans la France, ne serait pas tout à fait lui-même. Je sais que l'on pourrait, sur notre contribution, dire bien d'autres choses, mais elle me paraît se résumer dans le vers de Térence : ... *humani nihil a me alienum puto*.

VI

Comment tirer une conclusion de ces éléments contradictoires ? Un Américain, bon observateur et qui connaissait bien notre pays, déclarait y avoir renoncé. « Tantôt, disait-il, je ne vois chez les Français que leurs défauts, je ne vois que leur routine, leur provincialisme, leur jalousie, leur incapacité de travailler en commun, et alors ils me paraissent insupportables. Et puis, le lendemain, je ne vois plus que leurs qualités, l'aisance merveilleuse qu'ils apportent à l'expression de leur pensée, leur confiance dans l'être humain, leur bon sens aîlé, leur sentiment généreux de la solidarité entre les hommes, et alors je n'imagine pas qu'aucun peuple, sauf les anciens Grecs, ait jamais atteint le niveau de culture et de civilisation auquel ils sont parvenus. » Renan disait que, dans bien des cas, la vérité ne se laisse pas approcher davantage que dans la contradiction d'un dialogue, et Alphonse Daudet, dans son Tartarin, n'a pas tenté de faire la synthèse du Quichotte et du Sancho. Et pourtant, parmi les peuples de l'Europe, il n'en est pas qui ait poussé au même point, je ne dis pas la fusion, mais ce [p. 77] qu'on peut appeler malgré tout la synthèse d'apports historiques venus de tous les points de l'horizon. Dix-huit cents ans d'histoire, traversés d'un courant continu, ont fait de nous le plus évolué des pays occidentaux et, comme nous le suggérons, le plus adulte. En considérant la psychologie du Français, on est amené à se dire que les défauts sont l'envers inévitable des qualités, cependant que telles qualités exceptionnelles ne sont en somme que l'utilisation et l'adaptation de certains défauts. On se dit aussi que la Nature nous a dotés d'un certain mécanisme d'équilibre qui toujours nous redresse à temps et nous empêche de verser tout à fait dans le fossé : cette France si catholique, si sincèrement telle, elle est laïque aussi ; ce peuple indiscipliné, difficilement gouvernable, ce n'est pas au fond un peuple anarchique, et s'il aime une frange d'indiscipline il redoute finalement le désordre ; ces cigales sont davantage encore les fourmis les plus instinctivement amasseuses du monde...

Et tout cela est collectif, ce qui est le propre d'une civilisation. Une civilisation se juge, se mesure, non par ses sommets mais par son altitude moyenne, elle n'est pas le fait de ses grands hommes mais du niveau minimum des éléments humains qui la composent, surtout des possibilités du moindre de chacun d'eux. À cet

égard la fusion, chez nous, est à peu près complète : qu'on soit germain, celte ou méditerranéen, qu'on soit d'origine populaire ou bourgeoise, les capacités de réalisation, de développement sont exactement les mêmes. Paris possède un milieu intellectuel [p. 78] raffiné qui donne l'impression d'une atmosphère de l'esprit unique au monde, mais l'étranger qui nous connaît considère comme plus attachant encore le bon sens inné, l'intelligence ouverte, le caractère splendidement humain de l'homme du peuple ou du paysan. Une séculaire tradition a développé dans ce pays, qui jusqu'ici a paru privilégié, un art de vivre, en même temps qu'une sagesse faite de mesure, ayant appris que la vie peut donner beaucoup mais qu'on ne peut pas tout lui demander. Peut-être est-ce là la vraie, la seule civilisation ?

[p. 79]

Chapitre IV

LA TÉNACITÉ ANGLAISE.

[Retour à la table des matières](#)

Il est indispensable, pour comprendre les Anglais, de commencer par situer l'Angleterre. « C'est une île, disait Michelet au début d'un cours au Collège de France, et maintenant vous en savez autant que moi sur son histoire. » L'observation, encore qu'il ne s'agisse plus tout à fait d'une île aujourd'hui, demeure fondamentale, mais ce qui frappe non moins que l'insularité, c'est l'exiguïté d'un Royaume-Uni qui n'a (Angleterre, Écosse et Irlande du Nord) que 313 000 kilomètres carrés. La Grande-Bretagne seule n'en a que 230 000, soit 42 p. 100 seulement de la superficie de la France et 0,2 p. 100 des terres émergées de la planète. Mais, attention ! Avec l'Empire (ou plutôt le Commonwealth, comme on l'appelle désormais de préférence) le territoire relevant de l'influence britannique dans le monde comprend plus du quart de l'ensemble mondial. Ce n'est donc pas de son territoire métropolitain propre que l'Angleterre tire sa grandeur : cette grandeur a d'autres bases, d'autres sources.

Que quarante-cinq millions d'hommes vivent sur ce rocher, que ces hommes aient exercé sur le [p. 80] monde une action décisive, qu'ils aient contribué, autant et plus que quiconque, au développement de la civilisation occidentale, voilà, du premier coup, ce qui nous fait saisir ce qu'il y a de grandiose dans l'édification d'une si grande puissance, établie sur une base territoriale aussi étroite. Mais, en même temps que la grandeur de cette réalisation, nous en voyons la fragilité. Pour construire cet Empire, pour le maintenir à travers plusieurs siècles, il a fallu, on le devine, un ensemble de qualités vraiment exceptionnelles.

Nul sujet n'est plus difficile que la psychologie britannique. Nul peuple, non plus, n'a retenu davantage notre attention et notre intérêt. Nos plus grands, nos meilleurs écrivains s'y sont passionnés, un Voltaire, un Taine, un Boutmy, un

Abel Hermant, aujourd'hui un André Maurois. Or rien ni dans notre tempérament ni dans notre histoire, ne nous facilite la compréhension de ces voisins, si proches et pourtant si lointains. Quand, ayant traversé le Pas de Calais, je débarque à Londres, j'ai régulièrement l'impression de tomber dans une autre planète ; puis, lorsque je me suis accoutumé à l'atmosphère anglaise, c'est alors mon propre pays que je ne comprends plus. Je n'ai jamais réussi à comprendre en même temps le point de vue britannique et le point de vue français : successivement j'y suis parfois arrivé, simultanément jamais. Je ne connais pas de peuples plus impénétrables l'un à l'autre. Ce *Channel*, où de Douvres on aperçoit les côtes de la France, est moralement aussi profond, aussi large qu'un océan.

I

Pour discerner les facteurs et les circonstances qui ont formé le peuple anglais, distinguons ici, en nous servant du vocabulaire de Taine, l'hérédité, le milieu et le moment.

L'Angleterre est une île, sans doute, mais toute proche de l'Europe. C'est cette proximité qui a déterminé une constitution ethnique faite d'apports humains successifs. Sur un fonds d'autochtones ibères, préceltiques, une série d'invasions issues du continent a superposé des Celtes, des Romains, des Saxons, des Normands. Mais n'oublions pas que la dernière de ces invasions remonte à près de mille ans. Elles se divisent nettement en quatre vagues humaines.

La première est celle des Celtes, du VI^e siècle av. J.-C. jusqu'à César. Il s'agit des Bretons, des Gaëls, qui ont introduit un peuple, une langue, une civilisation. Puis vient la conquête romaine, de 55 av. J.-C. à 410 de notre ère, mais cette fois il n'y a eu qu'une occupation militaire réduite, avec apport d'une organisation administrative. Au Nord, les Gaëls, en Écosse, n'ont jamais été envahis. Le Sud cependant connaissait l'ordre romain et l'on peut dire qu'il s'en ressent encore. Vient ensuite la vague germanique, du V^e au XI^e siècle : refoulant les Celtes vers l'Ouest, Saxons et Scandinaves occupent la côte orientale sur la mer du Nord, s'enfoncent vers l'intérieur du pays ; ils vont être le facteur dominant du peuplement britannique, celui qui le marquera, [p. 82] quantitativement et qualitativement, de l'estampille la plus forte. L'Anglais d'aujourd'hui reste essentiellement un Anglo-Saxon. Vient enfin, en quatrième lieu, la conquête normande, en 1066, et c'est en quelque sorte une réplique de la conquête romaine : occupation militaire et domination politique d'une aristocratie terrienne se superposant aux occupants antérieurs. Les Normands apportent une langue, le français, un ordre politique dans le gouvernement, une civilisation, sinon romaine du moins romanisée, car ces Scandinaves différés, hier barbares, se sont formés par un séjour de deux siècles en France.

Demandons-nous maintenant ce que l'Angleterre doit à ces invasions successives. Deux d'entre elles sont des invasions massives, fournissant surtout un effectif humain nouveau, les Celtes, les Anglo-Saxons. Mais les deux autres sont simplement des conquêtes militaires, donnant surtout des gouvernants, les Romains et les Normands. Remarquez que ces différentes vagues ne se mélangent pas, ne se confondent pas : elles se suivent, elles se superposent ou bien se repoussent, mais elles ne fusionnent pas. On dirait qu'il s'agit de couches géologiques encore visibles, en vertu desquelles, même aujourd'hui, le Celte se distingue nettement du Saxon.

L'idée que les Anglais se font d'eux-mêmes dépend directement de cette formation historique, encore sensible dans la formation sociale présente, puisqu'il y a toujours eu au début des conquérants et des conquis, des vainqueurs et des vaincus, des aristocrates et des subordonnés. La netteté des [p. 83] distinctions s'est naturellement atténuée, mais ces distinctions sont toujours là et, quand on envisage la psychologie britannique, il faut en somme spécifier si l'on est en présence de Celtes, de Saxons ou de Normands.

Le Celte, considéré comme excentrique, un peu erratique même, est plus brillant comme individu : qu'on pense par exemple à un Bernard Shaw ou un Lloyd George. Mais le Saxon, épine dorsale de l'Angleterre, apparaît au contraire comme le plus authentique, le plus national des Anglais : c'est lui John Bull, avec ce côté germanique du caractère britannique qui ne peut manquer d'attirer l'attention. Quant au Normand, ce Scandinave différé, transposé en Romand, c'est sans conteste le plus racé, le plus aristocrate, le plus chic : il est bon, en Angleterre, de s'appeler Harcourt, Talbot ou Courtney. Il fut un temps où le pays était dirigé par les Saxons et les Normands ; la marée démocratique l'a plus récemment celtisé. Est-ce pour son bien, car il ne s'agit pas seulement d'être brillant ?

Si nous essayons maintenant de résumer ce commentaire, nous arrivons à cette conclusion que la destinée britannique se détermine essentiellement par l'isolement résultant de l'insularité. Cet isolement, toutefois, n'est pas tel que l'île n'ait été plusieurs fois envahie, mais, depuis neuf cents ans, la mer du Nord et le Pas de Calais ont assuré, contre de nouveaux débarquements, une protection efficace. À la vérité, depuis 1066 et la bataille de Hastings, il n'y a plus eu de contact ethnique entre le peuple anglais et le continent. [p. 84] Sans doute peut-on signaler quelques réfugiés français de la Révocation au XVII^e siècle, et au XIX^e siècle l'insidieuse pénétration de la Cité par des éléments allemands ou juifs, mais il ne s'agissait en somme que d'individus, de telle sorte qu'aujourd'hui l'Angleterre a quelque peine à se considérer comme vraiment européenne.

Un second aspect de cette formation, c'est la jeunesse ethnique de ce peuple. Nous autres Français, en tant que Latins ou Méditerranéens, nous avons plus de deux mille ans derrière nous. L'Anglais ne peut pas, de loin, aligner autant de siècles, et il est de ce fait plus proche que nous de la nature, plus proche aussi de la barbarie primitive. Il tire de là une spontanéité, une fraîcheur que nous ne

connaissions pas, et aussi je ne sais quelle puérilité à laquelle nous ne réussissons pas à nous habituer. Combien de fois, interprète de l'armée britannique pendant la première guerre mondiale, n'ai-je pas été émerveillé par le caractère enfantin de mes officiers, singulièrement de mes généraux ! Alors que je lisais, comme mes camarades français du reste, des ouvrages de philosophie ou d'histoire, le général pratiquait le roman policier ; et tandis que j'employais mes loisirs à la lecture ou à la conversation, je le voyais s'amuser indéfiniment avec son chien, quand il ne se plaisait pas à échanger des balles avec ses subordonnés. Cette passion pour les balles est, comme l'a noté Mary Borden, proprement britannique : « Pousser des balles de tous les côtés, écrit-elle, voilà qui vous maintient en état. Toutes les fois que vous ne faites pas autre chose, vous poussez des [p. 85] balles, balles de golf, balles de tennis, balles de polo. Pousser ou frapper quelque chose d'une façon impeccable, voilà bien sûr l'une des sources de satisfaction les plus exquises. » Il y a là un trait national aussi profond que, chez l'Allemand, la volupté de défiler en ordre sous le commandement d'un capitaine ou d'un adjudant.

Passant maintenant à l'étude du milieu géographique, nous sommes amenés à constater aussitôt que, dans aucun pays, l'influence du climat n'est aussi décisive, aussi manifeste. Il s'agit en l'espèce du climat océanique type, égal, sans écarts, non pas froid mais éventuellement glaçant, surtout humide. Sous un vent d'Ouest qui prévaut les trois quarts de l'année, il pleut toujours, avec des éclaircies que les souffles purs de l'Atlantique peuvent rendre splendides. Dans un pareil climat, qui n'est pas pénible mais qui cependant est éprouvant, il faut, simplement pour survivre, un effort constant. En Angleterre, le lever demande de l'énergie comme un démarrage difficile : c'est pourquoi les Anglais se lèvent généralement tard et c'est pourquoi aussi ils sont obligés de commencer leur journée par un breakfast autant que possible bien étoffé : *Porridge* (ne pas oublier que l'avoine réveille les chevaux), *bacon and eggs*, etc. L'habitude des alcools s'explique de la même façon : mon père était presque un abstinent, mais, quand nous visitâmes ensemble Glasgow, en plein juillet, il demanda une bouteille de bourgogne.

J'ai beaucoup fréquenté Oxford et j'ai toujours été frappé de la lenteur avec laquelle le soleil s'y lève. Quel contraste avec les pays méditerranéens !

[p. 86] Il en résulte que ce peuple est mal adapté à son climat. D'où, dans son comportement, des réactions très spéciales à l'égard du milieu naturel. D'une part, il y a torpeur des médiocres, et ceux-ci s'endorment. Mais d'autre part les énergiques résistent et leur capacité d'énergie se multiplie par cette résistance même : le sport, si général en Angleterre et où il est du reste si purement sportif s'explique ainsi, non seulement comme un goût mais comme une sorte de nécessité, car c'est à ce prix que la race se maintient. Le protestantisme trouve là l'occasion de développer l'une de ses vertus essentielles, l'énergie consciente d'elle-même. Telles formules comme : « La vie est faite pour être montée et non pas pour être descendue » ; ou bien comme : « L'homme est fait pour se surpasser », sont de celles qui expriment au maximum, avec la force morale de la Réforme, la ténacité britannique.

Le climat ne suffit pas à expliquer l'Angleterre, il faut encore tenir compte de sa position sur la carte. Elle a toujours vécu séparée. Au Moyen Âge, petite île excentrique, ultime région de l'Europe, après quoi, vers le Nord et vers l'Ouest, il n'y avait plus rien, elle restait à l'écart. Depuis le XV^e siècle elle est devenue courtier mondial, dès l'instant que l'Atlantique, du fait des découvertes, devenait un lien, un trait d'union entre les continents. Il y avait désormais contradiction entre l'insularité traditionnelle et cet internationalisme commercial qui devenait la véritable destinée du pays. Cette contradiction est l'expression même de la personnalité britannique, car si par son tempérament [p. 87] l'Angleterre est bien restée le pays le plus insulaire du monde, ses intérêts, ses contacts, ses relations universelles l'ont contrainte à vivre de l'échange, c'est-à-dire du contact international. À la vérité, chaque Anglais recèle en soi cette contradiction.

II

Quand on parle du caractère anglais, la première question qui se pose, c'est la nature de l'intelligence britannique. La France, sur ce sujet, semble avoir deux opinions contraires. Certains – on se souvient du livre de Demolins – s'extasient sur la « supériorité des Anglo-Saxons ». Pendant toute ma jeunesse j'ai entendu l'éloge répété, enthousiaste, presque agaçant comme un reproche, des manières de faire britanniques, pratiques, expéditives, que l'on opposait à notre goût démodé et stérile de la littérature. Il fallait bien, du moins à l'époque, reconnaître le succès de ces heureux et efficaces voisins, mais les méthodes qu'on nous vantait cadraient si mal avec notre éducation classique qu'une réaction devait nécessairement se produire. La mode fut alors de prétendre que les Anglais ne sont pas intelligents : « Qu'est-ce que cela me fait si je suis bête, disait un slogan stupide, j'ai le chic anglais ! » Si je me permets de discuter cette impertinente proposition, c'est que les Anglais eux-mêmes éprouvent un curieux plaisir à se dire « stupides ». Le fameux colonel Bramble émet en effet une affirmation de cet ordre, mais l'interprète, son interlocuteur, montre qu'il a parfaitement compris en répondant à son chef : « Quelle [p. 88] coquetterie ! » Si vraiment nos amis d'Outre-Manche sont, comme ils se plaisent à le dire, stupides, il faut que cette stupidité soit d'une nature bien particulière, car il n'entre certainement aucune modestie dans l'aveu qu'ils en font. L'un des Anglais les plus intelligents, les plus brillants que j'aie connus, Sir Charles Dilke, s'était entendu demander par un interviewer : « Quelle est, monsieur, votre idée générale ?... » Sur quoi Dilke l'avait interrompu pour lui dire, d'un ton sentencieux, légèrement ironique : « Monsieur, je suis Anglais, et à ce titre je n'ai pas d'idées générales. » Pour se vanter de n'avoir pas d'idées générales, avouons qu'il faut avoir déjà beaucoup d'intelligence.

La vérité est que l'intelligence britannique est spéciale. Les Anglais méprisent la nôtre, fondée sur la logique. Ils aiment se prétendre illogiques, réfractaires à l'intelligence cartésienne qui analyse, distingue, reconstruit, agressivement

raisonnable. Au fond ils n'estiment pas que les problèmes soient susceptibles de recevoir une solution géométriquement satisfaisante. Le Français, avec une psychologie de petit rentier, veut toujours trouver à tout une solution, après quoi l'on se repose, prenant l'équivalent d'une retraite. Nos amis britanniques, plus sages, savent que la nature ne se prête guère à de semblables prétentions. D'après eux, les seules solutions auxquelles il soit possible de parvenir restent temporaires, précaires, nécessitant de constantes remises au point. Au temps de la navigation à voiles, on réglait la voilure, la position, la direction du navire selon des vents et des courants qui se modifiaient sans cesse : c'était [p. 89] une perpétuelle adaptation. Dans la vie, surtout dans la vie politique, l'Anglais se comporte comme un marin : il évolue dans l'instable, en acceptant cette instabilité comme un fait qu'il ne peut changer et contre lequel il serait vain de protester. Il n'est pas seul du reste à avoir appris cette leçon. Les Chinois la connaissent de longue date, les Italiens aussi. Luzzati, auquel un de mes amis objectait : « Mais, monsieur le ministre, ce n'est pas une solution », lui répondait, avec cet accent soigneusement entretenu qui donnait à ses propos une saveur toute spéciale : « Mon cher ami, a zamais de soloutionne ! »

Avouerais-je que j'éprouve une sorte de fatigue en présence de cette mise au point toujours à recommencer ? Nous autres Français, je crains bien que nous n'ayons pas renoncé à l'espoir de faire du définitif : quais de pierre défiant l'éternité, traités dûment libellés que nous brandissons vainement devant les torrents déchaînés de l'histoire. Et nous maintenons notre foi en l'intelligence. Quand nous avons dit de quelqu'un : « Il est intelligent », nous croyons avoir tout dit. Hélas ! presque tous les Français sont intelligents et nous ne nous en portons pas mieux pour cela. L'Anglais, lui, se méfie sans vergogne des intelligences brillantes. Il les admire sans doute, mais avec ce genre d'inquiétude qu'on éprouve pour sa bourse à proximité d'un prestidigitateur trop adroit. L'intellectuel lui fait toujours l'impression d'un acrobate et l'intellectualité possède à ses yeux je ne sais quoi de pathologique. Aux qualités brillantes il oppose, selon la formule traditionnelle, « ces [p. 90] qualités solides, mille fois préférables » qui inspirent au moins confiance. Il va même jusqu'à préférer les leaders un peu ennuyeux, qu'il déclare *safe*, cependant qu'une exclusive silencieuse écarte du pouvoir les gens éloquents ou trop bien doués. Relisez à ce sujet, dans *Eminent Victorians* de Lytton Strachey, le portrait désormais classique du duc de Devonshire (Lord Hartington), auquel, de préférence à Gladstone, la reine Victoria voulait offrir le pouvoir et souvenez-vous que, s'il n'y avait pas eu les deux guerres mondiales, des hommes tels que Lloyd George et Winston Churchill ne fussent probablement jamais devenus premiers ministres. Il y a quelques années, invité à faire une conférence à Eton, je demandais à mes hôtes comment il convenait de parler aux jeunes ? *Don't be brilliant*, fut la réponse, qui se passe de commentaire.

Voilà des « conclusions un peu dures à avaler pour les Français, disciples de Descartes, qui croient et continuent de croire à la vertu de la raison. L'Anglais, lui, proclame volontiers la faillite de la raison, il le fait même avec une sorte d'ironie satisfaite qui, je l'avoue, me fâche un peu : je la qualifierais de sadique s'il pouvait

y avoir chez lui quoi que ce soit de malsain. Peut-être faut-il penser que ce n'est pas l'intelligence qu'il renie, ni la raison, mais notre forme d'intelligence et notre forme de raison. Nul n'a mieux exposé ce point de vue que Sir Austen Chamberlain, si représentatif des belles qualités de son pays : « Je me méfie profondément, disait-il à la Chambre des communes le 24 mars 1925, de la logique [p. 91] appliquée à la politique, et toute l'histoire de l'Angleterre me justifie de penser ainsi. Pourquoi, par contraste avec tant d'autres nations, notre développement s'est-il opéré en paix et non dans la violence ? Pourquoi, quelques grands qu'aient été les changements survenus dans notre pays, n'avons-nous subi, durant les trois derniers siècles, aucune de ces révolutions ou réactions soudaines qu'ont éprouvées des peuples mieux dotés que nous d'esprit logique ? C'est parce que l'instinct et l'expérience nous ont enseigné, au même degré, que la nature humaine n'est pas logique, qu'il est peu sage de traiter les institutions politiques comme des instruments de logique, et que c'est au contraire en s'abstenant prudemment de pousser les conclusions jusqu'à leurs conséquences extrêmes que l'on trouve la voie de l'évolution pacifique et des véritables réformes. »

Cette absence volontaire de méthode est elle-même une méthode : *I'll muddle through*, disent avec satisfaction les Anglais, ce qui ne veut pas dire, non pas du tout : « je me débrouillerai » à la française, mais : « à force de patauger je m'en tirerai ». Un succès persistant de plusieurs siècles a même fini par leur faire croire qu'ils réussissent autant par leurs défauts que par leurs qualités, d'où la complaisance qu'ils apportent à ne pas se corriger. Le système s'est révélé bon tant que le pays était riche et pouvait se permettre bien des fautes. Maintenant que la marge est devenue plus étroite, ne faudra-t-il pas raisonner plus serré ?

Quelle leçon ne pourrions-nous tirer de cette attitude, dans nos rapports avec nos amis anglais, [p. 92] si seulement nous voulions bien nous rendre compte qu'ils pensent tous comme Sir Austen Chamberlain ? Quand nous prétendons raisonner avec eux, les convaincre par des arguments qui nous semblent irréfutables, nous avons l'impression de ne trouver personne en face de nous et plutôt encore de nous heurter à une sorte de mur. C'est qu'ils se placent dans la discussion sur un autre terrain, plus exactement sur un autre plan : aucune argumentation ne les en délogera. Un important personnage britannique, qui avait souvent négocié avec les Français dans les conférences internationales, m'expliquait ainsi son système de défense à leur égard : « Il arrive invariablement et le plus souvent très vite un moment où le représentant de la France me dit : « Mais « enfin, monsieur, vous admettrez bien que deux « et deux font quatre ? » Je réponds « No », et alors la conversation utile commence. »

Ainsi, lorsque nous discutons avec les Anglais, nous ne devons en aucun cas marchander. Ils nous assimileraient à des mercantis, perdant eux-mêmes toute mesure dans le jugement de leur interlocuteur. La bonne attitude c'est d'indiquer sa position et de s'y tenir, sans qu'il soit même nécessaire de dire pourquoi. Notre fermeté nous rendra sympathique et nous obtiendrons plus ainsi que par la plus savante argumentation. Je ne puis en fin de compte qu'admirer ce roc qui refuse de se laisser déplacer. L'Anglais se déclare stupide ? Que ce doit donc être

commode, je le dis avec la plus basse envie, de se libérer de la logique et d'évoluer avec aisance, mieux avec inconscience, [p. 93] dans le contradictoire ! Lord Curzon, l'ancien vice-roi des Indes, disait, d'une formule altière : « On gouverne par la personnalité. » C'est en effet grâce à la force du caractère que la ténacité britannique a si souvent le dernier mot.

Nous voici rejetés vers l'essentiel, c'est-à-dire vers la force morale. Ici l'Anglais se révèle indiscutablement marqué par sa formation protestante, c'est-à-dire que, du point de vue moral (je n'en dirais pas autant du point de vue intellectuel), c'est un individu. Pour lui, la religion, la conduite, sont affaire personnelle, intime, ne comportant pas nécessairement l'intermédiaire d'un clergé, au sens romain du terme. Il se considère comme personnellement responsable de ses actes, de son comportement ; le souci de l'absolution lui est étranger, car c'est avec lui-même, avec sa conscience, qu'il lui faut se mettre en règle. Ce sens silencieux du devoir est un des traits les plus marquants du caractère britannique : un Anglais qui fait bien son travail ne demande ni encouragement ni éloge de la part de ses chefs ; peut-être même considérerait-il comme une sorte d'indiscrétion pareille intervention, même élogieuse, dans un domaine qui ne relève que de lui. « Je devais faire telle chose ? Je l'ai faite. Rien de plus, c'est mon point d'honneur, et les compliments que vous pourriez m'adresser n'ajouteraient rien à la satisfaction qui est la mienne d'avoir simplement fait ce que j'avais à faire. » Ce n'est pas là de l'amour-propre mais une forme nationale, très particulière, du point d'honneur.

Il faut ajouter que cette conscience dans le [p. 94] travail est rendue facile à l'Anglais par le fait qu'il obéit facilement et volontiers, qu'il aime s'encadrer dans une discipline où son action lui est tracée : aucune servilité, aucun sentiment de sujétion, mais la fierté de remplir un devoir accepté, ne comportant aucun sacrifice de dignité. La discipline dans la liberté, voilà sans doute l'une des plus belles réalisations britanniques. L'inspiration, en l'espèce, est protestante, et cependant l'Angleterre n'a pas rompu avec le catholicisme, car, en se séparant de Rome, elle prétend être, au sens large, restée catholique. Par tempérament, par tradition, l'Anglican (sinon le non-conformiste) aime le rite et, de ce fait, il éprouve pour les cérémonies catholiques un réel attrait. C'est le secret des tendances catholicisantes de la Haute Église. On croira peut-être qu'allant au bout de sa logique, celle-ci va revenir au bercail papal ? Non, car le pape apparaît dans l'île comme un souverain étranger, pire : un souverain italien. En bon insulaire, l'Anglais se veut bien catholique, au sens universel du terme, mais il se refuse à accepter la juridiction, même spirituelle, d'une autorité qui ne serait pas nationale.

Nous voilà revenant une fois encore à cette insularité, qui exprime si profondément la revendication d'indépendance, intérieure et extérieure, de chaque Anglais. L'Anglais, c'est le vrai libéral : il ne s'impose pas, mais il veut qu'on le laisse tranquille ; sa vie privée doit être respectée et il ne convient pas que quiconque prétende y pénétrer. Ce libéralisme est du reste curieusement teinté d'indifférence, d'égoïsme, ce qui est peut-être [p. 95] après tout la meilleure garantie de son maintien : on respectera donc votre liberté, mais c'est peut-être

aussi parce que vous intéressez fort peu ; à chacun sa vie ! Il y a là quelque chose de peu humain, et l'on peut dire en effet que, plein de charité, capable d'apostolat, ce peuple est moins humain que le nôtre. Il ne ressent pas la communion, la solidarité des autres hommes. Certains croient qu'il est méprisant, je n'en suis pas sûr, et cependant je me sens bien embarrassé de tracer la frontière entre ce respect de la liberté d'autrui qui est le sien et l'absence d'intérêt touchant au dédain qu'il éprouve pour ce qu'autrui pense ou fait dans la vie. L'Anglais de légende qui disait : « Les nègres commencent à Calais » voulait sans doute rire, mais je crois qu'au fond il ne riait pas tout à fait. Sans être personnellement orgueilleux, le citoyen britannique l'est nationalement : il se croit certainement d'une autre essence que les « natifs » qui constituent le reste de l'humanité, et quand on lui dit qu'il est le peuple de Dieu, il n'est pas trop éloigné de le croire.

De cette volonté de rester distinct naît une indicible méfiance de tout ce qui n'est pas l'Angleterre, et, parmi les étrangers, singulièrement des Latins. L'Anglais admire le Français pour son intelligence, son sens brillant de l'art et de la pensée, mais moralement il ne lui accorde presque jamais sa confiance. On discerne même, notamment chez les insulaires du cru, chez ceux, après tout nombreux, qui ne sont jamais sortis de leur île, une sorte de retrait quand il s'agit de collaborer avec nous, et quand ils s'y résolvent c'est un peu [p. 96] à la façon d'une complicité. Dans un procès criminel, m'a-t-on raconté, une Londonienne avait été appelée à donner son témoignage sur la moralité de l'accusée. « Avez-vous entendu dire quoi que ce soit qui dénote l'immoralité de l'accusée ? » demande le juge. « Non », répond le témoin. Puis, se reprenant après une courte hésitation, elle ajoute : « Je dois dire toutefois qu'elle a été élevée à Paris. » Évidemment ce n'était pas une bonne note !

Cet Anglais, si personnel en matière de responsabilité morale, n'est cependant pas un individu sous tous les aspects de l'individualité. Il ne l'est en tout cas pas au sens latin, qui comporte l'indépendance de l'esprit critique, la prétention pour chacun de se faire soi-même son opinion en se servant de sa raison. Que l'Anglais soit capable, tout comme le Français, de se faire raisonnablement et librement une opinion sur les choses, point de doute. En fait cependant il suit volontiers, et en quelque sorte naturellement, l'opinion qui lui est indiquée par ses leaders, par ses supérieurs. Quand le chef d'un parti a parlé, la masse des membres de ce parti n'éprouve aucune peine à le suivre, et c'est probablement le secret de cette belle discipline qui fait la force du régime parlementaire britannique. C'est aussi l'une des sources de ce civisme, de ce dévouement à la chose publique, en vertu desquels chacun, tout en revendiquant son quant-à-soi, estime devoir s'encadrer dans la communauté et collaborer à la vie sociale.

Ce fait explique que l'Anglais, si efficace quand il s'intègre dans une organisation qui fonctionne bien, se trouve désaxé s'il lui faut se tirer d'affaire [p. 97] par ses propres moyens, « se débrouiller » suivant une expression qui ne nous est que trop chère. C'est alors le Latin, le Méditerranéen qui retrouve une supériorité infiniment précieuse aux heures de crise. Passe-Partout s'oppose en l'espèce à Phileas Fogg, mais chacun réussit à sa manière et par les procédés qui

conviennent à sa personnalité. Il y a là deux conceptions de la vie sociale, deux manières d'envisager le travail, la responsabilité, l'efficacité. On obtient tout de l'Anglais par le sentiment du devoir, du Latin par l'amour-propre. On a beaucoup dit que le Nordique est supérieur : je ne crois pas que ce soit vrai dans tous les cas.

III

La contribution britannique à la civilisation occidentale est éminente, égale au moins à la nôtre, mais si différente qu'on s'étonne, à première vue, d'avoir à nous classer dans la même famille européenne.

De tous les civilisés, l'Anglais est, par sa sensibilité, par ses méthodes, le plus proche de la nature. Le Français, dans son insistance à vouloir la définir, l'analyser, la classer, risque souvent de la déformer, de lui prêter une raison d'être logique qu'elle n'a pas. L'Américain, en prétendant hâter artificiellement son rythme, méconnaît certaines lois profondes de la maturation et c'est peut-être par cette méconnaissance que sa civilisation périra. John Bull, lui, a le sens de la nature et la conscience instinctive de ses lois ; il évolue, sert, pense, agit en sympathie avec elle, comme s'il en faisait partie, [p. 98] sans même ignorer que la loi de la vie comprend aussi l'imperfection : son attitude est celle de l'adaptation, donc de la modestie.

De là une façon d'aborder les problèmes qui est proprement britannique. *Naturae non nisi parendo imperatur*, a dit Bacon, on ne commande à la nature qu'en obéissant à ses lois. C'était un Anglais. Ses compatriotes, tous ses disciples, aussi naturellement que nous le sommes de Descartes, ne sont en effet jamais arrogants avec la nature ou les choses ; je ne dirai pas non plus qu'ils sont déférents ; peut-être convient-il de dire simplement qu'ils sont naturels. Cette attitude leur est d'autant plus facile qu'il faut les classer parmi les ingénus plutôt que parmi les perfides, car, s'il y a une « perfide Albion », c'est, nous le verrons tout à l'heure, dans des conditions toutes particulières, et en quelque sorte à leur corps défendant (ce qui n'empêche pas qu'il y en ait une).

Je retrouve ici la jeunesse, comme tout à l'heure nous retrouvions l'insularité. Par certains côtés de son être l'Anglais a, toute sa vie, quinze ans. Il est jeune à la manière des jeunes animaux, d'où, dans son commerce quotidien, une naïveté charmante, une simplicité vraiment inimitable, en comparaison desquelles notre œil froid qui voit clair et surtout accepte de voir clair finit par apparaître cynique. C'est dans son amitié pour les animaux du reste que ce perpétuel adolescent s'exprime le plus parfaitement et même se surpasse : je crois qu'il les préfère aux hommes. Il y a quelques années, je lisais, dans le *Times* s'il vous plaît, la lettre suivante adressée à l'*Editor* : « Monsieur, dans [p. 99] mon jardin hier j'ai noté la présence de deux papillons ; c'est deux semaines plus tôt que d'habitude à cette

saison de l'année. » Le « grand organe de la Cité », comme on dit, n'avait pas hésité à publier ces lignes. J'avais cité ce trait dans une conférence, en Angleterre. Le lendemain un de mes auditeurs me signalait cette autre lettre, qui venait de paraître, dans le *Times* également : « Monsieur, dans la semaine *Safety First* (campagne pour la sécurité de la route), voici un incident que je crois de nature à intéresser vos lecteurs. Comme je rentrais à Oxford cet après-midi, j'ai vu un chien qui traversait lentement la route en avant de mon auto. Je ralentis en klaxonnant. Le chien s'arrêta, agita sa queue et revint en arrière. Tandis que je le dépassais, je l'ai vu, sur le trottoir d'où il me regardait passer, m'exprimer ses remerciements par un aimable mouvement de sa queue. » Le signataire est une des personnalités les plus en vue d'Oxford. Le « Livre Blanc », publié par le *Foreign Office* après la rupture avec Hitler, contient encore un trait analogue, particulièrement significatif dans un document officiel : l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin avise son ministre qu'il a rapatrié, dans des conditions satisfaisantes, le personnel de l'ambassade, composé de treize hommes, cinq femmes et deux chiens (*sic*). S'agit-il d'humour ? Le renseignement est-il de nature à intéresser le *foreign secretary* ? On ne sait, mais il est certain qu'un peuple qui sait parler ainsi de nos modestes frères inférieurs ne peut pas être un peuple méchant.

Cette honnêteté, cette simplicité, cette confiance initiale sont à la base des solutions dont est faite [p. 100] la vie anglaise ; elles expliquent aussi fort bien ce qu'il y a d'original, d'unique, dans la science et la littérature britanniques. Je ne crois pas en effet qu'il y ait de plus grands observateurs de la nature que les Anglais : ils savent regarder avant de conclure, sans même se croire nécessairement obligés de conclure. Ce sont des sages ; mieux encore, ils aiment leur modèle plus qu'eux-mêmes, de sorte qu'il ne leur coûte guère de s'effacer. N'a-t-on pas l'impression qu'ils adorent, non seulement les animaux, qu'ils observent avec une attention passionnée, mais les arbres, les pierres, toute cette nature minérale que nous disons inanimée mais qui, aux yeux de ces poètes, ne l'est assurément pas. Leur littérature, surtout quand elle a la psychologie pour objet, porte une marque analogue : ils regardent les hommes avec patience, avec minutie, avec bonne foi, comme s'ils faisaient de l'histoire naturelle, sans avoir, à la manière française, l'arrière-pensée de construire un roman comme une tragédie classique. Ils ont ainsi accumulé une richesse innombrable de témoignages, qui sont comme les archives d'une civilisation, dans lesquels l'auteur se permet à l'occasion d'intervenir par l'humour ou bien en polémiste, mais résiste presque toujours à la tentation de corriger ce que la nature a créé avant lui.

Mais c'est surtout dans les affaires et dans la politique que l'apport britannique est inséparable du développement même de notre civilisation. Les Anglais n'ont pas inventé le crédit, mais ils l'ont pratiqué mieux que tout autre peuple ; ils l'ont conçu comme répondant à la confiance que mérite [p. 101] l'honnête homme, dont la parole vaut mieux que toutes les signatures. Cette confiance mutuelle, entre gens vivant ensemble dans une même île, est sans doute le trait social qui frappe le plus l'étranger : à l'encontre de ce qui se produit partout ailleurs, c'est la

défiance qui est l'exception, et tout l'équilibre des relations entre les individus ou les groupes repose sur l'assurance qu'on ne sera pas trompé ; l'Angleterre est, je crois, le seul pays au monde où l'on enregistre les malles sans reçu, et je n'ai jamais entendu dire que le procédé donnât de mauvais résultats.

La notion du gentleman est fondée sur le même principe. C'est la transposition, dans le domaine social et mondain, de notre « honnête homme ». Il y a cependant une nuance : moins d'accent sur la « politesse de l'esprit » et davantage sur la « politesse des manières », en même temps qu'une exigence morale de haute classe. Dans ce pays du conformisme, le gentleman est l'homme qui sait se tenir dans le monde, qui s'habille comme il faut à l'heure qu'il faut, qui affecte de rester en deçà d'une perfection qui risquerait de le faire prendre pour un professionnel (voyez Brummel : *Care, never extreme care*) ; mais c'est aussi celui qui sait conserver sa dignité morale intacte et à qui l'on peut en conséquence se fier. Je ne pense pas que l'Angleterre ait abouti à une conception plus noble, plus essentiellement nationale que celle-là. Avouerais-je que le gentleman m'a quelquefois impatienté par ses limitations trop visibles et surtout trop allégrement acceptées ? Pourtant, quand on a vu beaucoup de mufles internationaux [p. 102] – et chacun sait combien l'espèce en est féconde –, on revient toujours à lui comme vers un havre de sécurité morale incomparable.

Dans la politique enfin, et toujours pour les mêmes raisons, l'Angleterre a résolu des problèmes sur lesquels ont buté tous les autres pays. Elle nous a enseigné, et prouvé par l'exemple, que liberté et autorité ne sont pas des notions contradictoires, qu'on peut obéir aux lois de son pays sans sacrifier sa dignité, que liberté ne signifie pas nécessairement désordre, ni autorité tyrannie. Il s'agit là, comme on l'a souvent fait remarquer, d'une conception calviniste de la société, n'ayant que peu de rapport avec ce que nous appelons le pouvoir, dans le sens de l'*imperium* romain. Le gouvernement n'est pas une autorité transcendante, dont les ordres s'imposent à des sujets, mais simplement une expression de l'intérêt commun, une sorte de délégation de la communauté. Celle-ci songe à s'administrer aussi simplement qu'un particulier ou un groupe de particuliers. La gestion des affaires publiques ne comporte pas, dès lors, cette sorte de mystère, auguste ou sinistre, qui, chez nous, relève, non pas du mandat des gouvernés, mais de la raison d'État.

Cette raison d'État, elle existe cependant là aussi, mais dans la politique extérieure, quand il s'agit de préserver l'intérêt national. En disciples lointains mais authentiques de Calvin, les Anglais estiment de bonne foi que les lois de la morale doivent s'étendre même à la politique. Pourtant il faut vivre, et malheureusement les lois de la vie ne cadrent pas toujours avec pareil idéal. On sait [p. 103] la solution réaliste que Luther donne à ce problème. L'Anglais, moins courageux, s'est satisfait de ce que M. Cazamian a appelé la doctrine de la délégation implicite : l'homme d'État britannique essaiera, dans son action politique, de respecter les lois de la morale, mais, s'il ne le peut vraiment pas et si le salut de la nation l'exige, une « délégation implicite » l'autorisera à les

transgresser : on jettera sur lui, sans rien dire, le manteau de Noé. Hypocrisie, sans doute, mais préférez-vous le cynisme bismarckien ?

IV

Le monde, au XIX^e siècle, a été rendu habitable grâce au régime anglais, rajeuni par le libre-échange. C'est par lui que des relations économiques stables et complémentaires avaient été établies entre les divers continents. Quand on quittait nos rivages, avant 1914, c'était pour entrer aussitôt dans une sorte de république mercantile internationale, qui fonctionnait sous l'égide britannique et où les méthodes britanniques prévalaient. Les étrangers bénéficiaient, tout comme les sujets de la Reine, de ce *fair play*, et tous les Blancs profitaient de cette *Pax britannica*, à la simple condition qu'ils en acceptassent, les règles. L'Angleterre enseignait ainsi au monde une leçon de liberté, que le monde, hélas, n'a pas comprise. Le XX^e siècle, à cet égard, est en recul sur le XIX^e siècle, et les Anglais, fatigués d'être sages tout seuls, sont eux-mêmes revenus à ces mêmes doctrines de protectionnisme et de dirigisme dont [p. 104] l'abandon avait fait leur grandeur. Ils restent néanmoins fidèles à la notion de la liberté de l'individu dans la société, hostiles par tempérament à la persécution et à l'arbitraire. La guerre elle-même n'a pas réussi à les détourner d'une tradition séculaire, tant ils demeurent persuadés que la liberté est génératrice de richesse et de puissance.

Toutes les tendances profondes de notre siècle semblent malheureusement orientées dans une autre direction, et cependant nous sentons bien, au fond de nous-mêmes, que s'éloigner de l'idéal anglais serait s'éloigner de la civilisation. Aujourd'hui le système britannique, décidément dépassé, est sur la défensive. Dans sa défense, l'Angleterre en arrive à adopter des mesures et même des doctrines qui contredisent toute sa tradition libérale. Devant les conditions, si nouvelles, de la production industrielle, de l'échange, de la conduite des États dans un âge égalitaire, comment vat-elle s'adapter, et peut-elle même s'adapter ? L'Anglais, au XIX^e siècle, avait réussi par des qualités éminentes qu'il était seul alors à posséder, mais il avait réussi également, ne nous y trompons pas, par le fait qu'il bénéficiait d'un quasi-monopole charbonnier et industriel, à l'âge de la machine à vapeur, du fait aussi qu'il appuyait son action sur le fondement d'une richesse acquise énorme pour l'époque : il croyait travailler dans les conditions de la concurrence, mais c'était l'atmosphère du privilège international. Le système du *muddle through* suffisait dans ces conditions. Maintenant les marges sont devenues plus étroites et ces procédés élémentaires ne répondent plus à la situation : il faut, dans une concurrence devenue concurrence en terrain découvert, l'emporter par la supériorité technique, par un travail plus intense aussi.

Ajoutons, pour expliquer le succès étonnant de ce régime, que, tout en étant authentiquement démocratique par ses institutions, il était resté, jusque tout récemment, aristocratique par l'usage qui en était fait. L'électeur était souverain, mais il choisissait le plus souvent de déléguer le pouvoir aux représentants de la noblesse, de la fortune, de la tradition, de sorte que cette démocratie fonctionnait en somme comme une aristocratie. La première guerre mondiale n'avait guère modifié cet état de choses, mais la seconde a provoqué une véritable révolution : le peuple est devenu égalitaire, persuadé qu'ayant contribué à la victoire il est aussi en droit de contribuer au relèvement, de participer à tous ses avantages. Ce ne sont plus comme autrefois les élèves des grands collèges aristocratiques qui gouvernent le pays, mais des hommes issus du commun, soit leaders de *trade unions*, soit anciens modestes fonctionnaires. Le changement est total et toute la question est de savoir si ces nouveaux dirigeants seront encadrés par l'ancienne élite, éduqués, absorbés par elle, comme les parvenus industriels du XIX^e siècle s'étaient intégrés dans la noblesse terrienne issue du passé.

Cette question est posée. Nous n'en pouvons donner la réponse encore. Ce que nous savons, c'est que l'Angleterre a toujours su, selon l'expression biblique, mettre le vin nouveau dans de vieux vaisseaux.

[p. 106]

Chapitre V

LA DISCIPLINE ALLEMANDE

[Retour à la table des matières](#)

Qu'on le veuille ou non, l'Allemagne est une pièce maîtresse du système européen, dont elle a marqué, plus qu'aucun autre pays, l'évolution contemporaine. Essentiellement continentale, elle possède avec l'Europe orientale un contact que nous n'avons pas, d'autant plus qu'elle est, nous le soulignerons tout à l'heure, largement pénétrée d'éléments slaves. Authentiquement européenne, peut-on dire qu'elle soit intégralement occidentale ?

Une étude de l'Allemagne est toujours difficile, parce que, sous l'apparence d'une armature rigide, c'est le pays de l'indétermination, du perpétuel devenir, un pays passif, prêt à accepter n'importe quel nouvel avatar, au fond, en dépit de sa passion de l'ordre, un pays révolutionnaire. Ces caractéristiques ont encore été exagérées par son histoire récente, suite de bouleversements aboutissant à une catastrophe qui, comme un tremblement de terre, rend méconnaissable le milieu antérieur. Que subsiste-t-il de l'Allemagne ancienne dans ce régime actuel auquel on ne sait quel nom donner, qui n'est ni une structure politique, ni un terri-[p. 107] toire, ni une économie industrielle ou urbaine, ni un ensemble cohérent de relations extérieures ? Ce qui reste, c'est le peuple allemand lui-même, précipité dans le plus affreux creuset, mais toujours massivement nombreux et présent.

I

Ce qui frappe dans le territoire allemand, c'est son manque de personnalité géographique. Sous cet aspect il n'y a pas, à proprement parler, de pays allemand : le cadre géographique manque, il n'y a pas de frontières naturelles, on ne sait où cela commence et où cela finit. En revanche, il y a un peuple allemand qui, dans ces conditions, ne se connaît pas, ne veut pas se reconnaître de frontières. Son unité n'est pas dans le lien qui l'attache à un certain territoire, comme c'est le cas en France, mais dans sa conscience ou du moins sa volonté d'être une race, ayant sa langue, sa culture, le sens de son unité. Son instinct constant de déborder en fait un danger permanent pour ses voisins. D'où, pour l'Europe, un problème qui jusqu'ici n'a pas été résolu, puisqu'il y a au centre du continent une Allemagne, tantôt envahissante et tantôt envahie, à la fois plastique et agressive, sans laquelle bien évidemment aucune construction politique continentale durable n'est possible.

L'Allemagne se divise en trois régions naturelles, déterminées par la géologie, par le climat, par ce facteur subtil aussi qu'est l'orientation. Il y a une Allemagne rhénane, une Allemagne montagneuse et géographiquement compliquée du Centre et du [p. 108] Sud, enfin l'Allemagne des grandes plaines glaciaires du Nord et de l'Est. La première est de tonalité en quelque sorte austrasienne ; la seconde de tonalité suisse ou autrichienne ; la troisième annonce de loin la Russie. Or la division fondamentale est moins entre le Sud et le Nord, comme on le dit généralement, qu'entre l'Ouest et l'Est. La grande ligne de partage entre des orientations opposées, si décisive qu'elle sépare en réalité des civilisations différentes, ce n'est pas tant le Main traditionnel que l'Elbe. On distingue ainsi deux pentes, et dans le Reich deux axes : l'axe rhénan (avec l'Allemagne du Sud), qui est essentiellement d'Europe centrale, avec de fortes attractions occidentales ; puis l'axe berlinois (ou des grandes plaines), qui appartient déjà plutôt à l'Europe orientale qu'à l'Europe centrale proprement dite, avec d'insistantes et insidieuses pénétrations de l'Orient, non de l'Orient levantin ou méditerranéen, mais de l'Orient terrien, slave ou russe. Nous sommes ici, je crois, au point de perspective qui nous permettra de comprendre le mieux la psychologie allemande.

Pour nous, Français, la vallée du Rhin c'est encore notre environnement, et nous ne nous y sentons pas étrangers. À Cologne, dans le Palatinat, dans la Forêt-Noire, la nature nous demeure familière : mêmes essences d'arbres, mêmes tonalités que chez nous, même climat aussi, quoique déjà plus continental. Par cette atmosphère l'Allemagne rhénane, qui s'apparente étroitement à l'Alsace, à la Suisse, à l'Autriche, s'apparente aussi, en un certain sens, à plusieurs de nos [p. 109] provinces de l'Est : Lorraine, Franche-Comté, je serais tenté de dire Bourgogne, et presque Savoie. Dès Auxerre, une couleur subtile de l'air suggère qu'on a quitté les pays atlantiques, qu'on approche d'une nouvelle section du

continent. Et il y a en effet une Europe centrale, contiguë et sœur de l'Europe occidentale, dont l'axe passe par la Suisse et le Rhin, mais dont la personnalité déborde à l'Est jusqu'à Vienne, à l'Ouest jusque chez nous et dont certaines traces lointaines sont même sensibles jusqu'en Lombardie. Les frontières politiques n'empêchent pas ici l'existence d'une unité de civilisation qui les dépasse et dont, par mon origine alsacienne, je me rappelle avoir, tout enfant, senti la réalité. Le terme d'Europe centrale, associé à l'idée d'un fuseau horaire, évoque toute une atmosphère géographique et sociale, une façon de vivre, de sentir, de penser : si l'on en a saisi le sens intime, on comprend l'Allemagne de l'Ouest.

C'est, par sa tradition de civilisation, l'une des régions les plus essentiellement européennes du continent. L'Allemagne rhénane, à laquelle il faut joindre ici celle du Sud, est à cet égard partie intégrante de la civilisation occidentale, qu'elle exprime et représente au même titre que la France, l'Angleterre ou l'Italie. Notons que l'influence romaine apparaît en l'espèce comme un facteur décisif : elle s'est exercée, non seulement sur la rive gauche du Rhin et la rive droite du Danube, limites de l'Empire, mais sur la zone d'occupation militaire, entre Rhin et Danube, appelée Champs décumates. Partout où Rome a dominé, elle a laissé des traces indélébiles : ni la famille, ni la [p. 110] propriété, ni le gouvernement, ni l'individu ne sont alors ce qu'ils sont plus loin, chez les peuples n'ayant jamais vécu sous le régime de la *pax romana*. La chose est sensible dans la vallée du Rhin, le Wurtemberg, le pays de Bade, par contraste avec les provinces prussiennes de l'Est. C'est à peu près dans ces mêmes limites que la Révolution française a apporté un air d'Occident : on y trouve, même aujourd'hui, une conception de la démocratie plus proche de la nôtre, une conception de l'individu, de la propriété, qui, à plus d'un égard, sont occidentales. Un Allemand de l'Ouest et surtout du Sud-Ouest comprend la France et l'esprit français mieux qu'un Saxon ou un Prussien. Si j'essaie de distinguer ce qui caractérise cette Austrasie, il me semble qu'elle s'exprime dans une organisation supérieure du confort, dans ce que les Allemands appellent, par contraste avec la culture, la civilisation, disons la civilisation matérielle : en fait d'équipement social, d'urbanisme, le progrès – j'entends avant la récente catastrophe – était plus poussé qu'en France ou en Angleterre ; on y éprouvait cette sentimentalité du bien-être, cette tiédeur de la vie intime assise sur le confort du foyer, que l'Allemagne appelle d'un mot intraduisible, sans doute parce que la chose existe à peine chez nous, *Gemütlichkeit*. La France possède davantage la politesse de l'esprit, le raffinement véritable de la vie sociale, mais c'est en allant vers l'Est qu'on trouvait hier (en Suisse encore aujourd'hui) le niveau suprême de civilisation matérielle collective qu'eût réalisé la vieille Europe.

[p. 111]

Tout autre est l'atmosphère de l'Allemagne de l'Est, dont la frontière peut être placée à l'Elbe, peut-être même dès ce Teutoburger Wald, où Varus perdit ses légions. Quand, dans le trajet Paris-Berlin par Cologne et la Ruhr, le chemin de fer franchit ces portes de Westphalie, que le Reich avait encadrées de deux statues monumentales de Guillaume I^{er} et de Bismarck, le voyageur entre sans transition

dans l'immense plaine, de formation glaciaire, qui, d'un seul tenant, s'étend jusqu'à la Russie, jusqu'à la Sibérie. Le pays qui commence alors n'a jamais été dominé par les Romains et nous quittons à cet endroit l'Occident européen qui nous est familier pour pénétrer dans une zone nouvelle, je suis tenté de dire un continent nouveau. C'est sans doute encore l'Europe centrale, mais on a l'impression tout de suite qu'un degré vient d'être franchi vers l'Asie terrienne des steppes et des forêts, qui commence là : immenses et monotones étendues, plates et tristes, terres pauvres où le sable est couleur de cendre, profusion de sapinières, qui feraient songer parfois à nos Landes, si le ciel ne demeurerait irrémédiablement froid et mélancolique. Après la plantureuse densité de la région rhénane, c'est le vide, le silence d'un sol où l'aménagement de la civilisation n'a pas réussi à humaniser la nature. Il reste quelque chose de sauvage qui plaît au romantisme des Allemands, rapproche l'homme des forces élémentaires, fait penser – la ressemblance est curieuse – à certaines plaines analogues de l'Amérique du Nord. En effet, comme dans les autres continents notre vie-[p. 112] toire sur la nature semble ici demeurer plus superficielle : elle doit être continuée chaque jour, avec l'impression d'une lutte. Dans l'Europe occidentale, ce doute sur la victoire de l'homme ne se présente même pas à l'esprit, et c'est peut-être ce qui distingue le plus notre Europe. La France, par exemple, transformée jusque dans son paysage par le labeur millénaire de l'homme, a fini par prendre l'aspect d'un jardin. L'Allemagne du Nord-Est se classe dans une autre catégorie : géographiquement elle n'est déjà plus qu'une marche de l'Occident.

L'Occident cependant est bien là, authentique, ou du moins il y était avant Yalta, avant le rideau de fer : il surgissait de temps en temps sous la forme de villes magnifiques, agressivement modernes, qui semblaient sortir tout armées du vide ambiant : prolifération puissante et méthodique de bâtisses en série, faisant songer à l'irrésistible poussée des villes américaines, mais avec la rigueur d'un dirigisme prussien conscient et implacable. À Berlin surtout, dont les ruines titaniques se dressent, impressionnantes, dans le silence des dunes, des lacs et des forêts, on saisit mieux qu'ailleurs la signification d'une création qui n'est pas spontanée, car il s'agit en somme d'une affirmation de l'Occident dans des terres qui géographiquement ne sont pas occidentales. Entre l'Allemagne prussienne et la France, voilà sans doute une des causes essentielles de différence : nous ne savons pas, nous autres, Français, à quel point nous sommes des civilisés, je veux dire par là jusqu'à quel point nous avons perdu le contact [p. 113] de la nature naturelle pour devenir avant tout des adaptés. Or ce contact, les Allemands l'ont préservé et il exerce sur leur esprit une influence et un prestige énormes. À quelques kilomètres de Berlin subsistent des forêts plus parentes des forêts russes que des nôtres ; l'océan sans limites des plaines de l'Est se trouve là tout proche : on en sent dans l'air la proximité, la présence, comme on sent dans nos départements de l'Ouest la proximité, la présence de l'Atlantique, même quand on ne le voit pas. Et cette libération de l'esprit que notre imagination cherche à l'Ouest, parce que là règnent la mer et l'espace, c'est plutôt à l'Est que les Allemands sont tentés de la chercher dans l'immensité de « l'espace » russe, où l'expansionnisme national-socialiste croyait trouver libre carrière. Les attractions

profondes de l'Allemagne, ne nous y trompons pas, ne l'attiraient pas vers l'Ouest mais vers l'Orient. Ce que l'expression évocatrice de la « frontière » a si longtemps représenté pour les Américains en marche vers le Pacifique, trouvait pour les Allemands d'hier son équivalent dans cet océan de territoires encore amorphes qui commençait à leurs portes et que leur programme était de discipliner, d'exploiter.

La carte de la domination romaine ne devrait jamais être perdue de vue quand on parle de l'Allemagne, mais une seconde carte s'impose, non moins significative, quand on envisage plus particulièrement les pays à l'Est de l'Elbe, c'est celle des progrès du christianisme. Il en ressort que la conquête chrétienne a atteint la ligne du Rhin dès le V^e siècle, et celle de l'Elbe au IX^e siècle ; la région [p. 114] entre l'Elbe et la Russie a été christianisée entre le IX^e et le XII^e, mais la Prusse orientale et les Pays baltes ne l'ont été que du XII^e au XIV^e siècle. On mesure ainsi combien récente, à l'Est de l'Elbe et surtout de l'Oder, est la christianisation de l'Allemagne. Il y a là, pour l'esprit germanique, une source de jeunesse que la France, romanisée et christianisée depuis près de deux mille ans, ne possède pas. En matière de passé historique, nous avons deux ou trois mille mètres d'eau sous la quille, là où la Prusse orientale n'en a que quatre ou cinq cents. M. Wickham Steed m'a raconté que, conversant avec deux Californiens, il leur avait demandé quel était leur plus ancien souvenir historique, et ceux-ci, après s'être concertés, avaient répondu : le tarif McKinley (1890). Dans une conférence que je faisais à Berlin, en 1930, j'avais cru pouvoir citer, comme typique de l'Amérique, cette étonnante réponse, presque effarante pour des Européens. Mais ensuite un auditeur vint me dire que je m'étais mépris en supposant dans mon public une réaction analogue à la mienne : le passé historique de Berlin est relativement court, m'expliqua-t-il, et à plus d'un égard les Berlinoises sentent un peu comme les Californiens.

De ce point de vue-là, le caractère de l'État allemand apparaît sous un jour nouveau, et de même l'action qu'il a exercée ou tenté d'exercer sur l'Europe centrale et orientale. Dans ces régions de fond barbare et d'attraction orientale, le rôle historique du germanisme a été d'implanter l'ordre occidental. L'Empire austro-hongrois a réalisé, [p. 115] dans des conditions en somme satisfaisantes, un programme de cet ordre dans les Balkans. L'Allemagne, de son côté, a reculé les limites de l'Occident, mais elle a finalement échoué en concevant son action comme une sorte de colonisation d'exploitation, dirigée par ses cadres, au nom de sa propre supériorité. La conquête était faite pour le compte de l'Europe, mais les conquérants n'ont pas été sans ressentir eux-mêmes la séduction de cet Orient maîtrisé.

Tant que l'Europe centrale s'est trouvée appuyée, à l'Est comme à l'Ouest, de régions partageant sa destinée, elle a tenu le rôle d'un axe sur lequel reposait l'équilibre continental. Mais la marée venue d'Asie a de nouveau recouvert la zone récupérée par l'Occident, de sorte que l'Europe centrale n'est plus qu'une frontière. Ainsi modifiée dans sa position, elle ne peut plus évidemment jouer, dans une Europe bouleversée, le même rôle qu'autrefois. Mais, ce qui étonne, c'est qu'une

situation si neuve soit en même temps si vieille : les limites de l'occupation anglo-américaine, telles que fixées à Yalta, sont approximativement celles de l'empire de Charlemagne.

II

Il n'y a pas de peuple qui ait plus parlé de sa race. Or ce peuple raciste n'est pas unifié ethniquement, car on distingue dans son sein au moins trois races différentes, les Germains, les Alpains, les Slaves.

[p. 116]

La race germanique constitue le fond de la population et, si l'on ose dire, son essence. Elle descend des Germains de l'invasion romaine : Francs, Burgondes, Alamans, qui formaient un premier rideau à l'Ouest. Venaient ensuite, au Nord et au Centre, les Saxons, les Goths, les Vandales. Derrière eux il y avait les Slaves, puis, en Russie, les Huns et autres tribus mongoles. Si nous nous plaçons à la veille de la dernière guerre, avant l'effroyable brassage qui en a été la conséquence, c'est encore dans le même ordre qu'allant de l'Ouest vers l'Est, on rencontre Germains, Alpains, Slaves et Tartares. C'est surtout au Nord-Ouest, entre l'Elbe, la Thuringe et la mer du Nord, que sont groupées, en masses compactes, les populations proprement germaniques. Là se trouve le domaine véritable de la race, dite nordique, qui comprend également la Scandinavie et, hors du continent, les parties anglo-saxonnes de l'Angleterre et des États-Unis. Les traits des Germains n'ont pas changé depuis les Romains, si nous en croyons la description de Tacite : ils sont dolichocéphales, grands et forts, blonds ou roux, avec des yeux bleus, une complexion claire. Gobineau * a lancé la doctrine de leur supériorité, qui répond du reste à l'idée que les Allemands, et en général les Anglo-Saxons conscients, se font de leur valeur et du rôle qui leur revient dans le monde. Selon cette thèse, le Nordique n'est pas nécessairement plus intelligent que le Slave ou le Latin, mais il les surpasse par le caractère, le sérieux et par ce que les Américains appellent le *sense of leadership*, c'est-à-dire l'apti-[p. 117] tude au commandement et à la domination. L'Allemand se considère, sincèrement et en quelque sorte ingénument, comme une race supérieure ; il se compare fièrement, soit au Latin dégénéré, soit au Slave, race inférieure sur laquelle son hégémonie lui semble normale et en quelque sorte statutaire.

Il y a une seconde série d'Allemands, qui ne sont pas des Germains, ce sont les Alpains, qualifiés parfois de Celtes, qui, au Sud du Thüringer Wald, peuplent la Bavière, le Wurtemberg, le pays de Bade. Brachycéphales, bruns, de taille moyenne et d'autant plus petits qu'on s'avance vers le Sud-Est, ils s'apparentent

* [Voir sa doctrine : <http://classiques.uqac.ca/classiques/gobineau/gobineau.html> MB]

aux Autrichiens, aux Suisses, aux habitants de notre Auvergne. Quand on voyage en Allemagne, on est frappé du nombre de gens rencontrés qui, manifestement, ne sont pas des Nordiques. Ils n'en éprouvent pas moins la fierté germanique, même si, du point de vue ethnique, rien ne les y autorise.

L'Allemagne enfin – remarque importante – est beaucoup plus slave qu'on ne le croit d'habitude. Les Slaves, entre 400 et 700 après J.-C., ont envahi, jusqu'à l'Elbe, toute l'Allemagne de l'Est. Les territoires actuels de la Prusse centrale et orientale, de la Silésie, de la Saxe se sont ainsi trouvés pénétrés de sang slave, avec les Borusses (Prusse orientale), les Lèques (Pologne), les Wendes (Est de Berlin), les Sorabes (Saxe). C'est seulement au Moyen Âge que s'est opérée la reconquête de ces pays non germains par les Germains. Les chevaliers teutoniques, par l'établissement des « marches », ont été les agents de [p. 118] cette colonisation de grand style. C'est ainsi que les Borusses, païens christianisés, sont devenus les Prussiens. Nous avons évoqué plus haut l'esprit et le caractère de cette politique : le pays en a été transformé dans son aspect même, comme par l'effet d'une marque puissante. Quand on franchissait hier – car une contre-marée est en train d'effacer ces traces séculaires – la limite du domaine revendiqué par l'administration prussienne, c'était, en quelques mètres, comme un changement de siècle et de civilisation : là finissait l'Occident, une borne eût pu marquer la frontière de cet autre *limes*. Cependant la présence slave demeurait latente, les conquérants eux-mêmes en étant pénétrés, en Silésie, en Prusse, jusqu'en Saxe. On la décèle dans la fréquence des suffixes en *itz* ou *itza*, et dans les noms propres du suffixe *ow*. La psychologie elle-même s'en ressent. Quelle souplesse fuyante parfois sous la rigidité du Berlinoïse et combien l'accent du Prussien parlant français ne se rapproche-t-il pas déjà de l'accent polonais ou russe ! Sous une armature qui trompe, que d'indétermination ! On a l'impression que cette Allemagne orientale est une superstructure germanique recouvrant sur pilotis un marécage slave.

Il n'y a même pas d'influence orientale que là, car il nous faut encore parler des Juifs, même après la massive persécution hitlérienne. On en distingue assez aisément deux vagues. La première est celle des Juifs, largement occidentalises, du XIX^e siècle : Juifs de Francfort surtout, financiers de haute classe, assimilée à l'économie européenne ; Juifs [p. 119] de Berlin aussi, admis dans les cercles officiels de l'Empire et qui s'étaient multipliés dans la capitale après 1871. Symboliquement, vers 1895, les Berlinoïses avaient surnommé la Bellevue Strasse, près du Tiergarten, « Bel Lévy Strasse » ! On sait du reste le rôle joué par Israël dans les opérations financières du régime bismarckien. Mais une nouvelle vague juive s'est répandue sur l'Allemagne, principalement sur Berlin, à la suite de la première guerre mondiale : personnel plus exotique cette fois-ci, moins frotté d'Occident, assez semblable à celui de l'invasion juive newyorkaise. Chose intéressante, l'action de ces nouveaux venus, fort influents sous le régime de Weimar, ne se limitait plus comme précédemment à la finance : on les trouvait en quelque sorte à l'intersection des affaires et de l'intelligence. Les journaux, le théâtre, le cinéma, les antiquités, la médecine, le Palais tendaient de plus en plus à

leur appartenir. Du fait de cette intervention insinuante, qui allait de la thèse artistique d'avant-garde à la publicité financière et à la propagande communiste, une présence soviétique subtile se trouvait en quelque sorte projetée dans la capitale allemande, dont certains traits non-occidentaux, subrepticement russes, se manifestaient curieusement. On comparait souvent le Berlin d'avant-guerre avec New York, ce qui superficiellement n'était pas faux, mais peut-être s'agissait-il tout autant d'une étape vers la Russie bolchevique (et c'eût été plus vrai encore d'une de ces villes-filtres, comme Breslau, maintenant rasée, où le juif, par un stage, s'accoutumait à la vie alle-[p. 120] mande). Cette capitale, agressivement occidentale dans son cadre extérieur, recelait en soi, largement, à cause de ses juifs, d'insidieux germes de l'Orient.

Ces circonstances ont attiré la persécution que l'on sait : le terrain allemand, le terrain juif ont été labourés à une invraisemblable profondeur, et cependant il n'est pas possible, même aujourd'hui, d'ignorer le ferment juif dans la formation allemande. Bismarck en avait noté l'effet, et non pas uniquement pour le déplorer : « Les juifs, disait-il, apportent dans le mélange avec certaines races allemandes un moussieux qu'on ne saurait dédaigner. » Le Français, qui n'a pas spontanément le sens du juif, parce qu'il manque de pratique dans l'intimité de son contact, fait souvent erreur en prenant pour germaniques certains traits qui relèvent au fond d'Israël. Un juif allemand n'est pas tout à fait un Allemand comme un autre : même adapté au point de devenir presque super-allemand, il continue de sentir, de penser, de s'exprimer selon son génie propre ; son style, le rythme de sa phrase, le fil de son raisonnement sont différents, avec une certaine clarté dénationalisée qui nous le rend, me semble-t-il, plus intelligible (c'est le cas ; par exemple, d'un Heine, d'un Emil Ludwig). Mais l'élément israélite s'est développé de telle façon qu'il a fini par faire partie du « complexe » germanique, de telle sorte qu'on est bien excusable de s'y tromper. Le centre de gravité de la psychologie allemande se trouvait ainsi, soit sous l'Empire, soit sous Weimar, disputé entre l'Ouest et l'Est. Le fait qu'il existe mainte-[p. 121] nant deux Allemagnes, avec une indescriptible fusion de races, ne change sans doute pas la position du problème.

De ces observations de caractère ethnique se dégagent deux conclusions principales. La première, c'est l'importance de la race dans la conception que la nation se fait d'elle-même. Pour nous, la patrie c'est une civilisation, sur un sol, un certain sol et pas un autre. L'Allemagne se conçoit elle-même comme une race plutôt que comme un territoire : la destinée germanique est celle des Germains. Nous ne songerions pas à dire que la destinée française est celle des Latins, des Celtes ou des Francs. Il y a donc quelque chose d'impérial dans cette volonté d'une race de dominer, d'organiser d'autres races, estimées par elle subordonnées. Le sentiment d'égalité des différentes races humaines, si naturel au Français, demeure étranger à l'esprit germanique, et c'est peut-être le plus grave obstacle qui se soit opposé à l'établissement d'un ordre pacifique durable en Europe, surtout en Europe orientale : si le Germain avait considéré le Slave comme étant, dans la

hiérarchie continentale, sur le même plan que lui, le problème européen se fût posé tout autrement.

La seconde conclusion, c'est que l'Allemand, qui n'est ni complètement occidental ni complètement nordique, a une capacité de contact avec la Russie que nous ne possédons à aucun degré. Traditionnellement contigu au monde russe, en dépit même de l'interposition de la Pologne, il est physiquement proche de l'atmosphère moscovite. Elle ne l'étonne pas, même s'il a toujours [p. 122] ressenti la terreur du barbare voisin. On s'explique ainsi l'influence allemande, à Pétersbourg du temps des tsars, à Moscou par la suite. Par l'effet d'un long contact l'Allemand sait comme il faut se comporter avec ces Orientaux de l'Europe ou ces Occidentaux de l'Asie. Aussi l'y adoptait-on naturellement, parce qu'il était commode, non seulement comme technicien, mais comme courtier, comme agent, presque comme fonctionnaire : le gouvernement tsariste était plein de généraux, d'ambassadeurs, de ministres qui au fond étaient tout simplement des Allemands. Bismarck, dans ses *Mémoires*, se rappelant son ambassade en Russie, a magistralement exposé pourquoi ces Russes-là étaient plus efficaces que les autres. Je sais bien que Russes et Allemands ne s'aiment pas – et quelles raisons auraient-ils de s'aimer ? – et cependant il y a toujours eu entre les deux pays une obscure complicité, résultant, à une trouble profondeur, d'une sorte de lointaine parenté.

Avec une richesse d'éléments ethniques aussi grande, comment l'Allemagne a-t-elle pu aboutir à un échec aussi total ? C'est que la fusion ou du moins la combinaison heureuse de ces éléments ne s'est pas produite et que chacun d'eux, travaillant dans son propre sens ou à contresens, est devenu facteur de désordre ou de ruine. Le contact latin, joint au sérieux germanique, a produit une extraordinaire capacité d'analyse ; l'élément prussien a joué comme un merveilleux facteur d'organisation ; l'élément slave a donné une mystique, mais aussi une absence de mesure dont finalement tout le système est mort. Chacun de ces aspects, [p. 123] excellent en soi, sortait justement à l'endroit où on ne l'attendait pas : il n'y avait pas saine combinaison mais juxtaposition explosive.

III

On connaît la pièce de Pirandello, *Six personnages en quête d'auteur* : les personnages existent virtuellement, mais il leur manque la forme dont dépend l'existence réelle et que seule une intervention extérieure peut leur donner. Tel est l'esprit allemand, riche de possibilités, ne demandant qu'à s'exprimer, et cependant toujours à la recherche d'une forme qu'il cherche au-dehors, dans son incapacité de la tirer de lui-même. Tandis que le Français s'exprime presque parfaitement dans sa civilisation, l'Allemagne, dans une suite d'avatars dont aucun ne se révèle finalement viable, reste perpétuellement en état de devenir. Incapacité

pathologique, disons-nous, mais je crois qu'au fond les Allemands éprouvent une secrète préférence pour cette indétermination qui leur laisse ouvertes, même au fond du gouffre, les voies de l'avenir.

Deux conceptions philosophiques, deux tempéraments opposés séparent ici les deux peuples, selon que l'un représente le point de vue statique et l'autre le point de vue dynamique des choses. Le statique, pour le Français, c'est ce qui est réalisé, achevé ; mais dans ce qui est achevé l'Allemand voit plutôt ce qui est fini : c'est parfait peut-être, mais ce n'est donc plus transformable et à ses yeux, dès lors, c'est mort, sans intérêt. Le [p. 124] dynamique au contraire représente pour lui l'essence même de la vie, qui est mouvement : c'est un courant, éventuellement déchaîné et dont on ne connaît pas toujours la direction, mais qui vous entraîne et avec la puissance duquel on communie, dans une ivresse en quelque sorte mystique. Ce devenir perpétuel, objectons-nous, reste éternellement virtualité : la réalité comporte l'achèvement. Le malentendu, qui porte sur le double sens contradictoire des mêmes mots, est irréductible, car il porte sur deux conceptions opposées de l'être.

Rien de plus différent de nous que la notion allemande de l'individu. Nous reconnaissons à l'Allemand une vie intérieure profonde, sérieuse, mais confuse et si bien enfouie qu'il ne réussit pas à l'exprimer. Il s'agit d'une piété concentrée, libérée de toute solidarité avec l'action (qu'on abandonne aux politiques), d'un sentiment quasi mystique, largement panthéiste, de communion avec la nature, avec les forces élémentaires de l'air et du sol. L'analyse, les mots sont impuissants à extérioriser semblable état d'âme : s'il arrive à le communiquer, c'est par des moyens autres que la parole, la musique par exemple, le chant, l'excitation collective et vague d'un enthousiasme qu'on pourrait qualifier de dionysien ; parfois même c'est simplement par des cris, des imprécations, et c'est ainsi qu'on peut expliquer l'étonnante emprise de l'éloquence hitlérienne, souvent inintelligible mais d'une puissance magique. La prose des Allemands est, comme moyen d'expression, un médiocre instrument ; lourde, embrouillée, [p. 125] tournant péniblement autour du pot, mais leur poésie, intraduisible du reste, est splendide, en prise directe avec l'être lui-même. Si le Français devait chercher dans son expérience personnelle des états d'âme analogues, ce n'est guère que dans sa toute première enfance qu'il pourrait les trouver, avant que l'intelligence n'ait fait son œuvre de desséchante lucidité.

Cette vie de l'âme se voit peu. Dans ce qui se voit de l'Allemand, ce qui nous frappe surtout c'est son absence de personnalité et, en quelque sorte, le vide de son moi. « Prenez-les, écrit Jacques Rivière, au début d'eux-mêmes, avant que leur formidable volonté n'ait eu le temps d'intervenir, ils ne sont rien, ils ne désirent rien, n'attendent rien, ne prétendent rien ¹. » De là cette conséquence qu'ils restent virtuels, ouverts à toutes les possibilités, donc disponibles et essentiellement malléables. Un gouvernement fait ce qu'il veut de cet être qui ne

¹ Jacques RIVIÈRE, *L'Allemand* (les autres citations de Rivière sont tirées du même ouvrage)

résiste pas, et il y a là, pour l'État, pour ceux qui en détiennent les leviers de commande, une terrible tentation, d'autant plus que, si l'Allemand ne sait pas ce qu'il veut, il le veut bien dès l'instant que quelqu'un le veut pour lui. « La volonté, dit encore Rivière, remplace tout chez lui. On la retrouve partout, le mal même qu'il fait en est plein, et peut-être est-elle seule à l'inspirer. » Une fois déclenchée, pareille volonté ne connaît plus de limite, car elle est servie par la méthode la plus efficace. Les qualités dont l'Allemagne est le plus fière sont, chose singulière, [p. 126] des qualités de bon élève : par opposition au Français « léger » elle se vante d'être assidue (*fleissig*), de faire les choses à fond (*gründlich*). Nous avons quelquefois l'impression que cet amour du travail, du travail élémentaire, du travail pour lui-même, a quelque chose de pathologique, qu'on y recourt, moins pour la joie de produire que pour remplir un vide congénital. Quand la méthode s'empare d'un esprit germanique, elle le prend tout entier. L'Allemand est alors si dévoué à son but, si parfaitement objectif dans son action, qu'une fois lancé il ne dépend plus que de son système : il devient en quelque sorte lui-même la chose qu'il poursuit, libéré de tout préjugé, de toute morale, logique jusqu'à la férocité. On s'explique que, dans certaines de ses réalisations, il apparaisse comme révolutionnaire. Le considérer comme conservateur, c'est se méprendre absolument sur son caractère véritable : qu'il préconise le cubisme, qu'il justifie l'avortement ou organise les naissances dirigées, qu'il réorganise l'État ou se préoccupe de classer par ordre alphabétique les aberrations sexuelles, c'est le parfait homme d'avant-garde, prêt à intégrer, tous les bouleversements, toutes les folies dans un cadre de discipline.

Je mettrai toutefois au premier rang l'objectivité. Un penseur alsacien pénétrant, connaissant à fond l'Europe centrale, m'écrivait, dans une correspondance privée, ce commentaire de la *Sachlichkeit* germanique : « La clef est dans un seul mot, d'une puissance magique, c'est la *Wirtschaft*. Si Maurras disait : Politique d'abord, pour l'Allemagne il faut dire *Wirtschaft* d'abord ! En [p. 127] politique intérieure, la solution juste était, en 1934, celle de von Schleicher : collaboration directe entre l'état-major et les syndicats. Il faut avoir vu les ouvriers conférant groupés dans les syndicats, ou les patrons conférant groupés dans leurs cartels, pour comprendre le caractère allemand, mi-individuel, mi-grégaire. Si les régimes contraires comme celui de Guillaume II (conquêtes à grand orchestre) ou des nazis sont des défigurations de l'Allemagne, si elle les a acceptés et par moments a même eu un engouement pour eux, il ne faut pas se laisser tromper par les apparences : elle pensait atteindre, à travers la puissance publique, encore la *Wirtschaft*. Comment traduire ce mot ? Par « économie », ce qui serait une donnée rationnelle ? Non. Il s'agit, non pas de possession à la manière latine, ni d'intérêt et d'amoncellement en rentes et d'héritage à la française (avec tout le labeur dépensé en France pour ce but), ni de jouissance à la vénitienne. Prenons plutôt cet autre mot, ultra-allemand, de *Sachlichkeit* : sache-chose, chosisme, ou, comme cela sonne mal, substantialisme. C'est une offrande presque antihumaine de la personne, tant individus que groupements, aux choses. Tel, est leur impératif catégorique et qui souvent les mène si loin dans la cruauté et la bassesse, si les choses le demandent... »

Ce qui manque le plus dans cette conception, c'est l'esprit de mesure, condition du jugement. Il est dangereux de déchaîner cet être sans passion parce que c'est son déchaînement lui-même qui est passionné. On a dit souvent qu'il manque de [p. 128] tact, et c'est du reste la même chose. Sa *gründlichkeit* le fait dérailler, car il tombe avec une égale facilité dans le Kolossal et dans l'infiniment petit, perdant l'équilibre en même temps que le sens commun, sans parler du sens moral. Dans sa *Nuit de Charlottenbourg*, Paul Morand a mis en vedette cet aspect de l'esprit allemand : « Les Allemands ont la hantise de l'information et des besoins d'analyse. Mais une information si faussée par l'excès de détail, des conclusions si déconcertantes malgré la sûreté des méthodes, tant de nervosité et, à mesure qu'ils avancent vers la lumière, tant d'aveuglement, qu'ils arrivent en bien mauvais état devant les vérités premières. »

Cette incapacité de choisir, ce manque fondamental de contrôle intérieur constituent le plus grave défaut allemand. Maurice Barrès a dit de Napoléon que c'était « une méthode au service d'une passion ». On pourrait en dire autant de l'Allemand, qui, resté extérieur à l'Empire romain, n'a pas reçu comme nous l'héritage de la discipline classique. Un grand Suisse, qui avait pratiqué l'Allemand toute sa vie, me disait de lui par boutade : « Il est *tüchtig* (solide), *gerissen* (madré, rompu aux affaires) *aber... dumm* (en fin de compte... bête). » Voilà sans doute pourquoi l'État le plus efficace, l'armée la plus puissante ont néanmoins conduit ce pays à l'abîme.

IV

Nous avons jusqu'ici rencontré de remarquables qualités : la conscience, le sérieux, l'assiduité [p. 129] au travail, et cependant, si nous considérons les conceptions morales de l'Allemagne, nous reculons parfois effrayés, comme devant un gouffre. Ce qui les caractérise, c'est une vision foncièrement pessimiste du monde.

Nul ici n'a davantage imprimé sa marque que Luther. D'après lui les lois du monde sont mauvaises dans leur source, la nature est livrée à l'injustice et au mal. Dans le domaine terrestre où se meut l'État, il n'y a d'autre loi que la force, et l'Évangile y est inapplicable tel quel. Aux saints de vivre entre eux, dans une société spirituelle, revendiquant l'indépendance mystique de l'esprit, mais sur terre c'est le Prince qui a reçu de Dieu le droit de manier l'épée, la charge de maintenir la vie de l'État conformément à des règles que la morale n'a pas à connaître et que cependant la Providence a voulues telles. Le chrétien sera donc serviteur de l'État dans les choses temporelles, sans prétendre moraliser une société extérieure dont l'essence relève du mal. Cette conception, mystique religieusement et cynique politiquement, fait du fidèle une individualité spirituelle indépendante, mais le réduit à n'être dans la Cité qu'un humble et passif sujet.

L'Allemagne pense donc que la politique n'est pas d'agir d'une façon qui satisfasse le moraliste : elle a son objet propre qui est la vie de la collectivité. À ses yeux la force n'est ni morale ni immorale, elle est tout simplement. Introduire la morale dans le domaine de la politique apparaît à la pensée germanique comme une sorte de non-sens. Un Allemand quelconque – j'en ai souvent fait [p. 130] l'expérience dans des conversations intimes au temps de Weimar – ne croit pas que la force cessera jamais d'être, dans le règlement des affaires humaines, le facteur décisif. Il accepte le fait sans protestation, avec simplicité : n'est-ce pas la règle du jeu ? Sa soumission devant les manifestations authentiques de la puissance matérielle fait penser à celle des Orientaux, c'est sa forme de *Nitchevo*, qui du reste ne dure qu'autant que la réalité de la force adverse s'impose à lui. Dès lors l'idéalisme humanitaire du droit ou de la paix ne lui apparaît qu'hypocrisie ou naïveté.

Ce point de vue est celui de l'Allemagne, non seulement dans les relations extérieures, mais dans la politique intérieure. Sauf dans quelques régions du Sud-Ouest qui ont subi l'influence de la Révolution française, il n'existe guère, au-delà du Rhin, de conception d'un individu citoyen, ayant des « droits » comme dans nos classiques « déclarations » et portant en lui-même l'essence de la souveraineté. Ce qu'il y a de démocratique, force nullement négligeable, s'exprime plutôt dans le groupe urbain ou corporatif, à la façon du Moyen Âge, et alors avec une spontanéité, un sens de liberté collective probablement plus développé que chez nous. Quant à l'État, il est d'une autre essence. Il lui suffit d'être, de se manifester en prouvant sa force. C'est sa vraie façon de se justifier, en se superposant à la masse amorphe, qui l'accepte plus encore qu'elle ne la subit, ou plutôt – la nuance est subtile – qui est reconnaissante de la subir, car elle l'admire et le révère, non moins [p. 131] pour les coups que pour les bienfaits qu'elle en reçoit. En style philosophique, toujours à sa place quand on parle du pays de Kant, l'État est transcendant : il ne s'agit pas d'une communauté comme dans les démocraties anglo-saxonnes, mais d'une armature distincte, fonctionnant grâce à des experts que l'on respecte pour leur compétence ; les choses qu'ils font ne regardent pas le peuple, qui en est du reste lui-même persuadé.

Ainsi donc, soit comme individu isolé soit comme citoyen, l'Allemand n'a qu'une existence réduite. Il en est tout autrement s'il s'intègre dans un groupe. Cette personnalité déficiente éprouve le besoin d'une armature : individuellement amorphe, il lui faut un cadre pour fixer son indétermination et il ne se réalise en fait que par l'association. Dans l'association, le Français a toujours le sentiment qu'il apporte plus qu'il ne reçoit, et c'est un mauvais associé, mais l'Allemand reçoit et a conscience de recevoir du groupe plus qu'il ne lui donne. Il en accepte donc les conditions avec empressement, avec gratitude ; la discipline indispensable à l'action en commun ne lui apparaît pas comme une gêne, mais comme une évidente nécessité qu'il admet même avec une sorte de soulagement. Bref il ne se sent à l'aise qu'en équipe ; c'est en équipe qu'il agit, qu'il s'amuse, qu'il s'enthousiasme. Je ne sais pas à cet égard de spectacle plus typique que celui d'un dimanche allemand, l'été (sous le national-socialisme par exemple ou sous le

régime de Weimar) : personne n'y cherche de distraction individuelle ; dès le matin, tous les âges, enfants, adolescents, parents, [p. 132] marchent à l'excursion comme à une conquête, défilent, bannières déployées, en escouades, en sections, en pelotons ; leur pas allègre, leurs chants, leurs formations sont une affirmation du pouvoir de la masse, il ne leur faut qu'un point de direction et ils partent. C'est une impression troublante de horde en mouvement. Et, à la campagne, ce sont, c'étaient encore, d'autres troupes, défilant dans les champs, portant sur l'épaule, comme des fusils, des pelles et des pioches. Il semble qu'il n'y ait pas en Allemagne de volupté plus grande que de défiler.

Ne rabaissons du reste pas ces marées humaines au niveau d'une leçon de gymnastique ou d'une discipline de sergents. Des Français, qui ont pris part à ces marches dans le cadre romantique de la forêt germanique, ont éprouvé eux-mêmes la sensation, inarticulée mais puissante, de libération, d'enthousiasme panthéiste qui s'en dégage. La nature initiale, élémentaire, entoure encore – physiquement et moralement – ces êtres moins évolués que nous, et c'est en ce sens qu'ils sont, qu'ils aiment à se dire, barbares.

Cette façon de s'exprimer, inadéquate, incomplète, toujours changeante, jamais définitive, est inconcevable pour l'esprit français. Sous la rigidité de ses armatures, l'Allemagne laisse en somme une impression d'insécurité. Chez nous, le désordre est à l'extérieur seulement, sous la forme d'une frange, d'une écume superficielle, que nous entretenons avec une sorte de coquetterie. En Allemagne, c'est à l'intérieur qu'est le chaos, la discipline ne peut venir que du dehors. Nous estimons, [p. 133] non sans raison, inconfortable ce voisinage d'un peuple qui jamais ne déroule ses derniers replis. De bons juges voient dans cette indétermination congénitale sa caractéristique essentielle : d'après eux – c'était l'opinion de Pierre Viénot, qui intitulait son livre *Incertitudes allemandes* – la guerre de Trente Ans serait la période la plus typique de l'histoire allemande. Nos idéalistes de 1848 s'étaient épris d'une Allemagne plus séduisante, mais guère plus organique : philosophique, musicale, bonne enfant, mais floue et inefficace dans son rendement. C'était cependant la même qui allait adopter le régime impérial : la Prusse offrait son armature administrative et militaire, l'Allemagne s'y est précipitée avec volupté, prenant docilement sa forme comme l'eau celle d'un récipient. Sous ce régime, que beaucoup d'entre nous ont encore connu, le pays ressemblait, soit à une classe avec ses magisters, soit à une usine avec ses contremaîtres, soit à une caserne avec ses sous-officiers : l'efficacité était intégrale, l'obéissance suivait l'ordre donné comme un réflexe, comme une machine toujours embrayée. Et c'est encore avec volupté que l'Allemagne s'est livrée à Hitler. Après ce Weimar qu'elle n'aimait pas, elle retrouvait dans l'État totalitaire tout ce qu'au fond elle préférait : la « méthode au service d'une passion », le mélange trouble du paroxysme mystique et de la technique efficace. Mais la catastrophe réapparaît périodiquement au bout de ces essais, et c'est toujours à recommencer.

V

[p. 134]

L'âme allemande s'exprime dans une vingtaine de mots, profonds et chargés de sens, mais pour nous généralement intraduisibles : les comprendre intégralement serait, je crois, avoir compris l'Allemagne. Ils correspondent presque tous à quelque chose de collectif, car la pensée germanique relève du « réalisme » médiéval plutôt que du « nominalisme ». Le Français normal ne conçoit comme existant que les individus, le groupe n'étant à ses yeux qu'un concept, *flatus vocis*, mais c'est le contraire au-delà du Rhin. Il y a d'autre part un sens direct de l'existence, une communion presque physique avec les choses, conduisant à l'idée que le sentiment déborde de tous les côtés la raison. Essayons d'évoquer l'essence de ce vocabulaire :

Source profonde des choses : Url echt, rein....

Sens le, la force, associée à l'idée de jeunesse, de joie, de brutalité : Sturm und Drang, Kraft, Freude....

Sens mystique du développement : Werden, Entwicklung....

Vide, vague, incertitude de l'esprit allemand : Schwindel, tief, Chaos, Problematisch....

Sadisme, goût de la catastrophe : Schadenfreude, Götterdämmerung....

Sentimentalité : Heim, Heimweh, Heimlich, Gemüt, gemütlich....

Qualités d'assiduité, de sérieux : Tüchtig, fleissig, ernst, gründlich....

[p. 135] *Objectivité, sens des choses en soi : Wirtschaft, sachlich, Sachlichkeit....*

Esprit des choses et communion mystique : Geist, Seele, Stimmung....

Conscience collective : Gemeinstshaft, Volk (qui ne se traduit pas par peuple)....

Il y a, dans le capital national allemand, une étonnante richesse, la technique la plus efficace jointe à la plus forte vie sentimentale, le tout laissant une impression générale de vie, mais de vie élémentaire. La contribution de ce peuple à la civilisation européenne est éminente. Il a accumulé une masse énorme d'informations, d'observations, de classifications ; il a produit une musique, une poésie, une philosophie ; il a été le véritable précurseur de la rationalisation industrielle, mais il a fait tout cela comme une compilation, en thésauriseur, sans

jamais être capable de donner une forme à ses créations. C'est par là que ce barbare, du reste fier de sa barbarie, ce fils lointain de l'Asie, n'a pas en lui la filiation classique issue de la Grèce et ne saurait en conséquence être considéré comme un Occidental cent pour cent. Il n'a pas su, comme les adultes de la civilisation, faire la synthèse de ses contraires. Ce sentimental est brutal, cruel, vicieux même : sadique, néronien, il se complaît aux belles catastrophes, il pleure sur l'incendie qu'il a lui-même allumé, il caresse avec émotion l'enfant dont il vient de tuer les parents ; son obéissance elle-même s'applique au mal avec la même conscience qu'au bien. Pour mettre de l'ordre dans ce chaos, il eût fallu l'esprit d'un Voltaire. Il y a bien eu [p. 136] Goethe, qui voulait et concevait la synthèse à faire. On lui a préféré d'autres génies, dépourvus de mesure mais jugés davantage dans l'axe national, un Wagner, un Nietzsche, qui sait, peut-être mâtinés de sang slave.... Finalement l'Allemagne est destructrice, destructrice de capitaux, destructrice de vies humaines, destructrice d'empires.

J'ai tenté cette analyse en me tournant vers le passé, comment faire autrement ? Mais, dans ce pays des avatars, voici, une fois encore, une nouvelle naissance, dans les ruines mêmes. L'Allemand, avons-nous dit, ne s'étonne qu'à peine des catastrophes et peut-être en souffre-t-il moins qu'on ne pourrait le croire, en vertu d'une capacité singulière de repartir à zéro, dans un renouveau faisant table rase du passé. « Sera-t-il Dieu, table ou cuvette », posons-nous la question, comme dans la fable, sans prétendre y répondre. Piétinée, labourée jusqu'au sol, livrée au plus fantastique mélange de populations qui soit, divisée en un versant occidental et un versant oriental, l'Allemagne, du moins celle de l'Ouest, semble actuellement plus catholique que précédemment. Le protestantisme luthérien est, avec la Prusse, le vaincu de la guerre. Ascétique de tempérament, l'Allemagne du Nord, prussienne et protestante, se plaisait à l'effort du renoncement en vue d'un but, au beurre elle savait à l'occasion préférer les canons. Par contraste, le catholicisme, moins national en somme, apparaît aussi comme moins rigoriste, moins forcené et plus humain. Le pays reste respectueux de l'objectivité, de la *Wirtschaft* [p. 137] évoquée plus haut, et cela demeure essentiel, permanent. La *gründlichkeit* était avant tout une qualité protestante. Peut-être, dans ses ruines, l'Allemagne perd-elle quelque chose de sa traditionnelle rectitude ? Mais sa vitalité est là et ce peuple, la Russie mise à part, est toujours le plus nombreux d'Europe.

Je termine cette étude sur une impression de trouble. Extérieurement, que voyons-nous outre-Rhin ? L'ordre, l'efficacité, la réalisation, mais intérieurement c'est le marécage et le chaos. L'Allemand estime que la vérité est obscure et qu'on s'enfonce dans la nuit en allant vers elle. Nous croyons, quant à nous, que la vérité est lumière s'accompagnant de clarté. Certains pays ont une simplicité initiale faisant penser à une onde transparente et sans mystère. Ici l'on est au bord d'une eau noire, dont on se dit avec inquiétude qu'elle est sans fond. C'est aussi son prestige, mais, quand on se penche sur cette nappe, on a l'impression de se pencher sur un abîme.

[p. 138]

Chapitre VI

LE MYSTICISME RUSSE

I

[Retour à la table des matières](#)

Les souffles lointains de l'Orient pénètrent subrepticement jusqu'en Allemagne, mais en Russie l'Asie est là, présente, encore que l'Europe s'avance, dit-on, jusqu'à l'Oural.

Plus que n'importe où la psychologie dépend ici de la géographie. Trois caractéristiques marquent le pays russe : son immensité, son uniformité, son absence de défenses naturelles contre les invasions, et cependant, en même temps, son impénétrabilité. Les distances sont énormes : la Russie d'Europe a cinq millions et demi de kilomètres carrés, la Russie d'Europe et la Russie d'Asie réunies vingt-deux millions ; de Libau sur la Baltique à Vladivostok sur le Pacifique, il y a huit mille kilomètres. L'U.R.S.S. est de beaucoup le plus grand pays du monde. Ces mesures ne comportent avec les nôtres aucune possibilité de comparaison. La France, avec ses cinq cent soixante-quinze mille kilomètres carrés, tient dix fois dans la seule Russie d'Europe ; la distance de Paris à Vienne est de mille kilomètres. Qu'est-ce [p. 139] que cela auprès des chiffres astronomiques par lesquels la Russie s'apparente, bien plus qu'à nos taupinières, aux massifs continents extra-européens ? Nos estimations familières s'égarent, se dissolvent dans cette immensité. Géographiquement, nous sommes bien sortis d'Europe. L'uniformité accroît encore la difficulté de mesurer. L'Europe est essentiellement morcelée, diverse, articulée, mais en Russie, sur des milliers de kilomètres, le pays est semblable à lui-même : « Après la plaine blanche, dit le poète, une autre plaine blanche.... » Il s'agit d'une terre illimitée, vide, monotone, sans coupures, où manquent les points de repère : en somme un continent aux proportions d'élément.

Dans cette immensité amorphe, sans borne et sans barrière, la nature ne fournît aucune défense, de telle sorte qu'au cours de l'histoire et sans doute de la préhistoire les invasions ont déferlé comme des raz de marée, laissant chacune des dépôts humains, comme les inondations laissent des alluvions. De là une sorte de marqueterie ethnique : apports successifs de populations qui se repoussent, se superposent, s'enchevêtrent, donnant une impression dominante de complexité.

Il a pourtant unité incontestable du pays russe. Géographie, climat, atmosphère ambiante imposent certaines manières de vivre, de sentir, de réagir, qui sont communes à tous les Russes. On se trouve en présence d'un groupement humain caractérisé, surtout d'un climat social commun. Ce climat, les étrangers ne manquent pas d'en ressentir la forte, personnalité : certains d'entre [p. 140] eux sont réfractaires ; d'autres, nombreux, se laissent prendre à son incontestable séduction. Concluons donc qu'en dépit des différences géographiques ou ethniques, il y a bien un pays russe, un peuple russe, une allure russe, comportant un mode de vie, un rythme, une atmosphère propre, ce qu'on pourrait appeler l'air russe.

On se demandera si c'est l'Europe ou l'Asie ? C'est plutôt quelque chose d'intermédiaire, qui n'est ni complètement européen ni tout à fait asiatique, d'où ces expressions, souvent suggérées et nullement inexactes, d'Eurasie, de sixième continent. De plus en plus, du reste, les statisticiens prennent l'habitude de classer l'U.R.S.S. à part, comme on ferait d'un continent séparé. Quelle en est donc la frontière ? Quand cesse-t-on d'être en Occident pour entrer dans ce monde qui n'est plus tout à fait l'Europe et qui déjà est l'Asie sans cependant l'être complètement ? Je placerais quant à moi la limite à la fin de l'Europe centrale, quelque part dans la grande plaine glaciale qui s'étend sur l'Allemagne du Nord et la Pologne. Nul n'a mieux expliqué ce passage que M. Luc Durtain, dans ces lignes significatives :

« Lodz.... Dans le ciel qui t'éblouit, tout un hérissément de cheminées, fumées, les célèbres filatures. Cependant, la population assemblée sur les quais est toute nouvelle pour toi. Hommes en bottes, juifs aux lévites tachées, coiffés de la casquette plate où la courte visière semble un ongle noir, femmes drapant leur tête et leurs épaules dans des châles aux couleurs éclatantes. [p. 141] Bien plus que ces costumes, les visages, les attitudes te dépayseraient. Tu trouves à tous ces gens un air étrange que tu as peine d'abord à définir. N'est-ce pas, ils paraissent être là surtout parce qu'ils y sont ? Ce n'est pas l'obéissance allemande, mais quelque chose de résigné, de passif : faces immobiles, regards détachés, on ne sait quelle contemplation à la mode orientale.... Regarde, à l'horizon, reculer les mille cheminées de Lodz ! Regarde-les bien ces hautes cheminées, car dans tout le trajet à travers la Pologne, tout au long du jour, sur cinq cents kilomètres, en dehors de la modeste banlieue de Varsovie, tes yeux n'en rencontreront pas une douzaine. Regarde bien cette route empierrée de cailloux pointus, qui te paraît si primitive : sur cinq cents kilomètres tu n'en retrouveras pas une qui rivalise avec elle. Rien que des pistes, où quelque chariot aux roues pleines, qui paraît descendre des pages d'une chronique mérovingienne, courageusement négocie avec les flasques

de boue, s'engage dans les marais. Tu sais tout à coup pourquoi les gens de ce pays mettent des bottes.... As-tu remarqué la méchante automobile qui, tantôt, s'éloignait sur la route ? Aujourd'hui tu verras encore moins d'autos et d'usines.... Qu'abordes-tu donc ici, sous les espèces de cette immensité slave ? La terre elle-même, pas encore vaincue, avec ses proportions d'élément. Lecteur, si tu ne connais pas encore le Sahara ou la Prairie, voilà ce que, pour la première fois, tu peux ressentir ¹. »

[p. 142] Ces observations sont pénétrantes. Elles méritent de retenir notre méditation, surtout en ceci qu'elles soulignent qu'il s'agit en l'espèce d'une frontière, non de pays mais de continents. L'industrialisation de la Russie par les Soviets n'a pas changé profondément les choses. Il se pourrait même que, sous le régime du rideau de fer, l'atmosphère de l'Orient se soit avancée vers nous. Il y a cent ans, le marquis de Custine, cet observateur si profond de la Russie du XIX^e siècle, écrivait déjà : « Il y a entre la France et la Russie une muraille de Chine. En dépit des prétentions inspirées aux Russes par Pierre le Grand, la Sibérie commence à la Vistule ². » Ne pourrait-on dire l'Oder, et, qui sait, l'Elbe ? Dès qu'on sort de l'Empire romain, de l'Empire de Charlemagne, n'a-t-on pas l'impression que l'Europe, l'Europe authentique, finit bien vite ?

L'influence du climat russe est ici décisive. On connaît ses caractéristiques. Il est essentiellement continental, c'est-à-dire excessif, avec la chaleur de l'été et le froid de l'hiver. Les influences océaniques ne parviennent guère, atténuées, que jusqu'aux rivages de la Baltique. Ensuite, l'aspect continental est d'autant plus marqué qu'on va, non pas tant du Sud au Nord, que de l'Ouest à l'Est. Mais, où que l'on soit, il fait froid, très froid, longtemps : huit à dix mois de gelée dans le Nord, l'Est, le Sud-Est, encore trois à cinq mois dans le Sud. Où situer pareil climat ? Il ne s'apparente ni à l'Europe occidentale qui est atlantique ni à l'Europe méditerranéenne (sauf, exceptionnelle-[p. 143] ment en Crimée), mais en réalité à l'Asie terrienne, à la Chine, au Tibet, à l'Anatolie. Il s'agit d'un pays de rigueur et de souffrance, où la Nature ne donne pas par elle-même une idée de bonté. Il importe de ne pas oublier cela quand on parle de la Russie.

II

Sur un fond autochtone, la formation ethnique du peuple russe résulte surtout de deux séries d'invasions.

Les races autochtones comportaient, au Nord, dans la forêt, des Finnois nomades, chasseurs ou pêcheurs, se rattachant par l'ossature, la couleur, le dialecte, aux races mongoles de l'Asie. Au Sud, dans la steppe, menant la vie

¹ Luc DURTAIN, *L'Autre Europe*

² Marquis de Custine – *Lettres de Russie*.

pastorale, il y avait également des populations nomades, elles aussi mongoles et de caractère asiatique. L'apport fondamental est celui des Slaves, dès avant l'ère chrétienne. Ces Aryens blancs, venus, suppose-t-on, de l'Iran, s'établissent dans la steppe, que, devenus sédentaires, ils mettent en culture. On distingue parmi eux trois groupes principaux, les Russiens, les Polonais et les Lithuaniens, cependant que les Russiens se divisent eux-mêmes en trois sous-groupes, les Grands-Russiens au centre dans la région de Moscou, les Petits-Russiens sur les terres noires de l'Ukraine, les Blancs-Russiens à l'Ouest du côté de la Pologne, toutes divisions encore sensibles aujourd'hui. Les invasions qui se produisent ensuite, postérieurement à l'ère chrétienne, sont toujours en provenance de l'Asie. Il ne s'agit plus de Slaves mais de hordes mongoles, [p. 144] d'abord païennes puis musulmanes : les Huns d'Attila, Gengis Khan au XIII^e siècle, enfin au XV^e la Horde d'or, qui s'implante et assujettit le pays. L'œuvre des tsars renversera cette marée qui, de façon persistante, allait d'Est en Ouest : ils reconquerront politiquement la Russie, sur les Mongols d'abord, puis sur les Slaves autres que les Russes, enfin sur l'Asie elle-même.

Les Slaves constituent donc le noyau de ce peuple, avec un fort apport tartare, mais il y a de nombreux allogènes : les juifs d'une part ; les Baltes allemands et luthériens, maintenant éliminés, sur les bords de la Baltique ; des colonies allemandes hier encore distinctes dans le Sud-Ouest ; des Turcs et diverses races caucasiennes, bien d'autres encore. Cependant, si l'on envisage la proportion de ces divers éléments, on constate aisément que l'élément slave est de beaucoup le plus important ; les Tartares, encore qu'ils soient un facteur notable à l'Est de la Volga, demeurent une section secondaire. Mais il faut tenir compte aussi des populations excentriques, ayant subi l'attraction russe et susceptibles quand même d'influer sur la psychologie nationale. C'est ainsi que l'U.R.S.S. est entourée d'une série de marches, ne permettant pas de tracer avec netteté les frontières de la civilisation russe.

Retenons donc qu'au centre de cette immense nébuleuse il y a un peuple proprement russe, immense lui-même. Il est asiatique par son origine, sa géographie, ses voisinages, et pourtant il relève dans une large mesure de l'Occident, du fait d'une longue association avec l'histoire européenne. De [p. 145] Byzance, ce peuple a reçu son goût des discussions subtiles, sa finesse, poussée parfois jusqu'à la fourberie, ce je ne sais quoi de trop évolué qui n'évoque pas la jeunesse et fait contraste avec ce qu'il y a par ailleurs chez lui de primitif, de barbare. « Sous Usbeck, écrit Custine, les Russes payaient tribu aux mahométans et continuaient cependant à recevoir de l'empire grec, selon leur première habitude, ses arts, ses mœurs, ses sciences, sa religion, sa politique, avec ses traditions d'astuce et de fraude, et son aversion pour les croisés latins. » C'est aussi de l'Europe, mais de l'Europe orientale, que la Russie a reçu sa tradition chrétienne, sous la forme orthodoxe et évangélique. Alors que le catholicisme, continuateur de Rome, a donné à l'Occident le sens de l'ordre et de la loi, l'évangélisme oriental, plus amorphe mais plus proche de la simplicité initiale, a laissé aux Russes des traits de bonté, de charité, qui ne vont pas toujours avec la

justice et la rectitude morale, mais qui évoquent, combien plus qu'en Allemagne, ce *milk of human kindness* dont parle Shakespeare. C'est encore à l'Europe que la Russie a emprunté toute sa technique moderne, de Pierre le Grand à Lénine et à Staline, technique qu'elle a absorbée avec passion et dans un esprit plus mystique encore que mécanique. Mais, en dépit de tous ces apports et de la haute civilisation qu'ils comportent, la barbarie demeure à fleur de peau, comme si l'assimilation ne s'était pas faite ou avait été périodiquement arrêtée par des retours du fond primitif. « La Russie, écrit Custine, est à peine aujourd'hui (au XIX^e) à quatre cents ans [p. 146] de l'invasion des Barbares, tandis que l'Occident a subi la même crise depuis quatorze siècles. Une civilisation de mille ans plus ancienne met une distance incommensurable entre les mœurs des nations. »

Quoi qu'il en soit, ce peuple a conscience de sa personnalité, de son unité même, non point fondée sur la race, car il n'est pas raciste, mais sur une certaine conception commune de la vie, sur une atmosphère physique et morale commune. Il y a quelque chose de mystique, on l'a dit souvent, dans l'idée qu'il se fait de lui-même et de son destin : « Le peuple russe ne peut disparaître, fait dire Gorki à un vagabond, c'est inscrit dans la Bible.... Le connais-tu, le peuple russe ? Il est immense. Combien de villages sur la terre russe ! Partout demeure le peuple, le vrai, le grand peuple. Et tu dis : Il s'éteindra ? Un peuple ne peut mourir. Un homme le peut, mais Dieu a besoin d'un peuple. » Si l'on transpose ces lignes en termes nouveaux, on comprend l'immense confiance avec laquelle le peuple soviétique envisage son avenir.

III

Quand on parle de la psychologie russe, il est difficile d'en discerner les traits permanents. On distingue, d'une part, un fond initial hérité du plus lointain passé asiatique ; mais d'autre part on ne peut ignorer la brutale tentative d'eupéanisation de Pierre le Grand, ni le labourage profond que vient d'opérer, au nom de la technique occidentale, la révolution des Soviets. Il est malaisé, [p. 147] dans ces conditions, de distinguer les traits qui sont proprement russes mais que nous prenons éventuellement pour des traits soviétiques, et d'autre part les traits que nous prenons pour russes alors qu'ils sont effectivement soviétiques. Il est également malaisé de savoir si certaines transformations récentes, dues à la révolution de 1917, sont passagères ou destinées à durer. Il est bien évident que le bolchevisme a renouvelé le peuple russe, mais dans quelle mesure ? Ce peuple a été rajeuni, mais on pourrait soutenir aussi qu'il a en même temps été orientalisé, le vieux fond asiatique reparaissant aujourd'hui avec plus de force encore que précédemment.

Demandons-nous d'abord ce qu'il y a d'oriental, d'asiatique chez le Russe. Sa psychologie se ressent profondément de l'influence, de la proximité, du contact de

l'Asie. Ces mots mêmes sont insuffisants, c'est d'une présence asiatique, sensible partout, qu'il faut parler. Distinguons cependant, l'Asie dont il s'agit là : ce n'est pas celle de la Méditerranée levantine, bien connue de nous et qui vient jusqu'aux rivages de notre Riviera, mais l'Asie terrienne, l'Asie mongole, ce qui est tout autre chose. On dit quelquefois que le Russe est un Occidental modifié par l'Orient, il serait plus vrai de dire que c'est un Oriental influencé par l'Occident, peut-être même détraqué par lui. Le mot de Bismarck, qui comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg a si bien connu et jugé ce pays, est frappant à cet égard : « La Russie, disait-il, n'a rien à faire en Occident, elle y attrapera toutes les maladies !

[p. 148] L'un des traits les plus asiatiques du Russe, c'est sa grande patience, son endurance, sa capacité de résister à la douleur. Il sait souffrir et il ne s'étonne ni ne s'indigne que la vie soit dure, éventuellement cruelle. Cette attitude résulte d'une accoutumance séculaire à l'épreuve, provenant des intempéries, des invasions, de la tradition de cruauté de l'histoire dans cette partie du monde. Toutes ces épreuves finissent par paraître chose naturelle, parce qu'on les a subies de tout temps ; on les accepte avec réalisme, sans protester, comme on accepte les manifestations de la force, donc les *diktats* de l'État. Peut-être n'en pense-t-on pas moins mais on se soumet, en courbant la tête, comme devant les forces de la Nature. C'est le sens du fameux *Nitchevo*, génitif du pronom *Nitchto*, qui veut dire « rien », *nihil*. « *Nitchevo*, *Nitchevo*, répète-t-on. Cela ne fait rien, cela n'a aucune importance », et au fond de soi on se dit que malgré tout on survit.... C'est bien une philosophie orientale, de gens instruits par les siècles à subir.

On s'explique ainsi le silence de la vie politique russe, aujourd'hui comme hier : en dehors des déclarations des chefs il semble qu'il ne se passe rien ! Seignobos, dans son *Histoire de l'Europe contemporaine*, au chapitre de la Russie, donne en note le commentaire suivant : « Il serait difficile de donner à l'histoire politique de l'Empire russe une étendue proportionnée à l'importance de la Russie. L'Empire, par sa constitution autocratique, était soustrait aux agitations politiques qui forment le fond de la vie politique contemporaine. Comme les monarchies absolues du XVIII^e siècle, la Russie [p. 149] n'a guère d'autre histoire que celle des souverains ou de la cour, connue surtout par des récits d'adversaires du gouvernement, publiés à l'étranger, qu'il est impossible de contrôler autrement que par des articles de journaux officieux qui n'apprennent rien sur la vie réelle. Voilà pourquoi l'histoire intérieure de la Russie, sauf pendant les essais de réforme d'Alexandre II, tient moins de place que les mesures de répression du gouvernement contre ses adversaires, Polonais, dissidents ou révolutionnaires. » Ces lignes, écrites il y a plus d'un quart de siècle, et se rapportant à un régime vieux de cent ans, pourraient s'appliquer à la Russie d'aujourd'hui.

Cette capacité qu'a la masse de subir ne signifie pas nécessairement pessimisme ou fatalisme. Il faut constater au contraire l'optimisme, le dynamisme, la confiance qui caractérisent la Russie des Soviets, surtout son absence de tout complexe d'infériorité. Une minorité agissante a joué le rôle du ferment dans la

pâte. Cependant la foule russe, dans les grandes villes, laisse bien une impression de passivité, un peu comme aux Indes, nullement comme en Chine ; Orient déjà, pas Extrême-Orient, mais pas Occident non plus !

Cette combinaison d'influences orientales et occidentales a conduit à une sorte d'incontestable déséquilibre. Il y a toujours chez le Russe quelque chose de fantaisiste, d'excessif, par manque de fusion entre des facultés contraires. Ce que nous disions plus haut à propos de l'Allemagne est encore plus marqué ici, la synthèse n'a pas été faite, et c'est en ce sens que le Russe n'est pas, [p. 150] au même degré que nous, un civilisé, un évolué. On observe chez lui, dans le même individu, la coexistence de l'humilité et de l'orgueil, de l'idéalisme et du cynisme, de la sainteté et du vice, et le passage se fait sans transition, avec des retours singuliers. Relisons le roman russe, notamment Dostoïevski, nous rencontrons partout cette contradiction. On retrouve à vrai dire ces mêmes traits, excessifs, contradictoires, chez le représentant soviétique dans les conférences internationales : il sait allier le charme et la brutalité, l'amabilité et la grossièreté, la souplesse et la violence ; et avec lui on ne sait jamais sur quel pied danser, tantôt c'est un diplomate aux manières avenantes, tantôt une sorte de Mérovingien égaré au XX^e siècle. Il semble, dans tout ce développement psychologique, qu'il ait manqué une étape entre le Moyen Âge et la société moderne, entre la barbarie et la divinité et, pour emprunter le style pascalien, entre la bête et l'ange. Custine avait déjà noté ce trait : « Au physique, le climat, au moral, le gouvernement de ce pays dévorent en germe ce qui est faible.... La Russie est le pays des passions effrénées ou des caractères débiles, des révoltés ou des automates. Ici, point d'intermédiaire entre le tyran et l'esclave, entre le fou et l'animal ; le juste milieu y est inconnu. »

La personnalité russe est faite de ces éléments disparates, dont on ne peut même pas dire qu'ils soient contemporains. Dès le temps des tsars la Russie avait créé une industrie mécanisée et relevant de la plus belle technique, mais sa main-d'œuvre, recrutée dans la campagne environnante, [p. 151] était médiévale. Aujourd'hui l'affirmation officielle est celle d'un matérialisme intégral, mais Staline est presque divinisé, comme les Romains divinisaient Auguste. Le bolchevisme est expansionniste, visant à se faire l'apôtre universel d'une doctrine sociale, mais il s'entoure d'un mur de Chine impénétrable. Nous connaissions hier de grands seigneurs moscovites, dont l'aisance dans le monde était incomparable, mais peut-être qu'ils couchaient avec leur bottes ?

« Le corps diplomatique, en général, et en général les Occidentaux ont toujours été considérés par ce gouvernement à l'esprit byzantin, et par la Russie tout entière, comme des espions malveillants et jaloux », écrit Custine. Quiconque traverse la frontière, que ce soit sous Nicolas II ou sous Staline, se sent immédiatement entouré d'une atmosphère de suspicion, comme s'il était en effet « un espion malveillant et jaloux ». Un de nos ambassadeurs, à la veille de la première guerre mondiale, avait voulu faire une tournée des industries russes, mais le gouvernement de Saint-Pétersbourg avait considéré cette initiative avec la plus grande mauvaise volonté : je crois que nos représentants actuels à Moscou ne

songeraient même pas un instant à pareille entreprise ! C'est que les Soviets, disciples techniques de l'Occident, se méfient de l'Occident et au fond le détestent. On peut même aller plus loin. Le Russe, qu'il soit tsariste ou révolutionnaire, a toujours considéré les bases de la civilisation occidentale comme étant de son point de vue, mauvaises moralement et lui laissant l'équivalent d'une sorte de remords. [p. 152] Même quand il accepte la civilisation occidentale, il n'en adopte pas les principes et il ne s'y sent jamais solidement installé.

La notion de la propriété privée, fondement de l'individualité, existe chez le Russe comme partout, mais elle n'a jamais été chez lui une conviction : dès avant la Révolution, elle lui laissait un scrupule, un remords, comme s'il avait tort d'être propriétaire. Le Russe qui gagne de l'argent, fait ses affaires, accumule des biens, est toujours considéré un peu comme un homme malhonnête, ce qui ne l'a jamais empêché du reste de rechercher la richesse comme les autres êtres humains. Berdiaef a exprimé cette idée dans son *Nouveau Moyen Âge* : « Le peuple russe fut de tout temps, et c'est ce qui le caractérise, animé d'un esprit de détachement terrestre, inconnu aux peuples de l'Occident. Il ne s'est jamais senti lié et enchaîné aux choses de la terre, à la propriété, à la famille, à l'État, à ses droits, à son mobilier, à sa façon extérieure de vivre. Si le peuple russe était enchaîné à la terre, c'était par le péché.... Les Russes sont probablement un peuple moins honnête, moins bonnement correct que les peuples occidentaux. Mais ceux-ci sont rivés, par leurs vertus mêmes, à la vie terrestre, aux biens de ce monde. Pour un homme de l'Europe occidentale, la propriété est sacrée, et il ne s'en laissera pas dépouiller sans se défendre âprement. Il épouse une idéologie qui justifie son attachement aux biens d'ici-bas. Un Russe, quand bien même les passions de la cupidité et de l'avarice l'asserviraient, ne considère pas sa propriété comme sacrée, n'a pas de justification [p. 153] idéologique de sa possession des biens temporels, et pense, en son for intérieur, qu'il vaudrait mieux prendre le froc et se faire pèlerin. Le propriétaire terrien russe n'eut jamais l'absolue conviction de posséder ses terres à juste titre. Le marchand russe également était persuadé que sa fortune, établie par des moyens douteux, n'était pas entièrement pure et qu'il devrait faire pénitence tôt ou tard. Au fond presque tout le monde considérait le régime bourgeois comme un péché. »

Ces traits ne manquent ni de souffle ni de grandeur, mais on admettra qu'ils sont à l'antipode, soit du puritanisme anglo-saxon constructif, soit de l'œuvre qui a fait, depuis la Renaissance et même depuis le Moyen Âge, la grandeur de l'Europe. Ils sont du reste davantage dans la tradition évangélique. En adoptant la technique occidentale, le Russe n'a pas au fond effacé cet esprit antérieur et c'est, je pense, de bonne foi que la bolchevik nous considère comme corrompus. Il cumule curieusement en lui-même les traits d'une sorte de Moyen Âge avec ceux de l'époque mécanique. On sait le magnifique sentiment religieux de Tolstoï ; il est représentatif. Ce n'est pas du panthéisme qu'on trouve là, comme en Allemagne, mais un idéalisme mystique comportant l'esprit de sacrifice, le dévouement, l'apostolat social. La façon dont le militant parle du tracteur relève du mysticisme : il a beau me dire, me répéter, agressivement, qu'il est matérialiste,

qu'il n'est que cela, comment ne pas opposer son langage, son attitude, sa passion, à l'efficacité pragmatique et terre à terre de l'Américain établissant son prix de revient ?

IV

[p. 154]

Voilà des dons éclatants, et des insuffisances notoires. Ce peuple est bien doué, mieux doué que cet Allemand consciencieux, volontaire, discipliné dont nous évoquions plus haut l'efficacité. En Russie nous rencontrons, à chaque pas, la vivacité, la spontanéité, la fantaisie, l'esprit créateur enfin. Qu'il s'agisse d'invention artistique, d'invention religieuse, le Russe est créateur, mais, du point de vue de nos règles occidentales, c'est un être de médiocre rendement. La chose s'explique quand on considère l'irrégularité foncière, incorrigible, de la vie quotidienne dans ce pays où le temps ne semble pas avoir plus de cadres que la steppe. Le Russe, ce bohème, n'a aucun sens du temps, ses repas ne se prennent pas à heure fixe : quand on pense au caractère sacré du déjeuner de midi pour l'homme du peuple français, on mesure toute la différence qui sépare Paris de Moscou. Le décalage des heures, dans une journée de là-bas, est effrayant au regard de notre régularité bourgeoise. L'atmosphère ambiante le veut sans doute, car, quand on a vécu, ne fût-ce que quelques jours en Russie, on s'accoutume presque immédiatement à se lever très tard, à déjeuner au moment »où déjà le soleil s'incline, à ne plus se coucher qu'à l'heure où il est presque sur le point de se lever de nouveau.

Il semble que la vie organisée, fixe, ne se soit jamais établie dans cette société qui ne dépend pas de l'horloge. Les hommes sont mal liés au sol, [p. 155] comme chez nous, et l'on observe un nomadisme persistant, qui semble hérité des siècles : les gens sont naturellement sur les routes, en pèlerinage ; Tolstoï mourait symboliquement, loin de chez lui, dans une petite gare de campagne. Hier encore le paysan vivait une existence médiévale, avec des instruments du XIII^e siècle, ne calculant et ne mesurant qu'avec difficulté. Pareille insuffisance n'a rien à voir avec une infériorité congénitale de civilisation. Il y a simplement un retard séculaire, naturellement long à rattraper. Certaines habitudes sont en effet celles du collectivisme asiatique. Les conditions dans lesquelles les Russes vivent, surtout depuis la Révolution, dans des villes surpeuplées, nous effraient, mais il faut nous rendre compte que ce peuple ne souffre pas de la cohabitation comme le ferait un bourgeois français. On est accoutumé à vivre les uns sur les autres, à camper n'importe où, dans une gare, dans une antichambre, dans un salon. Je me rappelle une famille installée dans un compartiment de sleeping voisin du mien : le samovar chantait, un hamac avait été suspendu pour le bébé, tout un attirail de campement était déballé, j'eus l'impression qu'on avait dressé une tente. Quand, de

notre Occident policé, nous nous avançons vers l'Est, c'est à de semblables traits que nous reconnaissons l'approche de l'Asie.

Les Russes ont du reste le goût et le sens des relations humaines. On connaît leurs parolotes sans fin, se poursuivant indéfiniment sans aboutir nécessairement à des conclusions. On les a quelquefois qualifiées de bavardages, et ce n'était pas [p. 156] toujours excessif. En présence de cette inondation de paroles, le gouvernement corrige les choses par des ordres stricts et une discipline sans merci. C'est nécessaire chez un peuple qui se plaît à poser les problèmes dans l'absolu, avec une abondance fleuve de preuves techniques, mais très souvent aussi dans les nuages et sans que le temps semble compter. Cette combinaison nous explique assez bien l'esprit et les procédés du régime actuel. Dans ses réalisations nous trouvons un dévouement magnifique à la cause, une passion en quelque sorte mystique, mais en même temps une accumulation excessive de notations techniques et de chiffres, une souplesse diplomatique étonnante, une patience vraiment orientale.... Finalement, s'il s'agit de comparer les résultats obtenus à l'effort fourni, le rendement est assez faible.

La contradiction qui reparaît dans tous ces traits provient surtout d'une évolution retardée vers la civilisation : on pense à la statue commençant seulement à se dégager d'un bloc élémentaire, mal équarri et barbare. Le Russe est humain, meilleur que l'Allemand, il peut avoir le sens de la tolérance, de la charité, de la pitié. Dans la vie courante, il est simple, avenant, avec beaucoup de caractéristiques semblables aux nôtres. La foule n'est pas une foule désagréable ni hostile, elle donne même l'impression de la bienveillance pour l'étranger. En revanche, nous sommes obligés de constater – nos combattants et nos prisonniers en Russie ne le savent que trop bien – que ce peuple est brutal, sauvage, ivrogne, avec peu de souci de la vie humaine, laissant l'impression [p.157] affreuse d'une horde tartare déferlant sur l'Europe. L'entrée des troupes soviétiques à Vienne ou à Berlin semble une réplique d'Attila ou de Gengis Khan. Comparons avec l'Allemand : des deux côtés il y a une certaine indétermination. L'Allemand, passif, discipliné, s'insère dans une armature, dont il a besoin comme d'un corset orthopédique. Le Russe, passif lui aussi, mais plus spontané, subit une armature également autoritaire, sans même s'en étonner, car il estime que les choses se sont toujours passées ainsi. Chez le Russe, la technique est une foi ; chez l'Allemand, c'est une nature. L'Asie a poussé de lointaines fusées jusqu'à l'Elbe ; elle est présente à Moscou.

L'Occident s'est singulièrement trompé sur la Russie, et la France notamment sur la Russie tsariste. Nous nous illusionnions, au temps de l'alliance russe, sur l'apparence trompeuse d'une façade imposante. Nous étions pleins d'admiration, je m'en souviens, pour une autorité qui n'avait pas peur de s'affirmer, pour de splendides uniformes à l'allemande, portés par des géants impressionnants ; et nous croyions trouver une réplique de ces Prussiens, si efficaces, si puissants, qui nous avaient vaincus en 1870. Au fond, il n'y avait là ni l'ordre, ni le travail, ni le sérieux allemands : c'était plutôt une tyrannie orientale décadente et corrompue, anarchique en dépit de sa belle apparence. Bismarck ne s'y était pas trompé et, dès

avant de devenir chancelier, il avait percé à jour la faiblesse initiale du système. L'effondrement du régime impérial, en 1917, n'aurait pas dû nous étonner. Aujourd'hui nous voyons une [p. 158] Russie nouvelle, sortie des ruines de l'ancienne et qui semble, par plusieurs aspects, la contredire. Peut-être sommes-nous dans l'erreur en croyant que le changement est fondamental, car les caractéristiques essentielles que nous avons essayé de dégager persistent. La jeunesse du régime voile certains défauts, met en valeur d'indéniables qualités. Ces qualités n'étaient-elles pas là, et les défauts ont-ils vraiment été corrigés ?

Je ne voudrais pas être paradoxal, mais je crois qu'à côté des livres d'où nous tirons nos opinions sur la Russie, ceux d'Anatole Leroy-Beaulieu ou du marquis de Custine par exemple, nous aurions tort d'en négliger quelques autres, non pas inconnus mais insuffisamment pris au sérieux. Je ne pense pas à *Michel Strogoff*, en l'espèce assez mauvais guide, mais à l'œuvre de la comtesse de Ségur, « née Rostopchine », ne l'oublions pas. Combien de traits proprement asiatiques dans ces récits d'enfants, qui plaisent justement aux enfants, derrière un moralisme de parents, par un fond primitif, réaliste et, disons le mot, cynique. Certaines des punitions infligées à Sophie sont d'un sadisme tartare, et, avec *Le Général Dourakine*, nous sommes plongés en pleine Russie. Le banquet décrit dans *L'Auberge de l'Ange gardien* n'évoque-t-il pas, plus encore qu'une agape normande, ces somptueux et pléthoriques repas par lesquels l'hôte soviétique émerveille ses visiteurs occidentaux ? N'oublions pas que la propagande du régime stalinien affecte de le rattacher, non pas à la Russie bourgeoise et décadente de Nicolas II, mais à la grande Russie de Pierre le Grand.

[p. 159]

Chapitre VII

LE DYNAMISME AMÉRICAIN

[Retour à la table des matières](#)

Devenu la section la plus importante du monde anglo-saxon, le peuple américain est désormais l'un des éléments dominants de la race blanche, et d'autre part il apparaît de plus en plus comme l'un des leaders, et surtout comme le garant de notre civilisation occidentale menacée. À cela rien d'étonnant, car sa contribution au progrès humain depuis trois siècles est éminente : si les États-Unis sont l'expression la plus authentique de l'âge mécanique, la démocratie moderne ne se comprend pas sans la forme qu'elle y a prise, cependant que l'équipement matériel du monde est en train de se refaire sur un plan américain.

La formation de cette civilisation vraiment neuve résulte de facteurs complexes. Il y a d'abord le facteur géographique, dans un continent distinct, où la nature est autre que chez nous ; puis le facteur ethnique, une unité humaine nouvelle résultant de la fusion dans le creuset américain de toutes les races de l'Europe. Il y a enfin le fait, tout récent, que les États-Unis sont devenus sans transition puissance mondiale. Cet épanouissement rapide n'est pas achevé, de sorte qu'on a l'im-[p. 160] pression de quelque chose en train de se faire, se modifiant de dix ans en dix ans sous les yeux de l'observateur. Ce n'est pas le pays du définitif et il faut constamment en réviser la description.

I

En bon disciple de M. de la Palisse, je commencerai par rappeler que les États-Unis sont dans le nouveau monde et que le nouveau monde est nouveau : faute d'envisager les choses sous cet aspect continental, en insistant sur ce fait que l'Amérique n'est pas l'Europe, on s'expose à une continuelle incompréhension.

Ce qui frappe d'abord, c'est la grandeur d'une nature qui semble conçue sur un autre plan que la nôtre. Le Niagara, le Mississippi, les grandes plaines de l'Ouest, les Rocheuses, autant d'aspects géographiques ne pouvant se comparer à notre structure européenne, mais rappelant bien davantage ces continents massifs que sont l'Afrique, l'Asie, ou même cette Russie dont Luc Durtain évoque les proportions d'élément. Il faut toujours mettre en contraste la massivité américaine avec l'articulation européenne : d'un côté un continent sans caps ni golfes, que la mer ne pénètre pas, donnant sur la carte l'impression d'une sorte de commode carrée et solide ; de l'autre, une articulation subtile, qui insinue l'atmosphère maritime jusqu'au cœur du continent et le projette en même temps par des caps audacieux jusqu'en plein océan : non plus une commode, mais une main effilée !

[p. 161]

Il en résulte, en Amérique, un jeu de relations spéciales entre l'homme et la nature. L'homme y a effectivement conquis la nature, dans une victoire éclatante, mais on ne saurait dire qu'il s'y est adapté. À l'en croire, les lois de la durée, de la maturation n'y sont pas faites pour lui. Les États-Unis se vantent volontiers de n'avoir pas de paysans. Ils n'ont en effet ni paysans ni sagesse paysanne ; ils ne savent ni ne veulent tenir compte des limitations imposées par le climat, par l'usure des sols ; ils sont persuadés qu'on peut violenter la nature, lui faire rendre par force ce qu'il n'est pas dans ses conditions de donner. Il est vrai que cette nature s'est prêtée jusqu'ici à ces prétentions avec une générosité qui commence seulement à se démentir. En dépit de quelques vieillissements précoces, nous sommes frappés de la jeunesse des ressources dans ce continent hier encore vierge et nous serions tentés d'évoquer la sentence de La Bruyère : « Jeunesse du prince, source des belles fortunes. » Nous sommes frappés aussi de l'abondance des territoires qui sont à la disposition de l'homme. Il s'ensuit une conception du territoire sans rapport avec la nôtre, et qui entraîne une politique si différente qu'à cet égard, entre Européens et Américains, le malentendu est constant. Ces territoires, on ne se les dispute pas, on n'a même pas l'idée de le faire, dès l'instant qu'il y en a tant qu'on en veut : prendre le Canada, prendre le Mexique, prendre une colonie, toutes notions parfaitement claires dans notre esprit, mais voilà qui ne signifie rien pour les Américains. Ils n'ont [p. 162] pas le sens de la conquête territoriale. S'ils « prennent » – et ils le font, comme tout le monde –, ce n'est pas

territorialement, en reculant des frontières, mais par emprise financière, industrielle, commerciale. L'annexion proprement dite ne les intéresse pas.

Les conditions de la production présentent le même contraste. Dans ce pays, économiquement encore jeune, où la nature fournit tout ce qu'on peut lui demander, il est, paradoxalement, plus facile de créer des richesses nouvelles que de partager les richesses existantes. C'est le contraire de ce qui se passe chez nous, dans cette Europe fatiguée, où la nature ne met pas à notre disposition les mêmes ressources, et où il est en conséquence plus facile de partager que de produire. On voit la conséquence : là où l'Européen est devenu un révolutionnaire, mettant l'accent sur le partage, l'Américain reste politiquement un conservateur, pensant « production d'abord ». La comparaison est entre deux continents. Peut-être serait-il plus exact de dire qu'elle est entre deux âges : la jeunesse d'un côté, de l'autre la maturité, ne disons pas la vieillesse.

Les traits que l'Américain doit au fait qu'il vit dans ce nouveau monde, qui est nouveau, sont frappants. Le plus frappant, c'est son optimisme congénital, à peine ébranlé par la participation récente des États-Unis aux épreuves du monde. Tout Américain a une confiance innée dans l'avenir, dans son avenir, dans l'avenir de son continent. En Europe, nous avons eu pareille foi en notre destinée, il y a cent ans, au plein milieu de ce [p. 163] XIX^e siècle, si dynamique, mais nous l'avons perdue, et on l'eût perdue à moins. Quand nous allons aux États-Unis, sinon aux heures de crises du moins dans les années de grande prospérité, 1925, 1945 (oui, en dépit, à cause même peut-être de la guerre), nous retrouvons cette atmosphère de dynamisme triomphant : conviction que l'homme peut tout, que rien n'est impossible à son énergie, à sa volonté. C'est l'orgueil du pionnier qui a mis en valeur un continent, c'est aussi la liberté d'esprit d'un homme qui croit avoir pour lui l'avenir et ne se sent pas prisonnier du passé.

Mais peut-être l'Amérique est-elle à un tournant. Déjà la méconnaissance de certaines lois naturelles, par exemple en ce qui concerne l'érosion des sols, oblige l'Américain à corriger quelques-uns de ses procédés. On peut sans doute forcer la nature pendant un certain temps, changer même son rythme. Le peut-on toujours ? Le résultat final est encore inconnu : pour emprunter une expression de Paul Valéry, il y a là « une grande aventure ». Le problème que pose cette aventure, c'est de savoir si l'homme peut se désolidariser de la nature.

On devine que les conditions nécessaires pour bien comprendre ce pays, quand on est Européen, sont délicates. Il faut d'abord se bien dire que son évolution se poursuit, d'un rythme rapide. L'Américain n'est pas encore fixé : ni physiquement, car la race continue de se transformer par la fusion d'éléments divers ; ni géographiquement, car de l'immigration il conserve une tendance au nomadisme ; ni socialement, car il est changeant et [p. 164] instable dans ses occupations. Il faut encore acquérir le sens, en quelque sorte physique, du continent américain, se rendre compte que ses mesures ne sont pas les nôtres, que son climat est pour nous un climat exotique, que ses couleurs, ses parfums, ses lignes sont différents ; il faut réaliser aussi que le rythme de la vie – rapide avec

des gens au tempérament lent – y est particulier, et enfin que la température morale n'y est pas, mais pas du tout, celle de l'Europe.

Traverser l'Atlantique, c'est donc se dépayser, non seulement nationalement mais continentalement. Il faut même, pour parler de cet autre monde, changer de vocabulaire, car nos mots prennent là-bas un autre sens, d'où un continuel malentendu si nous voulions nous en servir. Avec la Russie, nous n'étions plus en Occident, mais à la rigueur encore en Europe. Ici, nous sommes toujours en Occident, mais nous ne sommes plus en Europe, et c'est ce qu'il faut constamment avoir dans l'esprit.

II

Le peuplement des États-Unis par une immigration en provenance de l'Europe est sans doute un des événements fondamentaux de l'histoire. Ce massif mouvement humain a porté sur des nombres infiniment plus importants que les invasions barbares du V^e siècle. Se rend-on compte qu'entre 1815 et 1914 quarante millions d'hommes ont quitté le vieux continent, dont plus de trente millions à destination de l'Amérique du Nord ? [p. 165] Le résultat de cet immense déplacement ethnique n'est rien de moins que la naissance d'une nouvelle section de la race blanche. Les éléments en jeu sont anciens, mais la transplantation en fait un peuple nouveau, que l'assimilation rend méconnaissable. Il faut ajouter que ce flux charriait, avec les Blancs, soit des Noirs soit des jaunes, cependant que préexistait une population indienne : d'où des problèmes de contact exotique, dont l'Europe n'offre pas d'exemple, sinon dans ses colonies. L'atmosphère ethnique des États-Unis est donc exotique, et dans une certaine mesure coloniale.

On distingue, dans ce peuple qui provient tout entier de la transplantation, trois vagues principales d'immigration. La première, au XVII^e et au XVIII^e siècle, correspond à une colonisation, anglaise et protestante, d'où sont issus les puritains de la Nouvelle-Angleterre, les quakers de Philadelphie, et, assez différents, les planteurs du Sud, aristocrates et anglicans, ceux-ci possesseurs d'esclaves. De ces éléments initiaux naît une société de base, que ne modifie pas sensiblement la présence de quelques Hollandais et Allemands. Cette première formation est restée décisive, sans oublier que ces ancêtres n'étaient pas des industriels, mais apportaient avec eux toutes les qualités individuelles d'énergie et d'ascétisme du pionnier.

La deuxième vague, au XIX^e siècle, de 1815, mais surtout de 1840, à 1880, amène aux États-Unis quelques dix millions d'hommes. Ces nouveaux venus quittent en grande partie l'Europe pour échapper aux famines, aux révolutions, aux persécutions qui y sévissent. Ce sont souvent des convaincus, qui viennent chercher dans le nouveau monde une vie nouvelle comportant la liberté :

liberté d'allures, liberté de travail, liberté de convictions politiques. Il s'agit encore d'Anglais et d'Écossais, mais le flot comprend désormais, en grand nombre, des Allemands, des Irlandais, des Scandinaves, des juifs. Les États-Unis, de ce fait, tendent à se désangliciser, tout en restant foncièrement de couleur anglo-saxonne. Ils se teignent de sérieux allemand, avec le goût germanique pour le système et la réglementation. Deux ferments nouveaux sont en même temps au travail. Les Irlandais, qui dans les grandes villes s'emparent des municipalités, sont catholiques ; ils introduisent ce je ne sais quoi de diabolique et de charmant qu'est l'esprit des Celtes, ce goût de la fantaisie, de la blague, du désordre, sans quoi l'atmosphère puritaine devenait irrespirable. Les juifs, de leur côté, apportent leur inquiétude, leur curiosité, leur trépidante recherche de l'argent et des idées, leur rythme erratique, générateur de trouble. Les deux influences font des États-Unis un pays moins exclusivement protestant, de même que l'influence allemande en fait un pays moins exclusivement anglais. C'est donc une nouvelle Amérique qui se dessine, assez différente de la première, très différente, nous le verrons tout à l'heure, de celle qui devait suivre. L'*Outre-Mer* de Bourget, *Les Transatlantiques* d'Abel Hermant se rapportent à cette étape de l'histoire des États-Unis.

La troisième vague commence en 1880 et va [p. 167] jusqu'en 1914. Plus importante que la seconde, elle déverse vingt-deux millions d'hommes. Attention, ce ne sont plus des Anglo-Saxons, mais des Slavons-Latins : les éléments méditerranéens et d'Europe orientale y tiennent soixante-dix-sept pour cent de l'ensemble. Il s'agit cette fois d'hommes fort différents de leurs prédécesseurs. Ce qui attire cette masse humaine vers les États-Unis, ce sont les hauts salaires, c'est le désir d'échapper au niveau de vie inférieur des parties les moins évoluées du vieux continent. Il faut ajouter qu'il s'agit désormais d'une immigration organisée, soit par les compagnies de navigation, soit par des sociétés d'immigration, d'où un certain caractère de passivité. Les nouveaux venus sont surtout de pauvres gens, en majorité catholiques ; ils s'entassent dans les bas quartiers des grandes villes, très lents à s'assimiler. De ce fait, l'ancienne population, sans perdre son caractère, s'accroît d'éléments décidément hétérogènes.

C'est alors que se pose, dans toute son ampleur, un problème que l'Amérique connaissait déjà, mais qui devient aigu, celui de l'assimilation de ces immigrants, insérés dans l'organisme américain en doses massives. Pour que le processus s'achève, il faut trois générations. Le premier immigré demeure, sa vie durant, un homme de son pays d'origine : sans doute peut-il – ce qui n'est même pas toujours le cas – apprendre l'anglais, mais il le parle avec accent ; sans doute peut-il aussi s'habiller comme un Américain et tenter de vivre comme un Américain, mais on voit bien vite qu'il n'en est pas un. Ses fils sont [p. 168] différents : élevés à l'école publique, ne sachant plus que l'anglais, ils sont déjà plus qu'à moitié digérés par le milieu ambiant ; s'ils connaissent leur origine, il est bien rare qu'ils songent à s'en vanter : on en voit plutôt qui, méprisant leurs parents, renouvellent à leur égard le reniement de saint Pierre. Quant à la troisième génération, elle paraît totalement assimilée : le souvenir même de l'origine européenne s'efface, le nom a souvent été anglicisé, plus d'un catholique ou d'un juif s'est fait méthodiste ou anglican. Si

le type n'a pu devenir physiquement anglo-saxon, l'allure est désormais authentiquement américaine, et s'il reste tout au fond quelque résidu dont la fusion n'a pu avoir raison, il s'agit de nuances perceptibles seulement pour la plus pénétrante analyse.

Dans ces conditions, peut-on dire que l'Amérique a assimilé l'immigration dans son creuset ? Dans quelle mesure, avec ces Italiens, ces Russes, ces Balkaniques, ces Allemands, a-t-elle fait effectivement des Américains ? S'il s'agit de l'allure, elle y a réussi : il y a une façon américaine de parler, de sentir, de réagir, de discuter, de se tenir, et on la trouve aussi bien chez l'immigrant de la dernière fournée que chez le descendant cent pour cent des fondateurs du pays. Pourtant l'importance des éléments exotiques est encore grande, surtout dans les cités atlantiques, débarcadères de la masse immigrante. À New York, on n'a pas l'impression de se trouver en présence d'une population homogène et fondue : le flot des gens qui circulent dans Broadway, dans la Cinquième Avenue, comprend, à côté des Blancs, nombre de [p. 169] Noirs, de Jaunes, de métèques inclassables par la couleur de leur peau ; et si l'on considère les enseignes des magasins, les noms d'origine non anglo-saxonne, italiens, austro-hongrois, balkaniques ou russes, sont innombrables ; par comparaison, les noms allemands, qui se rencontrent partout, en arrivent à sembler presque nationaux. Boston, Philadelphie, Baltimore, Chicago, San Francisco offrent la réplique du spectacle fourni par la rue new-yorkaise, mais ces villes cosmopolites, stages de l'assimilation, ne sont pas tout le pays, ni même l'axe ethnique du pays. Cet axe demeure anglo-saxon, mais s'il y a une majorité dans ce sens, elle a dû devenir bien mince. Quand on considère une foule américaine ou un groupe d'Américains, il faut constater que, physiquement, les types sont étrangement disparates : il y a des blonds, des bruns et des châains, des yeux bleus et des yeux noirs, des teints clairs et des teints sombres, des dolichocéphales et des brachycéphales, de belles statures et de petits hommes. Il ne saurait être question de dire qu'il y a une race américaine. Y a-t-il du moins un peuple américain ?

III

Posons le problème. Peut-on dire qu'il existe un peuple américain comme il y a un peuple français, anglais, allemand ? Sous un autre aspect : est-il possible de définir une psychologie américaine ?

Nous avons étalé jusqu'ici sur la table des élé-[p. 170] ments variés et singulièrement disparates. Demandons-nous si ces éléments, malaxés dans le fameux *melting pot*, ont abouti à constituer une personnalité propre ? L'assimilation, pour le descendant des puritains, consistait à transformer l'immigrant en anglo-saxon. Israël Zangwill concevait l'opération dans un esprit plus large, tout chargé de mysticisme : « L'Amérique, c'est le creuset des races, le

grand creuset de toutes les races de l'Europe, dans lequel elles seront fondues et reformées. Le vrai Américain n'est pas encore né. » Est-il né en effet ? Et, s'il l'est, est-ce selon la conception étroite d'un nationalisme protestant, ou selon la conception large de l'idéaliste juif ? La question se pose en réalité tout autrement qu'à la fin du XIX^e siècle, car depuis lors s'est produite une transformation complète de la société américaine, portant non seulement sur la composition et la nature du peuple, mais sur les conditions économiques et techniques dans lesquelles il vit. La révolution industrielle du machinisme, née de la machine à vapeur, ne développe toutes ses conséquences que depuis une cinquantaine d'années, mais c'est aux États-Unis que ces conséquences se révèlent les plus profondes, les plus révolutionnaires. Le tournant paraît avoir été la première guerre mondiale.

Chose curieuse, le peuple américain était plus avancé dans sa formation à la fin du siècle dernier qu'il ne l'est aujourd'hui. J'ai pu faire la comparaison et j'ai eu nettement, après 1918, l'impression que quelque chose avait été recommencé, qu'il ne s'agissait pas seulement de développement [p. 171] mais de naissance d'une civilisation nouvelle, non pas sortie de l'ancienne mais sortie d'ailleurs. C'est sous cet angle qu'il faut envisager les États-Unis d'aujourd'hui si l'on se soucie de les comprendre.

Lorsque la troisième vague d'immigration, la vague slavo-latine, a déferlé sur l'Amérique du Nord, une civilisation très originale, très marquée, s'y était développée, selon les principes issus du XVII^e et du XVIII^e siècle, selon les conditions de mise en valeur du XIX^e. Sur le fond anglais initial, l'apport allemand, irlandais, juif avait mis sa marque, tandis que, sur le fond protestant, s'était ajouté un élément catholique. On se rappelle encore – mais c'est maintenant seulement un souvenir – quelques-uns des types représentatifs, devenus légendaires, de cette époque. Et d'abord l'Oncle Sam lui-même, popularisé par la caricature, avec sa barbiche blanche, son pantalon à raies, sa veste bleue constellée d'étoiles. Qui ne se souvient du fameux « oncle d'Amérique », parti avec quarante sous dans sa poche, laissant à ses héritiers ébahis une immense fortune ? Il y avait aussi le grand homme d'affaires, un peu pirate, lanceur de chemins de fer et de mines, spéculateur sans scrupules, passant par des alternatives heurtées de krachs sensationnels et de prodigieux succès. N'oublions pas le « boss » irlandais, dont il existe du reste encore quelques spécimens, ni les « quatre cents » de la Cinquième Avenue et de Newport, dont nos « deux cents familles » n'offrent qu'une bien modeste réplique. L'aristocrate de la Nouvelle-Angleterre, de l'espèce [p. 172] de Henry Adams, était une sorte d'Anglais d'Amérique, cultivé, raffiné, riche déjà d'une richesse acquise par ses parents, menant la vie confortable, à nos yeux fastueuse, d'un homme n'ayant jamais eu à se préoccuper de l'argent. La « belle Américaine » de 1900, très différente des toujours belles Américaines d'aujourd'hui, était beaucoup plus grande, plus importante, plus encombrante avec les immenses chapeaux de l'époque, et elle nous faisait penser à quelque actrice de grand style. Les types anglais, irlandais, hollandais étaient plus fréquents ; sauf dans le Sud, les nègres étaient moins

visibles et il y avait moins de Méditerranéens, de Balkaniques, de métèques de tous ordres. Il semblait que ce fût physiquement une autre race qu'aujourd'hui, et effectivement c'était physiquement une autre race.

C'était aussi une autre conception de la vie, fondée sur l'initiative de l'individu, sans que l'État songeât à s'en mêler, autrement que pour réprimer le crime ou le vol des chevaux. Il en résultait un certain désordre, lié à une spéculation effrénée, à un règne de l'aventure, comportant encore une « frontière » ouverte à l'Ouest, laissant toutes ses possibilités à celui qui voulait faire sa vie ; au jeune homme impatient des contraintes sociales on disait : « *Go West, young man !* » L'Américain de cette époque avait un goût de l'excentricité maintenant périmé. L'Anglais de Jules Verne est toujours représenté comme le caractère énergique et solide par excellence, mais son Américain est un excentrique, risque-tout, créateur, un peu fou ! Cette civilisation s'exprimait, avant que le [p. 173] rouleau compresseur de la standardisation ne l'eût recouverte, dans une série de cultures locales spéciales, géographiquement déterminées, que j'ai encore pu connaître : Boston et la Nouvelle-Angleterre, à base intellectuelle et puritaine ; Baltimore, la Nouvelle-Orléans, avec le raffinement encore très sensible, quoique un peu poussiéreux, du Sudisme d'avant la guerre de Sécession ; Philadelphie, avec ses quakers et la tradition des pères de la Constitution ; San Francisco, ville latine, toute pénétrée d'influences françaises et méditerranéennes.... À ces cultures correspondaient des cuisines : celle de Baltimore, avec la soupe à la tortue, le jambon de Virginie, était la plus originale, la plus typiquement nationale ; celle de la Louisiane était créole ; celle de San Francisco, italienne et française, se survivant chez « Jules » (prononcer : joules) et au *Poodle dog*. Plus nationale aussi était la littérature. Des écrivains comme Mark Twain, Whitman, Edgar Poe sont typiquement américains, et non moins les Emerson, les William James, les Thoreau, les Mrs. Alcott, mais d'une Amérique qui n'existe plus aujourd'hui : et je crois bien qu'ils étaient tous de descendance britannique. Le lien subsistait avec la source européenne : l'humanisme d'un Lincoln, pourtant si profondément de son pays et de son continent, est tout proche de nous : il ne nous faut aucun effort pour le comprendre.

Ce qui fait que cette Amérique-là ne se reconnaît plus dans celle qui est venue ensuite, c'est que, du fait de la troisième vague d'immigration, elle s'est désanglo-saxonnisée. On peut désormais [p. 174] concevoir une Amérique, qui, tout en demeurant authentiquement américaine, ne serait plus ni exclusivement ni même principalement anglo-saxonne et protestante. Le changement du centre de gravité géographique des Anglo-Saxons ne saurait échapper à l'attention : c'était autrefois la Nouvelle-Angleterre, et Boston constituait le foyer d'une tradition restée anglaise. Aujourd'hui, du fait d'une immigration massive, cette ancienne Genève du nouveau monde est devenue ville catholique, irlandaise ; ce sont sans doute encore les grandes familles protestantes qui dominent socialement et financièrement la région, mais, dans Boston, les deux personnalités les plus importantes sont désormais l'archevêque catholique et le maire irlandais. Est-ce à dire que l'esprit anglo-saxon qui s'exprimait autrefois dans la société bostonienne,

ait cessé d'exister ? Nullement, mais il a en quelque sorte émigré dans les États-Unis du Centre et de l'Ouest, dans toutes les villes nouvelles qui y sont nées depuis un siècle. Quand on voyage au-delà des Alleghanies, et même au-delà de Chicago, on s'aperçoit sans peine que, dans ces milieux nouveaux, l'élite dirigeante est constituée par des hommes qui sont venus, ou dont les parents sont venus de l'Est, soit du Massachusetts, soit de Virginie. Ils ont apporté avec eux les qualités qui ont fait la grandeur des États-Unis, dès le XVIII^e et le XIX^e siècle : c'est par eux que la tradition se maintient sous des cieux différents.

Il y a donc un fil conducteur, permettant de retrouver le même courant d'inspiration, depuis le début jusqu'aujourd'hui. Mais il faut constater [p. 175] que le personnel a changé. Nous voyons ainsi, comme type dirigeant, l'homme du Centre-Ouest, très sûr de lui, un peu magister, assez allemand en somme par son sérieux, ses dons d'organisation, son attrait pour le système. La proportion des « cent pour cent », britanniques et puritains, est restée élevée parmi les gens qui comptent, comme le révèle l'analyse des personnalités recensées dans le *Who is who*, mais, à côté d'eux figurent désormais, ce qui est une nouveauté, nombre d'individualités en vue, dont l'origine est juive, latine ou slave. Ce n'est pas seulement dans la rue de New York que l'exotique se remarque : les noms en *ski*, en *vitch*, en *ini* ou en *sco*, hier pratiquement inconnus dans des postes importants, s'y rencontrent souvent aujourd'hui, surtout quand la politique a quelque chose à voir dans la nomination. La littérature reflète du reste cette intrusion de toute une humanité nouvelle, magnifiquement douée sans doute mais ne se limitant plus au courant relativement étroit de la tradition britannique et protestante : l'Amérique vient de connaître une période littéraire de haute classe, mais on ne songerait pas à dire que le ton en soit resté strictement anglo-saxon.

Quelque importante que soit la transformation résultant d'un changement de personnel, infiniment plus importante encore me paraît être la transformation, disons la révolution, résultant des conditions nouvelles de la production et en général de la technique. Depuis la première guerre mondiale, une nouvelle vie matérielle est apparue, dont incontestablement les États-Unis sont les [p. 176] initiateurs. L'équipement mécanique collectif, basé sur la machine, la série et la masse, a tout pénétré, tout envahi, tout transformé. L'effet s'est révélé irrésistible, implacable, s'exerçant non seulement sur l'outillage industriel, mais sur l'équipement de l'existence quotidienne, sur le ménage, en même temps que sur l'ensemble de cette vie de relation qui englobe les journaux, les revues, les livres, l'enseignement, la religion, le loisir, la propagande, la politique elle-même. Rien n'échappe, rien ne peut échapper, c'est comme l'insidieuse pénétration d'un liquide dans une paroi qui n'est pas étanche, et de ce fait la civilisation américaine a non seulement changé d'inspiration ou de caractère, elle a aussi changé d'âge. Il y a remplacement de l'âge du pionnier par l'âge de la machine.

L'âge du pionnier s'inspirait surtout de principes individualistes : l'initiative, la responsabilité de la conscience personnelle, l'acceptation d'une vie éventuellement dure, un renoncement presque ascétique, toutes notions puritaines. Maintenant la conquête du continent est achevée ; il n'y a plus de « frontière », c'est-à-dire de

terres libres encore ouvertes à la colonisation ; la vieille notion de l'Ouest, notion mystique, est encore employée, mais n'a plus de sens puisqu'on est parvenu à la limite du Pacifique. L'âge nouveau est celui du machinisme, fondé sur l'organisation collective. L'impression que laisse, dans ces conditions, la vie américaine du XX^e siècle est celle d'une immense structure, de plus en plus anonyme, où le type le plus commun est celui de l'employé. Le terme qui revient constamment dans les [p. 177] conversations est celui de *job*, c'est-à-dire d'emploi : tout le monde a un emploi, cherche un emploi, craint surtout – depuis la crise de 1929 c'est devenu une hantise – de le perdre. Qu'il y ait dans le niveau de vie le plus magnifique progrès, point de doute, mais ce niveau de vie record évoque désormais un tableau de travail collectif, de discipline, d'organisation bureaucratique monstre, où l'initiative et la fantaisie d'autrefois sont devenues difficiles, pour ne pas dire impossibles. Jefferson ne reconnaîtrait plus le milieu, tout imprégné de libéralisme, où il concevait son idéologie, ni Lincoln celui où, dans la saine atmosphère de l'Ouest, était né son humanisme. La machine a passé là et nulle part, même en Russie, elle n'a plus profondément labouré le sol.

L'Amérique traverse donc l'équivalent d'une crise de croissance, dans laquelle les traits initiaux de sa jeunesse persistent, mais sont insensiblement remplacés par des traits nouveaux ne relevant plus de la jeunesse, et, comme les transformations techniques vont plus vite que l'adaptation de la tradition à ces conditions nouvelles, il y a décalage entre l'idéologie des pères de la Constitution et la chaîne d'assemblage de Ford.

IV

On comprendra qu'il soit assez difficile de parler, au singulier, de la psychologie américaine, dès l'instant que les États-Unis, qui avaient une personnalité, l'ont perdue et sont en train de s'en former une autre. Dans cette crise entre l'esprit [p. 178] d'hier et la méthode d'aujourd'hui, la question serait plutôt de savoir où placer le centre de gravité moral de la nation. Quel est actuellement, parmi les Américains, le type le plus représentatif ? Devrons-nous retenir le puritain, l'homme d'affaires, le politicien ou même – nouveauté ! – le militaire ? Quelle sera la ville la plus significative ? Sera-ce New York, Boston, Chicago, sera-ce Houston, sera-ce Los Angeles, astre nouveau, que j'ai connue avec 90 000 habitants ? Prendrons-nous comme Américain moyen le protestant de la tradition, un Babbitt du Centre-Ouest, un métèque de la côte atlantique, ou même quelque nègre évolué de Harlem ? J'ai vu, à New York, une pièce de théâtre dont l'auteur était juif, le metteur en scène arménien, le principal acteur nègre, le compositeur de musique allemand, et c'était pourtant une pièce bien américaine, que la critique vantait comme un succès national.

La psychologie de pareil peuple demande donc à être envisagée de façon particulière. Nous avons signalé l'unité d'allures que l'unité d'équipement a entraînée chez ces gens de si disparate origine. On tend, malgré les différences, à voir partout de la même façon, que ce soit à Boston ou à la Nouvelle-Orléans, à Richmond ou à San Francisco : partout ce sont les mêmes trains, les mêmes hôtels, les mêmes restaurants, les mêmes stations d'essence, les mêmes journaux, les mêmes revues, les mêmes slogans, les mêmes idées. Cette uniformité, cette monotonie sont même devenues l'un des ciments, non le moins efficace, de l'unité nationale, et, chose singulière, elles sont, non pas subies, [p. 179] mais acceptées et même volontiers accueillies, comme le serait un progrès.

Cette standardisation frappe le visiteur comme étant devenue la marque la plus significative de la société américaine. Nous ne saurions cependant méconnaître que l'esprit qui anime cette masse continue de s'alimenter à la source antérieure. Nous serons amenés, dans ces conditions, à distinguer, d'une part une élite dirigeante héritière de la tradition morale, et de l'autre une masse plus passive ayant accédé moins à l'esprit qu'aux bienfaits matériels de l'américanisme. Peut-être faudrait-il parler ici, non de classes – car il n'y en a pas aux États-Unis –, mais de castes. Socialement l'égalité aux États-Unis est parfaite, mais ethniquement il y a une subtile barrière entre l'Anglo-Saxon de vieille origine et le Slavo-Latin venu seulement il y a quarante ans ou même l'Irlandais catholique. Al Smith, gouverneur de l'État de New York, n'a été battu en 1928, comme candidat à la présidence de la République, que parce qu'il était Irlandais et surtout Irlandais catholique : qu'il fût d'origine modeste, ce n'est pas ce qui l'avait empêché de réussir, mais sa caste, c'est-à-dire, dans une certaine mesure la qualité du sang qui coulait dans ses veines. Il y a là quelque chose qui distingue l'Amérique, toute démocratique qu'elle est, de nos démocraties européennes, et c'est surtout de ce point de vue que nous distinguerons, aux États-Unis, deux psychologies correspondant à deux étages.

Les traits qui caractérisent l'État dirigeant sont essentiellement des traits actifs, qui semblent dus [p. 180] surtout à l'origine anglo-saxonne et à la formation protestante. Il faut se référer ici au puritain et au pionnier. Notons essentiellement l'initiative, et avec elle l'efficacité, vertus résultant de la conscience, du respect de l'effort, de l'absence de routine. Constatons ensuite la confiance : confiance dans l'homme, dans l'homme américain dans le continent américain, dans les États-Unis : dans la Constitution léguée comme un dépôt sacré par les grands ancêtres. Le puritain du XVII^e siècle croyait au péché originel, mais, de cette doctrine pessimiste, il tirait un instrument d'énergie. Devenu disciple de Rousseau, et à un degré que nous réalisons mal, il en est venu à penser que l'homme est naturellement bon et qu'il faut lui faire confiance. Le *good will* est propre à l'Américain et forme la base de son civisme, qui est avant tout un sens très protestant du « service social ». Selon la tradition d'un certain protestantisme, pareil « service » comprend le devoir, le goût d'évangéliser, le besoin de juger, de départager les bons et les méchants, de faire la leçon. En Amérique l'éloquence devient aisément un sermon : un Wilson faisait autant de sermons que de discours.

Du haut de sa rectitude morale, l'Amérique est pleine de bons conseils. L'humilité, on le sait, est une vertu catholique.

Il est assez difficile de déterminer quelle est ici la hiérarchie des valeurs, car, si les valeurs sont matérielles, c'est dans une inspiration idéaliste qu'on les classe. L'Américain est un apôtre, mais c'est un apôtre qui parle en dollars des choses de l'esprit ; c'est un croyant, mais un croyant qui [p. 181] croit que tout s'organise, y compris l'esprit ; s'il est sincèrement pénétré de la dignité de l'homme, il estime que cette dignité est inséparable de son niveau de vie. Nous sommes loin de Pascal, pour qui elle résidait dans sa pensée ! L'évangile américain est donc social, ne se concevant pas sans un effort pour améliorer la condition de l'homme, et l'Américain estime que son devoir est de porter cet évangile partout dans le monde : Bible, frigidaire et démocratie à l'occidental ! Sa bonne volonté est sincère, sa bonne foi absolue. Il serait également faux de le prétendre idéaliste ou bien matérialiste : il est à la fois l'un et l'autre, dans des conditions qui nous paraissent contradictoires mais qui, pour lui, ne le sont pas. Le *New York economic council incorporated* concluait comme suit un rapport du 4 octobre 1935 : « Dans le domaine spirituel nous excellons. Il ressort des statistiques qu'en 1933, une année de crise pourtant, trois milliards de dollars ont été dépensés aux États-Unis pour l'enseignement, ce qui est plus que dans tous les autres pays réunis. Nous possédons plus de onze milliards de dollars investis dans les institutions d'enseignement et d'éducation, publiques et privées. Notre investissement dans les Églises dépasse quatre milliards de dollars. » Le dévouement social s'exprimant dans la réalisation matérielle est typique du protestantisme américain. Ses œuvres sont magnifiques, mais il n'y a guère de place réservée pour le contemplatif. Le statut du professeur pâlit devant celui du « président » qui recrute des fonds pour équiper l'Université.

[p. 182] L'Amérique a sans doute été faite par des leaders dont la psychologie répond à celle que nous venons d'évoquer, mais la masse américaine est, dans l'ensemble, devenue fort différente. Les conditions de sa formation en sont largement la cause. Les nouveaux venus issus de l'immigration se sont intégrés dans une structure sociale qu'ils n'avaient pas faite et qui n'avait pas été faite pour eux. Ils ont dû s'y intégrer parce qu'il n'y avait pas d'autre éventualité et ils l'ont fait d'autant plus volontiers que c'était la preuve même de leur assimilation. Mais les vertus qu'on demande maintenant ne sont plus celles du pionnier : au lieu d'initiative on réclame plutôt de l'assiduité, de l'endurance, de la discipline. Dans un milieu qui n'est plus rural mais urbain il devient plus difficile de percer, d'autant plus que le travail a cessé généralement d'être individuel pour prendre un caractère collectif : plus que partout ailleurs il s'agit d'une société de masse, cette masse même faisant du reste économiquement sa force. Dans ces conditions, par contraste avec ce que nous disions tout à l'heure, le peuple moyen donne l'impression de je ne sais quelle passivité d'esprit, dépourvue de civisme actif. On veut surtout avoir des places. Les Irlandais, dans les municipalités qu'ils avaient conquises, ont en l'espèce été des précurseurs, mais maintenant, avec le *New Deal*, le *Fair Deal*, le *Welfare State*, la conception tend à se généraliser et il est

moins question de se mettre, en gentleman, au service de la communauté que de participer à ses subventions. Remarquez du reste que la masse américaine, même [p. 183] démagogique, demeure au fond disciplinée : elle est solliciteuse de places, mais non pas révolutionnaire. Elle respecte, elle aime le système américain. Sous une apparence, toute superficielle, de laisser-aller et de désordre, c'est une des foules les plus dociles, les plus obéissantes qui soient.

Or cette discipline ne s'applique pas seulement au travail, mais à la conduite de la vie privée et même à l'adoption des idées. L'Américain a un respect sincère de ce qui s'enseigne, il croit à l'éducation, mais il veut qu'elle soit pratique : il la considère moins comme l'acquisition d'une culture que comme un ensemble de recettes. Il préfère l'éducation toute cuite, la science en boîte, si possible même le comprimé de science ; il veut des notions faciles, qu'on absorbe comme des pilules, utilisables tout de suite et ne demandant aucun effort. De l'expert, et il y en a d'excellents aux États-Unis, l'Américain, au nom de la compétence, est prêt à tout accepter.

De là le curieux, l'inattendu conformisme de ce peuple, hier encore fantaisiste et même erratique. En ce qui concerne l'immigré, ce conformisme devient même un signe de son assimilation, c'est-à-dire de son adoption complète dans la famille américaine. L'opinion est devenue hostile à celui qui se distingue des autres : loin de souffrir d'être comme tout le monde, on s'en flatte et l'on est content d'avoir le même chapeau, la même tenue, les mêmes idées. C'est resté la mode de vanter l'individualité, mais si elle prend la forme de l'originalité, de la protestation contre les slogans acceptés de tous, elle vous rend éventuellement [p. 184] la vie difficile, le succès moins probable. Il y a là, ne le voit-on pas, une dangereuse leçon de passivité et je ne serais pas loin de voir dans cette tendance au conformisme un des dangers d'avenir de cette civilisation. L'Américain réagit excellemment, du moins selon ceux qui la font, à la publicité. La propagande porte sur lui avec une singulière efficacité d'où des conséquences politiques importantes, car le gouvernement, par des procédés connus et éprouvés, est en mesure d'entraîner avec lui l'opinion. Économiquement, cette discipline collective sert la standardisation de la production en permettant de canaliser les fabrications dans de puissantes séries : le client, respectueux et du reste avisé, ne proteste pas, car il y trouvera son avantage. Politiquement, la radio met entre les mains de l'orateur le moyen de toucher directement des millions d'électeurs : c'est moins affaire d'argent – et l'on sait assez que Wall Street ne l'a pas emporté sur Truman – que d'organisation, d'irrésistible technique dans la diffusion des arguments qui convaincront.

Ce qui, dans ce système, tend à se voir compromis, c'est l'esprit critique, dès l'instant qu'il s'incline respectueusement devant la compétence de l'expert. La technique, cette jeune et nouvelle divinité, l'emporte sur la culture, déesse en déclin. Les immigrants venus d'Europe sont arrivés vieux, chargés de siècles. L'Amérique les a rajeunis, jusqu'à l'adolescence et même, emportée par la vitesse acquise, jusqu'à l'enfance ; et l'on ressent presque une impression de puérilité devant ces néo-Américains, si fiers de leurs instruments de [p. 185] pensée qu'ils

en oubliant presque la pensée elle-même. Nous comprenons du reste leur reconnaissance pour un pays qui leur a donné la dignité du travail et une liberté politique dont, les yeux fermés, je serais prêt à me contenter. Restés optimistes, ils croient encore que, dans ce régime, chacun a sa chance et peut devenir, soit milliardaire, soit président de la République. Même si ce n'est plus vrai, il importe de noter que la plupart des Américains le croient encore.

V

Je serais porté à conclure que les États-Unis bénéficient actuellement de leur maximum de possibilités : ils ont encore pleinement leur dynamisme du XIX^e siècle et en même temps toute l'efficacité du XX^e. La seconde guerre mondiale a montré sans conteste qu'ils étaient à la fois capables d'imagination créatrice et d'organisation. S'adaptant à des conditions entièrement nouvelles, le peuple américain a su en effet concevoir la guerre sans aucune routine, sans rigidité : il a créé des armées convenant aux exigences, sans précédent historique, soit des transports, soit de l'administration ou du maniement des masses. Il fallait des qualités presque contradictoires, dans lesquelles la souplesse coïncidât avec l'ordre : moment peut-être unique, où l'élan de l'âge individualiste anime encore l'armature déjà élaborée de l'âge mécanique.

Le danger pourrait être, pour demain, que l'organisation prenne le pas sur l'individu. Dès [p. 186] maintenant, on discerne un divorce entre l'idéologie du XVIII^e siècle, toujours proclamée, et la structure collective du machinisme, qu'insidieusement le XX^e impose chaque jour davantage. « L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit ; et pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre. » Cette maxime de La Rochefoucauld, simplement transposée, s'applique exactement à la psychologie américaine, car elle se trouve à la croisée des chemins. Dans un significatif article de *Foreign Affairs* (juillet 1949) M. Gerold Tanquary Robinson a fortement analysé l'*ideological combat* qui se livre à cet égard aux États-Unis. Le pays, écrit-il, aborde la crise de 1949 avec l'équipement militaire de 1950, mais avec l'équipement idéologique de 1775 ! Il y a conflit entre le testament des pères de la Constitution et les méthodes qui, de plus en plus, s'établissent dans la pratique américaine. L'idéologie individualiste et libérale de la tradition ne cadre plus avec les exigences d'une société désormais presque totalement industrialisée.

Au XIX^e siècle, une forte proportion des Américains étaient en mesure d'exercer sur leur activité quotidienne un contrôle effectif : pionniers, cultivateurs, producteurs non encore absorbés par les trusts se préoccupaient de limiter l'intrusion de l'État dans leur vie privée, plutôt que de demander à celui-ci d'assumer de nouvelles charges : « démocratie signifiait individualisme et décentralisation. Au XX^e siècle, l'industrie mécanisée semble exiger au contraire

que les hommes tra-[p. 187] vaillent par masses, sous une discipline d'ensemble, dans des entreprises de plus en plus grandes, et le rythme du travailleur se règle sur celui de la machine. Réduit à l'impuissance, l'individu se sent incité à recourir à l'État, quitte à accepter sa discipline sociale, et c'est le *New Deal*, le *Fair Deal*, le *Welfare State*. D'une formule frappante, M. Robinson suggère que la technologie est mère de la grande entreprise, grand-mère de l'intervention étatiste, et, parallélisme inquiétant, la recherche de l'efficacité conduit sur la même pente collectiviste, à Pittsburgh et à Magnitogorsk.

L'Amérique n'a pas eu à se plaindre de ce régime, générateur d'un niveau de vie supérieur et d'une journée de travail plus courte, mais le prix de ces avantages a été la disparition de millions de fermiers ou d'artisans, hier indépendants, devenus serviteurs disciplinés de la machine. L'idéologie nationale demeure cependant celle d'il y a cent cinquante ans : individualisme, initiative, liberté, concurrence, et l'Américain, de bonne foi, y reste sincèrement attaché, mais, « pendant que par son esprit il tend à un but », selon l'expression du moraliste, tout le courant de l'époque « l'entraîne insensiblement à un autre ». Voilà sans doute le vrai problème américain, et c'est aussi celui de tout l'Occident.

[p. 188]

CONCLUSION

DÉFINITION ET DESTIN DE LA CIVILISATION OCCIDENTALE

[Retour à la table des matières](#)

Des six portraits qui précèdent se dégagent quelques traits communs, caractéristiques de notre civilisation : ils expliquent son éclatant succès, mais permettent aussi d'imaginer l'éventualité de son déclin, du moins sa prochaine transformation.

On a pu longtemps réunir, dans une même association d'idées, l'Europe, la race blanche (du moins sa section la plus importante), et la civilisation occidentale. Il en fut ainsi jusqu'aux grandes découvertes, le vieux continent étant à lui seul tout l'Occident. Mais quand les Blancs se furent répandus sur le monde, pour l'explorer, le conquérir, l'exploiter, l'Europe, tout en demeurant leur résidence principale, cessa d'être leur seul domaine, cependant que se développait une civilisation occidentale débordant géographiquement son berceau initial. L'Amérique du Nord a même fini par devenir une partie si essentielle du système qu'on peut se demander si elle n'est pas appelée à en être le centre ; tandis qu'au même [p. 189] moment toute une bande euro-asiatique échappe à notre influence. Avec un centre de gravité à la dérive et sous une direction décalée, il est douteux que l'Occident puisse longtemps conserver les caractères traditionnels qui avaient fait sa personnalité.

I

Les sources de la civilisation occidentale sont lointaines et diverses. Elle me semble reposer sur une triple conception, de la connaissance, de l'homme, de la technique sous sa forme moderne de la révolution industrielle.

Du point de vue de la connaissance, c'est à la Grèce que nous devons nos méthodes de pensée et de raisonnement : l'esprit critique, l'habitude d'observer les phénomènes et d'envisager les problèmes librement, voilà l'héritage essentiel que les Grecs nous ont transmis. Dès l'antiquité, ils avaient conçu l'autonomie de l'intelligence humaine, libérée de la magie, des prophéties, de l'irrationnel, de la religion elle-même : ils avaient en quelque sorte laïcisé le domaine de la connaissance. C'est d'eux que nous tenons la pratique du raisonnement méthodique, l'art de démontrer, par des arguments devant lesquels l'intelligence ne peut faire autrement que s'incliner : les Dieux eux-mêmes devaient obéir à la logique ! Voilà, entre l'Orient et l'Occident, la première frontière qui se dessine, et c'est, notons-le, une frontière de l'esprit. Dans les littératures ou les sciences, pourtant déjà si développées, de l'Assyrie ou de l'Égypte, l'Oriental commande, objurgue, supplie, [p. 190] prophétise, vaticine et, quand il observe, raconte, énumère, compile, collectionne. Le Grec observe également, mais il cherche, lui, à dégager de ses observations des lois générales, en découvrant la raison intelligible des choses. Les Égyptiens étaient des arpenteurs, remarquables du reste, Euclide est un géomètre. Entre les deux méthodes il y a une différence, moins de degré que de nature, la seconde marquant dans l'évolution humaine un progrès décisif que les civilisations asiatiques les plus raffinées, celle de la Chine par exemple, n'ont pas encore rejoint. Aujourd'hui, partout où l'on observe, raisonne et pense comme les Grecs, on est en Occident : c'est un climat intellectuel qui se reconnaît aussitôt.

Cette pratique du raisonnement implique la notion d'un individu susceptible de se contrôler lui-même : l'homme raisonnable est libre, soumis seulement aux lois qu'il se donne ou accepte, d'où l'intérêt qu'il prend aux affaires publiques, qui sont les siennes. Ayant droit au respect de sa dignité humaine, de sa liberté critique, il reçoit de la loi des garanties à cet effet. Quand les Grecs luttaient contre les Perses, c'était en hommes libres, conscients de l'être, s'opposant aux sujets d'un maître, masse amorphe et sans cohésion spirituelle. Notre conception de l'individu sous l'angle politique est née là – fille de la Cité, notre démocratie, inséparable du libéralisme, repose sur la notion d'une règle, librement admise, non imposée, faisant contraste avec le caprice du despote. Le champ de bataille de Marathon est un de ces hauts lieux symboliques qu'aucun [p. 191] Occidental ne devrait pouvoir visiter sans émotion. Le Logos hellénique comportait un sens inné des rapports et des proportions. L'Orient connaissait l'énorme, le colossal, et s'y complaisait. La Grèce préférait l'harmonie qui provient de la mesure. Celui qui

sait le rapport des choses entre elles devient capable de proportionner ses buts aux moyens dont il dispose pour les atteindre, il acquiert ainsi une règle de conduite, qui n'est pas la morale, mais qui, en ce qui le concerne pratiquement, est une morale. En acceptant pleinement cette manière de voir, ou plutôt de faire, l'Occident a acquis l'instrument singulier de sa puissance, celui qui distingue la race blanche de toutes les autres : son efficacité. Dès qu'il est question de choses sérieuses, ou qu'il choisit de considérer comme telles, c'est la méthode rationnelle grecque que l'Occident applique, sans réserve ni scrupule, vis-à-vis de la religion, même quand, par déférence, il s'incline devant elle. L'ancienne Grèce, bien qu'elle sût faire sa part à l'irrationnel, avait délimité toute une province de la vie, où la raison évoluait indépendante, sans égards pour ce qui n'était pas elle-même : la libération n'était pas complète sur le terrain social, mais elle l'était quand il s'agissait d'étude, de science, de raisonnement. Nous avons adopté cette distinction fondamentale, qui n'existe ni en Asie ni dans l'Islam, de sorte que la vieille frontière entre la Grèce mère de l'Occident et l'Orient subsiste, et, chose impressionnante, presque au même endroit. La délimitation n'est donc pas seulement entre Dieu et César, mais entre Dieu et Minerve, déesse [p. 192] de la raison, peut-être faudrait-il dire entre Dieu et son plus dangereux rival aujourd'hui, la déesse de l'efficacité.

La civilisation grecque, à la longue, s'est stérilisée : Byzance, qui l'a perpétuée, presque jusqu'à nous, en avait perdu l'inspiration initiale. Avec la seule tradition de la pensée hellénique, l'Occident ne fût pas devenu ce qu'il est. Sans doute fallait-il une greffe différente ? C'est ici que se place l'apport du monde juif, puis de l'Évangile. Les juifs ont eu la conception du Dieu personnel et des rapports de l'homme avec lui. C'est un monothéisme passionnel faisant contraste avec le polythéisme sceptique de l'Hellénisme. Les dieux grecs, si pénétrés de défauts humains, si impérieusement soumis aux lois du temps et de la logique, si peu divins en somme, ne sont plus à nos yeux qu'une fiction charmante et fantaisiste. Mais notre Dieu, surtout dans le protestantisme, est bien resté le Dieu d'Abraham. C'est du patriarche d'Ur que nous tenons notre notion d'un Dieu vraiment tout-puissant, dont la puissance dépasse toute loi, et même pour certains toute morale : Dieu jaloux, exclusif, avec lequel le croyant conclut, par la foi, une sorte de pacte. Il n'est plus question d'intelligence ou de raisonnement, mais de mystique, car qui se chargerait de justifier par la raison le sacrifice d'Isaac ? L'antique bédouin d'Ur est à l'origine d'une façon de sentir qui se perpétue aujourd'hui même chez des millions d'Occidentaux ; et le fait que juifs et Mahométans le reconnaissent également pour prophète ne diminue en rien la place immense [p. 193] qu'il tient dans notre formation religieuse. Dans mes visites à Jérusalem, ma première pensée allait au Golgotha, mais le légendaire rocher, préservé dans la mosquée d'Omar, m'est ensuite apparu non moins important comme témoin de nos origines spirituelles. Cette source est asiatique, spécifions cependant qu'elle est d'Asie occidentale, l'Asie centrale ayant plutôt conçu des religions athées, où c'est l'homme lui-même qui devient Dieu. Avec Abraham commence à l'Ouest une zone monothéiste, à laquelle se rattache notre Occident : distincte à l'Est de l'Inde et de la Chine, séparée de l'animisme et du polythéisme africain par d'autres

frontières, elle comprend essentiellement les juifs, les Mahométans et les Chrétiens, car il faut nous classer aussi dans le courant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

C'est également de la tradition juive, par le christianisme, que nous vient notre conception de l'individu, considéré en tant qu'unité morale. La loi morale, commandement impératif, émane, non de la raison, mais d'une autorité supérieure, différente par son essence, et la transposition qu'en fera le Christ, en la déjudaisant, n'en changera pas au fond le caractère : le rôle énorme du christianisme dans la formation de l'Occident, dont il constitue peut-être la principale unité, souligne l'originalité de cette conception de l'être humain, envisagé non comme une intelligence mais comme une unité spirituelle. Le Grec avait conçu l'ordre, le juif, et après lui le chrétien, se préoccupe de la justice, mais l'ordre est une règle et la justice une passion : la pression, la température, la tension [p. 194] sont, de part et d'autre, différentes. Le sens passionné, jaloux, de ce qui est dû au juste, éventuellement négligé, bafoué, piétiné par l'autorité sociale, relève d'un esprit de protestation, à proprement parler révolutionnaire. Un souffle mystique, gros de tempêtes, issu de l'ancienne Judée, a ainsi traversé les siècles et continue d'ébranler le sol sous nos pieds.

Dans la mesure où pareil ferment nous travaille, nous sommes moins orphiques ou apolliniens qu'hébraïques. Je serais porté à croire que cette influence est plus sensible chez les protestants que chez les catholiques et plus sensible chez les protestants anglo-saxons que chez les autres. La Bible est en effet, par tradition, la lecture de base du réformé, et, dans la Bible, non seulement le Nouveau mais l'Ancien Testament. L'interprétation de tel verset, de tel mot, tiré de la Genèse, des Psaumes ou des Prophètes, est à l'origine de mainte secte américaine, par laquelle une sorte de présence de l'Orient s'insinue jusqu'au cœur de l'Extrême-Occident. De la pratique quotidienne des Écritures naît ainsi, dans les pays de langue anglaise, une sorte de culture biblique, plus populaire qu'aristocratique, chargée de poésie, de couleur, de lyrisme oratoire et de revendications humaines. Chose singulière, le dynamisme juif, transposé en protestation sociale, se retrouve jusque dans la technique la plus rébarbative, qu'il semble parfois, comme dans le cas de Karl Marx, enflammer de sa passion.

En prenant à son compte ces vieilles notions issues de l'Orient, l'Occident les a transformées [p. 195] au point d'arriver à en contredire la signification première. La conception évangélique de la dignité du plus humble devient, au XVIII^e siècle, une affirmation d'égalité politique. Le cri des prophètes revendiquant âprement la justice est à la source des mystiques sociales modernes. Le désintéressement évangélique devient paradoxalement source d'efficacité : il s'agissait de sauver l'âme, mais l'habitude de résister aux tentations, l'ascétisme du contrôle sur soi-même se transposent en instrument de succès terrestre. Il y a là une troublante équivoque, puisque l'inspiration spirituelle conduit à la réalisation matérielle. On peut se demander, dans ces conditions, si le mysticisme d'Abraham recevant la promesse n'est pas la source lointaine de notre impérialisme, car Dieu récompensait la foi du patriarche par une promesse de puissance terrestre. En

abondant dans ce sens, l'Occident a fait une transposition qui est peut-être, du point de vue spirituel, une trahison.

Ni les Grecs ni les juifs n'avaient su extraire la règle, soit du principe, soit de la passion. C'est de Rome que nous tenons notre idée de l'ordre et notre armature juridique : il n'y a même d'Occident authentique dans le vieux continent qu'à l'intérieur du *limes*. L'Asie ancienne a bien été capable d'instituer l'État, mais sous la forme despotique ; les cités grecques ont créé la démocratie, mais sans trouver, le juste milieu entre l'anarchie et la tyrannie. L'Europe a toujours gardé la nostalgie de la paix romaine, celle d'un ordre universel fondé sur une grande administration, réunissant toute la civilisation sous les [p. 196] mêmes lois. Dans ce système, le droit garantissait, en la réglementant, la propriété, et par là l'indépendance civile de l'individu. Ainsi la conception de l'homme, née dans la Méditerranée orientale, trouvait-elle une expression juridique qui en assurait l'existence. C'est de la même façon que, dans sa phase catholique, Rome disciplinait, canalisait, en le libérant de sa source juive, le courant initial de l'Évangile.

Une triple tradition allait ainsi, parallèlement, traverser le Moyen Âge pour parvenir jusqu'aux temps modernes : celle des Grecs, synonyme de liberté d'esprit ; celle de l'Évangile (avec ses reflets juifs), symbole d'idéalisme humain ; celle de Rome, éducatrice d'ordre. C'est à l'une ou à l'autre de ces sources que le XIII^e siècle, la Renaissance, le siècle des lumières devaient tout à tour s'alimenter. L'Occident, dès lors, pouvait paraître complet, achevé et, dans un sens, le meilleur peut-être, il l'était en effet. Il lui manquait cependant, pour être ce que nous le voyons aujourd'hui, pour le parachever ou le désaxer, une phase ultime, celle de l'industrialisation.

C'est l'adoption d'une technique nouvelle, celle du machinisme, qui a fait de l'Occident ce qu'il est aujourd'hui, en lui fournissant l'instrument décisif de sa puissance. La révolution industrielle a lieu en Europe occidentale, au XVIII^e siècle, mais c'est dès le XVII^e qu'une méthode, mise au point par les savants et les philosophes, ouvre à notre humanité des voies vraiment nouvelles. Il faut distinguer ici la science et la technique. Les Grecs avaient déjà conçu les règles de l'observation [p. 197] scientifique et, dans une certaine mesure, de l'expérimentation ; ils possédaient la notion de loi naturelle, de sorte qu'à cet égard les modernes n'innovaient pas, mais les anciens, à quelques exceptions près, s'étaient satisfaits du domaine de la théorie, plus soucieux de contempler – ce qui dans leur pensée était plus noble – que de rechercher le progrès matériel. Ils vivaient dans ce climat méditerranéen facile, qui ne rend pas impératives les préoccupations de la vie pratique : Archimède s'excusait de ses ingénieuses inventions ! Dans une civilisation dont le foyer s'était déplacé vers le Nord-Ouest de l'Europe, il fallait lutter contre le froid, l'humidité, les intempéries, s'inquiéter par nécessité d'un aménagement plus confortable de l'existence journalière. Dans ces conditions, la science allait se désolidariser de la contemplation et la technique se préparait à déborder la science. Sans doute, chez les penseurs et les savants, la curiosité de connaître demeurait-elle l'impulsion dominante, mais la

science n'allait plus se désintéresser de l'application. C'est du reste la pensée qui lui en fournissait les moyens : l'expérimentation baconienne est la source de l'efficacité moderne et le cartésianisme contient en puissance la rationalisation américaine. Ce sont ces « maîtres à penser », continuateurs des Grecs, qui ont rendu possible, par les méthodes qu'ils ont mises au point, le formidable épanouissement industriel des XIX^e et XX^e siècles.

Le machinisme, tel que l'Occident le pratique, ne serait donc pas possible sans la science ni sans le raisonnement à la grecque, que l'Orient ne [p. 198] possède pas plus aujourd'hui qu'autrefois. Ce machinisme est néanmoins surtout une technique : celle de la captation des forces naturelles, asservies par l'homme, dont la puissance se trouve de la sorte démesurément accrue. L'outil, instrument de l'âge néolithique, n'est mû que par l'énergie musculaire de l'homme, strictement limitée, mais la machine, qui n'a plus aucun rapport avec la force humaine, ne connaît pas de limite à son rendement, de sorte que par elle tout semble désormais possible. Une forme de vie sociale entièrement nouvelle naît de ce fait, car la science, mise au service de l'industrie, devenant tout autre chose qu'une curiosité désintéressée, se transforme en une discipline attachée aux faits pour les plier aux besoins de l'homme. Ce qui domine c'est une volonté de puissance, une impatience de mettre la planète en valeur. L'homme est maître de ses procédés, mais il n'est plus maître de lui-même –, une sorte de romantisme déchaîné l'entraîne, c'est, suivant le mot de Barrès, « une méthode au service d'une passion ».

Il s'agit en somme, non d'une période historique distincte, mais d'un âge nouveau de l'humanité : après l'âge néolithique en train de passer, l'âge de la machine. Il coïncide avec une politique de dilapidation forcenée des richesses naturelles du monde, sans aucun souci de ménager l'avenir, et c'est en partie ce qui explique l'impression d'enrichissement subit et démesuré que donne cette civilisation qui dépense son capital. Pendant un siècle et demi l'Occident a possédé le monopole de la science et celui de l'industrie mécanisée. Il [p. 199] en a tiré une puissance à laquelle rien ne pouvait résister. L'équilibre qui existait encore au XVII^e siècle entre l'Europe et l'Asie s'est rompu, et celle-ci, découvrant tardivement que la technique occidentale était synonyme de domination, s'est efforcée de l'assimiler, moins par admiration que par souci de défense. Aujourd'hui tous les continents, tous les pays, toutes les races réclament la machine. Mais se servir d'un instrument est facile, l'inventer, le renouveler est autre chose, et c'est ici qu'apparaît le fondement, malgré tout solide, sur lequel s'édifie la supériorité occidentale. Il s'agit en apparence d'une avance technique, mais le succès de l'Occident dépend de facteurs aussi complexes que les sources lointaines et diverses d'où il provient. Nous voyons ici s'indiquer à l'horizon une crise possible de notre civilisation : sa technique se nourrit profondément de sa culture ; en reniant sa culture, ou en penchant exagérément du côté de la technique, elle compromettrait les sources mêmes de sa vitalité.

II

La civilisation occidentale s'est formée dans un certain milieu géographique : à l'origine, c'est dans la Méditerranée et plus particulièrement dans la Méditerranée orientale. Par contraste avec le bloc continental asiatique, la vie grecque était maritime, articulée, diverse. Rome, dont la structure était plus solide, restait également méditerranéenne. C'est ensuite dans l'Europe du centre et du Nord-Ouest que s'est élaboré le système [p. 200] industriel qui caractérise aujourd'hui l'Occident : même si le foyer du progrès technique tend à se fixer dans le nouveau monde, c'est cependant dans l'ancien qu'il faut toujours chercher l'impulsion première. Il y a donc des circonstances géographiques, aisément discernables, qui sont à l'origine de notre civilisation.

Je vois d'abord, surtout en Méditerranée, un milieu géographique à mesure humaine, où la nature n'est ni écrasante ni disproportionnée par rapport à l'humain. « L'homme est la mesure des choses », disait Protagoras, le sophiste grec : parole caractéristique, que Paul Valéry qualifie d'essentiellement méditerranéenne, mais qu'on peut dire européenne également. Dans notre vieux continent, du moins là où il est lui-même, on a l'impression que l'homme s'est adapté à la nature. Il en est de même en ce qui concerne le climat : tempéré et marin, jamais agressivement continental, c'est celui des longues demi-saisons ; il ne porte ni à l'excitation ni à l'apathie, mais se prête au contraire à l'effort mesuré, avec des résultats que l'on peut d'avance calculer. Dans un semblable environnement, il existe une relation entre l'être humain et la nature où il vit, l'Europe étant sans doute le seul des continents où il en soit ainsi.

Les conséquences sont évidentes. Cette possibilité de mesurer l'effort au but poursuivi est génératrice de moralité, du moins d'un certain sens raisonnable de la conduite, comportant une notion exacte du temps et de l'espace. Quand la structure géographique est formidable, quand le [p. 201] climat est excessif, comme c'est le cas en Afrique, en Asie, en Amérique, ce genre de morale équilibrée de la conduite ne se forme pas complètement. Le travail est alors, ou trop facile ou trop difficile, et il ne s'établit pas de rapport stable entre l'effort fourni et le résultat obtenu : d'où l'esprit de spéculation, qui prétend moissonner sans attendre, ou l'inconscience du cultivateur qui croit tout pouvoir demander au sol sans jamais l'épuiser. Le paysan européen sait bien, quant à lui, que le pouvoir de l'homme a des limites et qu'à une certaine quantité de production doit correspondre une certaine quantité d'effort. Il se peut que la guerre ait compromis chez nous cette moralité économique, mais quand nous comparons nos manières d'agir, de produire, avec celles des autres races, et même des Blancs extra-européens, force nous est de constater que l'Europe a créé une morale du travail, qui est un des facteurs de son succès.

Bien que tous les Blancs ne s'y soient pas associés, car ceux d'Asie sont restés réfractaires, la civilisation occidentale, si elle est le résultat d'un milieu, est aussi l'œuvre d'une race. Ce sont les Blancs, et eux seuls, qui ont fait l'Occident. La distance qui les sépare des Noirs, des Rouges, est immense, et si les jaunes sont capables d'une efficacité comparable, ils souffrent techniquement d'un retard de trois siècles. Dans ces conditions, notre civilisation comporte un domaine géographique, avec des limites qu'on se sent curieux de préciser. Dans l'antiquité, l'Orient se distinguait déjà de ce qu'on n'appelait pas encore l'Occident, [p. 202] de ce monde hellène qui devait inventer une façon nouvelle de penser. La mer Égée, avec les cités grecques de la côte asiatique, correspondait à une civilisation autre que celle des Perses, orientale celle-ci. Quand, avec Alexandre, l'hellénisme s'étendit jusqu'à l'Inde, il sembla que la frontière eût été reculée de deux mille kilomètres vers l'Est, mais ce n'était qu'une marée temporaire, et, dès le II^e siècle de notre ère, l'Orient avait repris ses droits en orientalisant la conquête hellénique elle-même : avec le *limes*, se fixant alors, en Syrie, au commencement du désert, une certaine limite géographique, toujours la même, tend ainsi à reparaître. Mais avec les Arabes, c'est à son tour l'Orient qui déborde sur l'Occident, en Méditerranée, jusqu'à l'Océan. Les Arabes sont alors plus civilisés que l'Europe, ce sont eux qui possèdent ces qualités d'initiative, de liberté intellectuelle, grâce auxquelles l'Occident, plus tard, affirmera sa grandeur. Finalement, avec la décadence et la fin de l'Empire ottoman, on revient, une fois de plus, aux frontières du passé.

Quelles sont-elles ? Il semble que la Méditerranée, quelque pénétrée qu'elle puisse être d'influences orientales, continue par contraste avec l'arrière-pays continental, de relever de l'Occident. Sur la côte, les ports qu'on nomme les Échelles lui appartiennent, s'opposant à ces entrepôts de l'intérieur, véritables ports du désert, qu'on a souvent qualifiés de bazars. Tandis qu'Alexandrie, Beyrouth, Tripoli sont méditerranéens, Le Caire, Jérusalem, Damas, Alep vivent sous un autre climat, dépendent d'un autre monde. Il y a [p. 203] contraste entre deux zones géographiques, entre deux civilisations, et ce n'est pas à tort qu'on a parlé de la Méditerranée comme de l'anti-désert. Disons aussi que l'Orient commence avec l'Islam, qui a repris tout ce que la Grèce et Rome avaient conquis sur l'Asie. En somme la vie du désert et des grands espaces terriens n'a pu s'occidentaliser : elle appartient à l'Orient, et c'est pourquoi elle est retournée à lui.

Entre l'Europe continentale et l'Asie, le passage est moins net. L'Occident proprement dit, c'est l'Europe occidentale et centrale, après quoi, vers l'Est, il y a dégradation par paliers : les fuseaux horaires divisent assez exactement le continent en bandes de civilisation. Quand on a atteint l'heure russe, peut-être n'est-on pas encore en Asie, mais on n'est plus tout à fait en Europe et on a certainement laissé l'Occident derrière soi.

Il y a enfin, en Extrême-Occident, cette partie de notre civilisation qui n'est plus européenne : États-Unis, dominions britanniques, pays Sud-américains, du moins dans, la mesure où la race blanche y domine. En marge, il faut ajouter les colonies d'exploitation, gérées par les Blancs, qui constituent quelque chose

comme des marches. Mais on doit laisser en dehors de cet univers les pays qui, tout en ayant accepté notre technique et même les apparences de notre civilisation matérielle continuent de relever spirituellement d'une autre allégeance. De ce point de vue, ni l'Égypte, ni le Pakistan, ni l'Hindoustan ne sont de notre famille, et c'est ainsi qu'apparaît l'unité au fond chrétienne du monde occidental, qui est peut-être [p. 204] sa plus réelle unité, cet humanisme, ce sens de la pitié, de la charité qui, selon l'expression de saint Paul, couvre « une multitude de péchés ».

À la lumière de ces distinctions et quand on a déblayé toute une broussaille de prétentions, d'apparences, d'hypocrisies, l'esprit vrai de la civilisation occidentale se dégage en somme nettement. Tout au fond, l'Occident croit et affirme que l'homme peut et doit faire lui-même sa destinée. Il n'attendra donc pas que le Ciel lui apporte le bonheur, il interviendra lui-même, après avoir déterminé le but à poursuivre et les moyens à employer. C'est la négation du fatalisme, de la passivité : l'accent est mis sur l'aspect matériel et social des choses et il est question moins de mysticisme que de progrès humain. Ceux qui connaissent l'Asie savent à quel point l'atmosphère y est différente, combien, même aujourd'hui, elle se résigne à la misère, à la faim, à la maladie et même à la déchéance physique : tels quartiers de Canton ou de Bénarès évoquent quelque cour des miracles. Les Asiatiques placent vraisemblablement ailleurs que dans le progrès matériel la source véritable du bonheur....

L'Occident parle de Dieu, il en parle même beaucoup, mais souvent il agit comme s'il n'avait pas à compter sur lui. Le proverbe : « Aide-toi, le Ciel t'aidera », est significatif à cet égard. « Hercule veut qu'on se remue, puis il aide les gens », écrit La Fontaine dans son *Charretier embourbé*. Il faut donc faire son affaire soi-même, comme s'il ne devait pas y avoir d'intervention céleste. C'est une position laïque du problème de l'action, abou-[p. 205] tissant à la détermination d'un domaine, civil pour ainsi dire, où la raison et ses méthodes règnent exclusivement. Nous appliquons intégralement en l'espèce la division du monde entre Dieu et César, et celui-ci dispose d'un royaume qui lui appartient totalement, beaucoup plus encore que nous ne nous plaisons à le croire. Commentant la parole fameuse du Christ, Renan écrit qu'elle est à la base de la civilisation occidentale : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ! Mot profond, qui a décidé de l'avenir du christianisme. Mot d'un spiritualisme accompli, et d'une justesse merveilleuse, qui a fondé la séparation du spirituel et du temporel et a posé la base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation ¹. »

Cette distinction de la vie civile et de la vie religieuse est en effet chose que l'Orient ne connaît pas : aucune cloison n'y existe entre les deux domaines, et dans l'Islam la notion de loi civile apparaît même inconcevable. Toute une série d'actes, et les plus importants de l'existence, restent ainsi déterminés par des arguments qui relèvent de la foi, de la prophétie, de la magie, non de l'expérience

¹ RENAN, *Vie de Jésus*.

ou du raisonnement. C'est sans remords en revanche que l'Occident traite les questions pratiques par des considérations pratiques : toutes les prétentions en sens contraire s'évanouissent.

Je crains même qu'il ne faille aller plus loin on opère sans les dieux, disions-nous, mais au besoin on agit contre eux. Prométhée est un révolté [p. 206] qui dresse l'opposition humaine contre l'obéissance réclamée par la divinité, et c'est par cette révolte, non parce que Zeus l'a voulu, que la condition des hommes s'améliore. L'Europe, qui chaque jour continue la tradition du demi-dieu, exprime essentiellement ce non-conformisme, qui y entretient la vitalité, comme le mouvement fait les eaux vives. On peut se demander si l'adoption d'une attitude conformiste, sous la forme de l'État totalitaire par exemple, ne serait pas fatale au véritable destin du continent. L'esprit critique, l'esprit de lutte lui est congénital : lutte pour défendre des frontières ou des individualités politiques refusant de se fondre, lutte pour décider qui possédera l'hégémonie et dirigera la mise en valeur du monde. Toute l'histoire européenne est une succession de guerres à proprement parler intestines, entre des États rivaux dont aucun n'est assez fort pour dominer les autres. Pourtant jusqu'ici l'unité de la civilisation européenne n'a jamais été compromise, c'est même un de ses traits distinctifs que cette désunion politique coïncidant avec une culture commune. Il y a coexistence d'un esprit de création, d'organisation positive, et d'un esprit critique, prêt à se muer en esprit de révolte, qui pèse, mesure, discute et au besoin nie. Sans cette contradiction, l'Europe conserverait-elle sa vitalité ? Mais c'est aussi cette contradiction qui la tue. Ce non-conformisme avait d'abord traversé l'Atlantique, mais il ne semble pas s'y maintenir : le résultat prochain est excellent, mais n'est-ce pas une de ses sources vives que l'Extrême-Occident risque de perdre ainsi ?

[p. 207]

Je me suis souvent dit qu'une éducation occidentale complète devrait s'achever par un pèlerinage à ces « lieux significatifs pour l'âme », selon l'expression de Barrès, où s'est formée notre civilisation. J'irais au Caucase chercher le rocher de Prométhée et, quelque part en Grèce, le site légendaire où Hercule, qui voulait qu'« on se remue », accomplit ses travaux (à supposer que les écuries d'Augias ne se puissent rencontrer plus près de nous). L'Acropole serait le centre du voyage et chacun, dans cette patrie intellectuelle, referait la prière de Renan. Mais une prière d'une autre inspiration se ferait ensuite à Jérusalem. Serai-je paradoxal en suggérant que ce n'est pas Jésus-Christ seulement qu'il convient d'y chercher ? Non que sa place n'y soit essentielle, mais doit-on associer à un lieu Celui qui n'a voulu, pour la religion de l'esprit, d'autres limites que celles de l'humanité elle-même ? C'est devant le rocher d'Abraham que je me reporterais par la pensée à la première conception du Dieu personnel qui est encore le nôtre, faisant alliance avec ceux qui ont foi en lui. Il me semble que je ne voudrais pas oublier Alexandrie, mais c'est à Rome ensuite que je reprendrais pied, pour méditer sur la Ville unique qui, soit sous la forme impériale, soit sous la forme catholique, a implanté dans notre civilisation la notion fondamentale de l'ordre.

Je voudrais encore, pèlerin passionné, me transporter dans les divers lieux où les méthodes de la science et de la technique modernes se sont constituées, grâce au génie de quelques hommes. Mais le choix devient alors presque impossible. [p. 208] Rechercherai-je, dans quelque coin de l'Allemagne, le « poêle » où Descartes conçut, dans le calme de ses quartiers d'hiver, les règles pour la conduite de la pensée que nous pratiquons encore ? Irai-je, dans ce verger lointain du Lincoln, repérer la place du pommier d'où Newton regarda tomber la pomme ? Suivrai-je Watt ou Denys Papin, inventeurs de la machine à vapeur, cet instrument décisif de la révolution industrielle ? Ou bien Claude Bernard, dans ce modeste laboratoire du Collège de France où la méthode expérimentale trouva entre ses mains la perfection ? Ou bien encore Pasteur, dans cette soupente de la rue d'Ulm où, le premier, il entrevit l'immensité d'un monde nouveau ? L'œuvre devient ici trop collective, surtout trop énorme, pour qu'il soit possible de grouper autour d'un lieu les réflexions enivrantes auxquelles elle prête.

Je préférerais alors, changeant de domaine et passant à celui de l'aventure, refaire avec Victor Bérard le voyage d'Ulysse, reconstituer le raid étonnant du scandinave Leif Eriksen, qui dès le XI^e siècle avait découvert l'Amérique, mais dont la découverte, faute de publicité (quelle leçon !), ne compta pas. Je tiendrais surtout à visiter ces rivages sud-occidentaux de l'Europe, ouverts sur l'espace et le rêve, d'où les explorateurs de la Renaissance partaient pour les mondes inconnus : l'église de Belem, à Lisbonne, où Vasco de Gama repose à l'endroit même d'où il était parti pour la conquête des Indes, ou bien ce couvent de Santa Maria la Rabida, près de Huelva, d'où l'on entend le bruit de l'Océan sans [p. 209] le voir, où Colomb coucha la veille de son départ vers un monde nouveau. Quelle magnifique tournée Cook, quelle incomparable croisière !

III

Je ne sais pas si l'Occident est en soi supérieur à l'Orient. S'il s'agit du point de vue moral et de la vie de l'esprit, celui-ci n'en est pas persuadé, mais sur le terrain de l'efficacité, point de doute, c'est l'Occident qui l'emporte. Il faut analyser les raisons de cette extraordinaire prédominance.

C'est dans la technique qu'apparaît immédiatement et s'affirme essentiellement notre supériorité. L'avantage n'était pas en notre faveur jusque vers le XVII^e siècle. Les Arabes, les Hindous, les Chinois disposaient d'un artisanat raffiné, dans lequel, de notre propre aveu, ils nous dépassaient de beaucoup : les tissus de l'Inde, les porcelaines et les laques de la Chine évoquent un raffinement que nous n'avons ni dépassé ni même atteint ; plusieurs des inventions que nous avons développées par la suite venaient de l'Asie, sans que celle-ci se fût préoccupée d'en tirer parti : nous nous sommes servis de la poudre pour les canons, les Chinois en faisaient des feux d'artifice ! Dans la technique artisanale, qui marque

l'épanouissement utile de l'âge néolithique, l'Occident ne tient donc pas la première place. C'est la machine qui marque, en notre faveur, le début d'un épanouissement incomparable. À vrai dire, nous sommes encore à cet égard en possession d'une sorte de monopole : les productions mécaniques [p. 210] difficiles ne se font toujours qu'en Occident ; ailleurs on ne réussit que les fabrications industrielles relativement faciles ; le Japon lui-même, en dépit de sa maîtrise dans certaines spécialités, ne s'est pas révélé capable de tout faire.

L'Asie-cepndant a appris à faire marcher nos machines ; elle s'en sert avec agilité, avec un sens aigu de l'imitation et surtout à peu de frais, car la main-d'œuvre ne lui coûte presque rien. Les prix de revient d'une filature de coton japonaise ou chinoise défient toute concurrence. D'où cette illusion, fréquente chez les Orientaux : « Nous possédons désormais votre outil, nous savons nous en servir, nous sommes donc désormais vos égaux : la supériorité qu'hier vous aviez sur nous, vous ne l'avez plus. » Il est exact que ni l'auto, ni l'avion, ni la machine en général ne sont plus le monopole d'un seul continent, mais ce n'est pas dans l'usage courant de ces instruments que réside la cause profonde du succès occidental, c'est dans le fait que toutes les inventions mécaniques modernes, et en général toutes les inventions industrielles, proviennent des pays de race blanche.

À un certain moment de leur évolution, toutes les civilisations humaines ont tour à tour témoigné de quelque ingéniosité. Il n'y a là nul monopole d'un continent ou d'une race, mais il est permis de dire que, dans la période industrielle actuelle, l'Occident a tout fait, l'Orient rien. C'est très bien de faire tourner la machine, mais cela ne suffit pas. Encore faut-il être capable de la réparer, de l'améliorer, de la refaire, de la concevoir à nouveau en vue de circonstances ou de nécessités nouvelles.

[p. 211]

L'Asie copie, et même impeccablement, mais elle ne renouvelle pas les notions qu'elle emprunte : un blocus des compétences, qui la séparerait de la source européenne ou américaine des inventions, la laisserait assez vite impuissante ou du moins distancée ; pendant que l'Occident continuerait d'avancer, elle resterait vraisemblablement en état de relative stagnation, non par manque d'intelligence ou d'énergie, mais par manque d'inspiration et de méthode créatrice, peut-être aussi par insuffisance de foi dans le progrès.

Je ne crois pas cependant que nous ayons encore touché la raison la plus directe du succès occidental dans les grandes réalisations modernes de la mise en valeur. C'est dans la capacité d'administrer qu'il faudrait, à mon avis, la chercher. La production humaine se divise historiquement en quelques grandes phases de développement, si enchevêtrées du reste dans leur ordre de succession qu'elles coïncident encore autour de nous, dans les mêmes pays, presque dans les mêmes ateliers. Correspondant à l'âge néolithique, il y a d'abord la phase artisanale (ou artiste), qui est liée à l'usage de l'outil. Avec la machine naît une phase mécanique, d'où sort le développement immense de l'industrie moderne. Mais celle-ci, en s'épanouissant à son tour par la fabrication de série et de masse, tend à

orienter la production vers une phase nouvelle, qu'on pourrait appeler la phase administrative, car la gestion nouvelle des entreprises nécessite une organisation si complexe qu'elle dépasse le domaine propre de la technique. Dans tous les grands pays industriels, [p. 212] les derniers recensements ont souligné ce fait significatif que la proportion numérique du personnel ouvrier diminue, par contraste avec celle du personnel administratif ou commercial qui s'accroît rapidement. Dans l'établissement des prix de revient, la place de la fabrication proprement dite diminue, cependant que celle de l'administration s'enfle d'autant. Les chefs, de plus en plus, sont des administrateurs, des organisateurs, plutôt que des techniciens. Or l'Occident, à l'heure présente, possède seul ce génie de la grande administration.

Les qualités requises pour administrer avec succès une entreprise moderne sont connues. Il faut savoir déterminer le but que l'on poursuit et y proportionner les moyens dont on dispose ; il faut être capable de mesurer le temps nécessaire aux réalisations, car le temps compte implacablement dans le prix de revient ; il faut aussi prévoir la détérioration de l'outillage, afin de l'entretenir et de le renouveler en l'amortissant ; comme les entreprises sont grandes, le personnel en est nombreux et il faut une direction singulièrement avisée pour y maintenir la discipline en même temps que l'efficacité de l'effort collectif. Or l'expérience prouve que l'Occidental possède en l'espèce les qualités requises, mais qu'elles demeurent presque toujours étrangères à l'Oriental. En serrant la question de plus près, on constate qu'il y a, chez le véritable chef, un certain sens de la conduite, qui semble bien être resté jusqu'ici le monopole de l'Occident. L'Occidental se fixe un but et il a la volonté de l'atteindre dans [p. 213] un délai déterminé ; il sait subordonner sa commodité personnelle, sa passion personnelle aussi, à la réalisation de son œuvre, et, comme il a la notion du temps, il ne s'accorde pas de loisir ; il mesure exactement la valeur et l'efficacité des instruments dont il dispose et il sait notamment que son outillage, s'il n'est pas entretenu, périllicra : il faut donc le soigner, ce qui demande de l'attention et de l'esprit de prévision. Le soin, l'entretien appartiennent en propre à l'Occident et je ne serais même pas éloigné de penser que c'est là surtout qu'il faut chercher son signe distinctif. Aucun Asiatique n'est capable d'entretenir une machine, toute maison orientale est négligée, sans que son propriétaire, même s'il est riche et raffiné dans ses goûts, paraisse en souffrir. Confiez un édifice, une entreprise, une administration, de grands travaux publics à un Oriental et revenez au bout d'un an, de dix ans : vous verrez aussitôt la différence avec le temps où c'était un Européen qui en avait la charge. Individualité et responsabilité personnelle, voilà ce qui manque. En Asie, les gens ne font rien seuls, ils font toujours partie d'un groupe qui les domine et dont ils sont solidaires. L'effort est collectif, mais dans le même sens que chez nous : la responsabilité est diffuse, familiale, la morale est une morale d'obéissance aux parents ou aux cadres sociaux. Il se peut du reste qu'on travaille plus qu'en Europe, avec plus de frugalité et d'endurance purement physique. Il se peut aussi que l'ingéniosité supplée à l'organisation : une auto, confiée à un mécanicien chinois, est hors d'usage au bout de six mois... et puis l'on [p. 214] s'en sert ensuite tant bien que mal pendant cinq ans ! L'industrie familiale chinoise

réalise des prix de revient avec lesquels notre technique la plus évoluée ne peut lutter. Mais, avec l'Oriental, on a toujours l'impression que la spéculation l'intéresse plus que l'organisation : l'habileté l'attire plus que la règle et il ne voit guère, dans la vie, qu'une succession de cas particuliers, que la fortune, la souplesse ou l'intrigue lui permettront de tourner à son avantage.

Allez en Orient, vous y trouverez des industries, des entreprises, des administrations dont la façade ressemble aux nôtres, mais vous observerez vite que le meilleur des Orientaux ne vaut pas, en moyenne et du point de vue de l'efficacité, le plus médiocre des Occidentaux. Les uns et les autres ne sont pas au même étage. Cet Européen qui, chez nous, vous aura paru ordinaire et sans culture, c'est à lui, là-bas, que vous confierez la responsabilité d'une direction, de préférence à des autochtones bien plus brillants : il administrera tant bien que mal l'affaire, les autres risqueraient de la ruiner. Les grandes administrations internationales, compagnies de navigation, canaux interocéaniques, défense de la santé publique, sont restées jusqu'ici entre des mains occidentales : si elles leur échappaient il n'est pas sûr que la civilisation, dans son ensemble n'aurait pas à en souffrir.

D'où les Occidentaux tirent-ils ces exceptionnelles possibilités ? De leur technique, avons-nous dit, organisée en pratiques collectives de rendement et fondée sur des méthodes scientifiques qui [p. 215] ont fait leurs preuves. Mais il faut remonter plus haut, jusqu'à des sources plus profondes, car ces méthodes scientifiques elles-mêmes ne sont qu'un des aspects de notre façon de raisonner. Peut-être ne mesurons-nous pas suffisamment en effet l'efficacité que nous vaut le raisonnement à la grecque, mis au point par les Bacon, les Descartes, les Claude Bernard, consistant à traiter les problèmes en eux-mêmes, avec élimination draconienne de tout ce qui ne relève pas de la raison. L'Asiatique et plus encore l'Africain introduisent à tout propos des arguments extra-rationnels, qui entrent en jeu dans leurs décisions. On voit en Chine, dans les campagnes, des sillons qui, systématiquement, ne sont pas tracés rectilignes : c'est pour que les mauvais esprits soient empêchés de les suivre, car on sait qu'ils ne peuvent aller que droit ; c'est dans la même inspiration qu'est consulté le géomancien quand il s'agit de fixer l'emplacement d'une maison ou d'une usine. Sans doute ne sommes-nous pas exempts de pareilles superstitions, mais si elles sont encore fréquentes à la campagne, les milieux industriels et urbains les ont à peu près complètement éliminées.

Notre dualisme, en affirmant la séparation du rationnel et de l'irrationnel, assure à la fois l'indépendance du domaine civil et celle du domaine religieux, au point que Renan pouvait y voir « la base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation ». Cette libération fait de la pensée occidentale un incomparable instrument d'action. C'est sous cet aspect que Péguy interprète l'efficacité de la méthode mise au point par Descartes : « Ce que [p. 216] je prétends, c'est que sa méthode aussi est une morale, une morale de pensée ou une morale pour penser, ou, si l'on veut, tout est morale chez lui, parce que tout y est conduite et volonté de conduite. Et peut-être sa plus grande invention et sa nouveauté et son plus

grand coup de génie et de force est-il d'avoir conduit sa pensée délibérément comme une action ¹. » S'il en est ainsi, l'Occidental est un homme qui conduit sa pensée comme une action et dont l'action se détermine selon les règles d'une pensée consciente et capable de se contrôler elle-même. Nous remontons donc, comme à la source initiale, à la liberté critique. Mais celle-ci dépend elle-même de la liberté politique, et nous rejoignons ici l'ancienne prétention des Grecs : « Nous sommes des hommes libres ! » Il n'est pas excessif de penser que, si la liberté politique de l'Europe disparaissait, sa vitalité même serait atteinte. L'économie dirigée étendue au domaine de la pensée tarirait une source irremplaçable : tout régime totalitaire serait fatal à notre destin. Dans le discours fameux par lequel Sir Robert Peel demandait en 1846 l'abolition du droit sur les blés, l'homme d'État britannique faisait valoir l'avantage que l'Angleterre tirait de ses ressources en charbon, de son équipement industriel, de son efficacité économique hors pair, mais il plaçait au premier plan, parmi les arguments qu'il estimait décisifs, le régime de liberté dont bénéficiait le pays, sa tradition de libre discussion : « Est-ce là, concluait-il, un pays qui doive [p. 217] redouter la concurrence ? » Il en est de même de l'Occident : tant qu'il conservera la liberté, sa supériorité restera incontestée.

IV

Les menaces qui pourraient mettre en cause l'avenir de la civilisation occidentale ne lui viennent pas du dehors mais de l'intérieur. On peut voir une cause de déclin dans le dérèglement des principes qui la dirigent, dans le fait aussi que les peuples qui en prennent la direction sont de plus en plus excentriques par rapport à son traditionnel axe européen.

Nous avons situé le fondement de l'Occident dans une triple conception de la connaissance, de l'individu, de la technique, mais il faut qu'entre ces facteurs un certain équilibre subsiste, que la technique soit au service de l'individu, et non pas celui-ci au service de la puissance issue de la technique. Nous avons été civilisés avant l'apport de la révolution industrielle. Le resterions-nous, au sens ancien où nous l'entendions, si l'efficacité mécanique prenait le pas sur toutes nos autres préoccupations ? Notre matérialisme chronique, mal contenu par les avertissements de l'Évangile, s'accroît encore sous le régime démocratique des masses, perdant contact avec une tradition ascétique qui avait été génératrice d'énergie et de force morale. L'esprit d'initiative risque de se perdre dans l'abus d'un étatisme irrésistible, qui favorise, impose même le conformisme, c'est-à-dire une disposition contraire au vrai génie de notre [p. 218] civilisation. Pareilles éventualités ne relèvent pas d'une imagination pessimiste : nous les voyons, plus

¹ PÉGUY, *Note conjointe*.

que virtuellement, se réaliser sous nos yeux. Trop d'efficacité dans l'intervention gouvernementale, trop de réglementation, trop d'organisation dans la fabrication, trop d'éloignement de la nature, trop de vie urbaine, trop d'artifice dans la vie sociale, le péril, dans toutes ces directions, vient, plutôt d'excès que de déficience, l'Occident ne faisant après tout qu'exagérer son système, le pousser jusqu'à l'absurde. Tels sont les méfaits que révèle, dès maintenant, l'âge administratif, dont les excès pathologiques d'organisation contiennent en eux-mêmes des germes trop évidents de sclérose.

L'Europe avait été jusqu'ici le foyer de la culture occidentale. Laminée désormais entre ces deux colosses que sont les États-Unis et la Russie, elle conserve sans doute sa vitalité intellectuelle et créatrice, mais la capacité de réalisation lui fait défaut. Entre les mains de dirigeants, dont l'un n'est pas européen et dont l'autre n'est pas authentiquement occidental, notre civilisation ne risque-t-elle pas de changer de caractère ?

Les États-Unis sont maintenant les suprêmes garants de la civilisation occidentale, à laquelle ils appartiennent comme nous-mêmes : au même titre que nous ils représentent la tradition démocratique et chrétienne, s'exprimant dans le respect de l'individu, de la liberté, de l'initiative. Nous ne saurions méconnaître cependant que le peuple américain vit dans un cadre géographique dont la structure ne ressemble plus en rien à celui où [p. 219] s'est formée l'Europe. Dès lors notre philosophie de la mesure peut-elle y persister ? On sait le prestige dont jouit là-bas la quantité, le record : tout y pousse à la masse, dans un espace en quelque sorte homogène, se prêtant intégralement à toutes les exigences de la standardisation. Le climat du reste est susceptible, à la longue, de modifier la race blanche, implantée par l'immigration sur ces terres nouvelles, et là encore dans un sens où le « rien de trop » de nos mères pourrait n'être plus de mise. D'autres changements sont à prévoir du fait de la rupture des traditions que l'Europe avait héritées de son lointain passé méditerranéen : ce sont bien des immigrants européens et même méditerranéens qui ont traversé l'Atlantique, mais l'assimilation a implacablement coupé leurs racines ancestrales. L'influence chrétienne est restée forte, encore que battue en brèche par la religion du succès, et à cet égard le dynamisme dû à la formation biblique se maintient autant et plus même qu'en Europe. Mais la tradition classique n'a pas passé dans le nouveau monde : universitaire et livresque, elle n'y est pas un principe vivant. L'esprit critique risque de dépérir avec elle. Le conformisme est devenu en Amérique une attitude commune, répondant aux tendances instinctives d'un régime qui se fonde de plus en plus sur l'organisation. Le domaine du choix, de la préférence, de l'initiative se rétrécit, au bénéfice d'un système ne laissant plus à l'individu la place qu'il avait autrefois. Ces conditions ne sont plus celles où s'est formée l'Europe, non conformiste, divisée, révoltée, mais [p. 220] notre mère. Quelque chose de nouveau est en train de naître là, qui sera encore l'Occident, mais non plus notre Occident.

À l'autre extrémité du monde occidental, l'U.R.S.S. présente ces mêmes facteurs de masse qui nous inquiètent : sa structure géographique, démographique,

économique, n'est pas à la taille de l'Europe, et il est impossible qu'un fait de pareille portée demeure sans conséquence. Plus qu'aux nôtres, les solutions russes tendent à ressembler aux solutions américaines, parce que, de part et d'autre, on est sous le signe de la masse. La mystique même de ce peuple, qui pénètre jusqu'au matérialisme affiché de sa doctrine officielle, n'est pas d'essence occidentale. Cette collusion de la technique et du mysticisme social se liguant contre la culture – notion désormais réactionnaire – contredit directement l'ancienne conception, grecque et chrétienne, de l'individu considéré comme unité spirituelle indépendante. La victoire du communisme signifierait donc la fin de l'Occident, que Moscou du reste ne se cache pas de vouloir détruire.

Ne perdons pas de vue que l'Europe vient d'échapper à un péril qui eût compromis l'intégrité spirituelle de sa personnalité. Unifiée sous la domination germanique, elle eût vu nouées en un faisceau offensif les forces qui, dispersées, faisaient sa faiblesse, mais avaient maintenu sa féconde, quoique dangereuse diversité. Comme la Macédoine a conduit la Grèce entière à une guerre de revanche et de conquête en Asie, la direction militaire d'un Hitler eût décuplé la puissance [p. 221] du continent, l'eût rendu vraisemblablement maître du monde. À ce jeu l'hellénisme avait perdu sa pureté : l'Europe eût perdu son âme.

Ce sont d'autres influences qui, maintenant, vont faire changer la civilisation occidentale. Nous avons cherché à montrer le rôle que, dans cette transformation, sont susceptibles de tenir les Latins, les Français, les Anglais, les Allemands, les Russes, les Américains.... De toute façon, dans l'histoire du monde, un chapitre nouveau commence, peut-être même est-ce un livre nouveau qu'il faut dire.